N° 256 — Tome LXXI 16 Février 1908

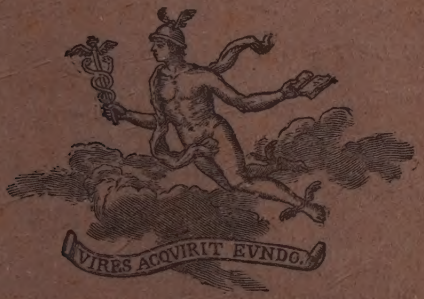
MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÉLEMY,
MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, A. CHANTALOUET, HENRY-D. DAVRAY,
MARCEL DUMINY, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, PHILÉAS LEBESGUE, TRISTAN LECLÈRE,
JEAN MARNOLD, CHARLES MÉRÉ, G. MEREDITH (MARGUERITE YERSIN, *trad.*),
CHARLES MORICE, ADOLPHE PAUPE,
MAURICE PÉZARD, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, ERNEST RAYNAUD,
GABRIEL RENAUDE, E. SÉMÉNOFF, A. VAN GENNEP, GASTON VARENNE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

N° 256 — 16 FÉVRIER 1908

GASTON VARENNE	*Carpeaux à l'Ecole de Rome et la genèse d'Ugolin*, d'après des documents inédits	577
ERNEST RAYNAUD	*Voyage à Venise*, sonnets	594
CHARLES MÉRÉ	*André Chénier journaliste*	603
MAURICE PÉZARD	*Salammbô et l'archéologie punique.*	622
MARCEL DUMINY	*Poèmes*	639
A. CHANTALOUET	*La Guerre possible*	642
G. MEREDITH (MARGUERITE YERSIN, *trad.*)	*L'Histoire de Chloé*, conte	653

REVUE DE LA QUINZAINE

REMY DE GOURMONT	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LV. Divorce*	676
PIERRE QUILLARD	*Les Poèmes*	679
RACHILDE	*Les Romans*	683
JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	687
EDMOND BARTHÉLEMY	*Histoire*	692
A. VAN GENNEP	*Ethnographie, Folklore*	697
GABRIEL RENAUDÉ	*Les Bibliothèques*	701
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	705
R. DE BURY	*Les Journaux*	710
MAURICE BOISSARD	*Les Théâtres*	714
JEAN MARNOLD	*Musique*	719
CHARLES MORICE	*Art moderne*	724
TRISTAN LECLÈRE	*Art ancien*	728
HENRI ALBERT	*Lettres allemandes*	733
HENRY-D. DAVRAY	*Lettres anglaises*	738
PHILÉAS LEBESGUE	*Lettres portugaises*	743
DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS	*Lettres néo-grecques*	747
E. SÉMÉNOFF	*Lettres russes*	752
ADOLPHE PAUPE	*Variétés : Une lettre inédite de Prosper Mérimée*	757
MERCVRE	*Publications récentes*	760
—	*Echos*	762

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI[e]

ÉMILE VERHAEREN

Les Visages de la Vie, (*Les Visages de la Vie, Les Douze Mois*), poèmes.
Vol. in-18 ..... 3.5o

ÉMILE MAGNE

Femmes galantes du XVII[e] siècle : Madame de la Suze (Henriette de Coligny) **et la Société précieuse** Documents inédits. Portrait inédit d'après Daniel du Monstier. Bibliographie des Recueils de la Suze-Pellisson. Vol. in-18 ..... 3.5o

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Les plus belles pages de Stendhal, (Henri Beyle), avec une notice de Paul Léautaud. Portrait gravé sur bois d'après Södermark. Vol. in-18 ..... 3.5o

Les plus belles pages de Saint-Amant, avec une notice de Remy de Gourmont et un frontispice. Vol. petit in-16 ..... 3 »

LÉO LARGUIER

Jacques, poème. Vol. in-18 ..... 3.5o

VICTOR-ÉMILE MICHELET

L'Espoir merveilleux, poèmes. Vol. in-18. 3.5o

ALPHONSE SÉCHÉ ET JULES BERTAUT

L'Évolution du Théâtre contemporain, avec une préface par Emile Faguet et un Index des noms cités. Vol. in-18 ..... 3.5o

LÉON SÉCHÉ

Hortense Allart de Méritens dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve et Madame d'Agoult. Portraits et Autographes. Vol. in-8 ..... 7.5o

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS

Lettres inédites à Sainte-Beuve, avec une introduction et des notes de Léon Séché. Portrait et Autographe. Vol. in-8 ..... 7.5o

Félix ALCAN, éditeur, 108, Boul. Saint-Germain, PARIS (6e).

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

PAUL MATTER

Substitut au Tribunal de la Seine, docteur en droit

BISMARCK & SON TEMPS

Tome III. — Triomphe, Splendeur et Déclin (1870-1898)

1 volume in-8. . . . . 10 fr.

Précédemment parus : Tome I. **La Préparation (1815-1862)**. 1 vol. in-8 . . . 10 fr.

— Tome II. **L'Action (1863-1870)**. 1 vol. in-8. . . . . 10 fr.

E. DRIAULT

Professeur agrégé d'histoire

LA QUESTION D'EXTRÊME-ORIENT

1 volume in-8. . . . . 7 fr.

Du même auteur : **La Question d'Orient**, avec préface de M. G. Monod, de l'Institut. 3e édition. 1 vol. in-8 . . . . . 7 fr.

(Couronné par l'Institut)

P. GAFFAREL

Professeur à l'Université d'Aix-Marseille

LA POLITIQUE COLONIALE EN FRANCE DE 1789 A 1830

1 volume in-8. . . . . 7 fr.

LE PROTESTANTISME AU JAPON (1859-1907),

par **Raoul ALLIER**. 1 vol. in-18.. 3 fr. 50

L'ALGÉRIE,

par **Maurice WAHL**, docteur ès-lettres, inspecteur général honoraire de l'instruction publique aux colonies. 5e édition, mise à jour par A. Bernard, chargé de cours à la Sorbonne. 1 volume in-8 . . . . . 5 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Introduction physiologique à l'étude de la philosophie (*Physiologie du système nerveux de l'homme*), par **J. GRASSET**, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier. Préface de M. Benoist, recteur de l'Académie de Montpellier. 1 volume in-8 avec 47 figures . . . . . 5 fr.

Demifous et demiresponsables, par le Même, 2e éd., 1 vol. in-8 5 fr.

Matière et Mémoire, par **H. BERGSON**, de l'Institut. 5e éd. 1 vol. in-8 5 fr.

L'Évolution créatrice, par le Même. 3e éd. 1 volume in-8. . . 7 fr. 50

L'Idée de bien, par **A. BAYET**. 1 volume in-8 . . . . . 3 fr. 75

Le Préjugé des races, par **Jean FINOT**, 3e édit. 1 vol. in-8 7 fr. 50

La Philosophie de la longévité, par le Même. 12e édit. 1 vol. in-8 5 fr.

L'Action sociale par l'initiative privée. Avec des documents pour servir à l'organisation d'institutions populaires et des plans d'habitations ouvrières. 4e sér., par **E. ROSTAND**, de l'Institut. 1 vol. gr. in-8 15 f.

L'Alimentation à bon marché, *saine et rationnelle*, par **Jean LAHORE** (Dr Cazalis) et le Dr **Lucien GRAUX**. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

H. DARAGON, Éditeur, rue Duperré, PARIS

Colossal succès !...

PARIS-GALANT

Almanach littéraire et artistique

Orné de **60** jolies illustrations dans le texte et hors texte

---

Chansons inédites de Béranger, Alb. Glatigny, Eug. Moreau.
Dessins inédits de E. Calbet, F. Sabatté, J. Bacqué, A. Barrère.
Poésies de Alf. de Musset, C. Baudelaire, A. Piron.
onfidences de Femmes. — Bains parfumés. — Paris qui danse. —
Galanteries du XVIII^e siècle.
Photographies de C. Willy, G. Gallois, De Lyane.

n charmant volume in-8° de 96 pages. — Sous couverture illustrée. — Première année, 1908.....

0F90

BAGNEUX DE VILLENEUVE

—

.e Baiser en Grèce, 1 volume..... 8 fr.

.e Baiser à Babylone & Sodome, 1 vol. 8 fr.

.e Baiser : L'Orgie romaine, 1 vol..... 8 fr.

HERVEZ. — **LES FEMMES ET LA GALANTERIE AU XVII^e SIÈCLE.** — 1 vol. in-8, orné de 2 pl. gravées..... 15 fr.

LECOMTE. — **UN AMOUR DE DEJAZET.** — 1 vol..... 6 fr.

LECOMTE. — **LES JEUX GYMNIQUES ET LE PANORAMA DRAMATIQUE**..... 6 fr.

OVAK. — **LA BATAILLE D'AUSTERLITZ**..... 3.50

PIOBB. — **FORMULAIRE DE HAUTE MAGIE**..... 2.50

PIOBB. — **L'ANNÉE OCCULTISTE ET PSYCHIQUE**, 1 vol.. 3.50

Ernest FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

NOUVEAUTÉS

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr Gustave LE BON

E.-A. MARTEL

L'ÉVOLUTION SOUTERRAINE

Édition ornée de 80 belles gravures

M. E.-A. Martel vient d'obtenir le **Grand-Prix des Sciences physiques** à l'Académie des Sciences, pour ses remarquables travaux dont l'*Evolution Souterraine* est un résumé

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

ONÉSIME RECLUS

LA FRANCE A VOL D'OISEAU

Couverture illustrée du relief de la Terre

Deux forts volumes in-18 jésus. — Prix des deux volumes..... 10 fran

COLLECTION in-18 JÉSUS

Les Meilleurs **AUTEURS CLASSIQUES** *Français et Étrangers*

Prix du volume broché. 95 centimes. — Cartonné toile. 1 fr. 75

MONTESQUIEU

LETTRES PERSANES

Le Temple de Gnide

Un Volume

LA ROCHEFOUCAULD

LES MAXIMES

suivies des Réflexions diverses

Un Volume

LE PREMIER FASCICULE DES

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE

de 1.400 à 1.800

par MAX ROOSES, Conservateur du Musée Plantin-Moretus, à Anvers

L'École Flamande et Hollandaise *L'École Italienne* *L'École Française*

L'École Espagnole, Allemande, Anglaise, etc.

Cet ouvrage édité sur beau papier couché comprendra 12 fascicules de 32 pages chacun, renfermant plus

500 illustrations et 13 planches en couleur

Le premier fascicule a 40 pages et 2 planches en couleur. — Prix de chaque fascic

75 centimes

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

CARPEAUX A L'ÉCOLE DE ROME ET LA GENÈSE D'UGOLIN

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

—

Une assez volumineuse correspondance (1) échangée entre Schnetz et M. de Mercey nous apporte sur la vie de Carpeaux à la Villa Médicis, et principalement sur son groupe d'Ugolin, des renseignements fort curieux.

Schnetz fut directeur de l'Ecole de Rome à deux reprises : une première fois de 1840 à 1846, succédant à Ingres, une seconde fois de 1852 à 1866. M. de Mercey, son ami, était alors chef de la division des Beaux-Arts, sous le ministère de M. Fould. Il mourut en 1860 et fut remplacé par M. Courmont, tandis que le comte Walewski succédait le 24 novembre de la même année à M. Fould, comme ministre d'Etat.

La majorité des lettres qui constituent la correspondance entre Schnetz et M. de Mercey comprend la période la plus intéressante de la direction de Schnetz, celle qui va de 1855 à 1859. Elles éclairent d'un jour nouveau les démêlés fameux qu'il eut avec Carpeaux. Biographes et journalistes les ont fort exagérés, quand ils ne les ont pas rapportés avec une partialité regrettable. Le témoignage de Schnetz nous permet de rétablir sur ce point la vérité.

Par leur caractère même de correspondance amicale, ces lettres méritent pleine créance. Schnetz n'a aucune raison d'y

(1) Cette correspondance, qui comprend 58 lettres, est entre les mains de M. Raymond Leghait, conseiller d'ambassade à la légation de Belgique à Vienne (Autriche). Nous lui adressons ici nos très sincères remerciements pour l'obligeance avec laquelle il a bien voulu nous autoriser à faire état de ces documents et à en publier d'importants extraits.

dissimuler son opinion personnelle, d'user de réticences prudentes et d'atténuations habiles. Il n'est pas obligé davantage, comme le cas a pu se produire dans ses rapports officiels, de se montrer plus sévère qu'il n'aimait à l'être et qu'il ne l'était en réalité. Il écrit sans apprêt, souvent même avec beaucoup de négligence, et nous sommes en droit de considérer ce qu'il écrit comme l'expression la plus spontanée et la plus exacte de sa pensée.

Cette correspondance ne s'étend malheureusement pas jusqu'à la fin du séjour de Carpeaux à Rome, en 1862. Mais les deux dernières années passées par le sculpteur à la Villa sont des années de calme et de travail. Carpeaux est parvenu à briser les limites trop étroites que le règlement prétendait imposer à son génie. Il se consacre dès lors tout entier à l'œuvre commencée, à ce groupe d'Ugolin, qu'il avait désespéré un instant de pouvoir jamais exécuter.

Nous donnons ici, textuellement, tous les extraits des lettres de Schnetz concernant Carpeaux. Nous n'y ajouterons que le commentaire nécessaire pour mettre les différents témoignages en présence et faire jaillir la vérité de quelques rapprochements.

I

Rome, 31 mars 1855.

... Un pensionnaire manque encore, c'est M. *Carpeau* (sic). Je n'en ai aucune nouvelle. Ce peu d'empressement à venir profiter ici des avantages d'études pour nos jeunes artistes fait le plus mauvais effet parmi les pensionnaires que l'amour du gain travaille déjà assez, disposition qui ne peut qu'augmenter par les exemples...

II

Rome, 16 décembre 1855.

... J'ajouterai à ma lettre officielle que M. *Carpeau* m'a écrit dernièrement. Dans sa lettre il semble menacer de rester encore à Paris, s'il ne reçoit pas une somme suffisante pour faire honneur à ses affaires, avant de partir. Mais de deux choses l'une : ou il a fini son bas-relief et le prix qu'il en a reçu a dû le mettre en mesure de payer ses dettes, ou ce bas-relief n'est pas fini et, dans ce cas, malgré l'indemnité qu'il aura *reçu* il lui sera difficile de se mettre en route

pour arriver à Rome dans le courant du mois prochain. D'ailleurs les 600 francs que M. le Ministre se propose de lui faire toucher et les 600 francs auxquels il a droit pour ses frais de voyage forment une somme avec laquelle il pourra venir à Rome et payer tout ou partie de ses dettes. M. Carpeau donne aussi pour raison qu'il a été malade assez longtems ; mais M. Carpeau absent de l'académie, ne s'y étant même pas présenté, ne peut être traité plus favorablement que les pensionnaires en voyage, dont l'Académie ne reconnaît pas les dépenses de médicaments, ni celles du médecin. Vous pouvez donc très bien dire à M. Carpeau que le directeur n'ayant pu, en présence des articles du règlement de l'Académie, le considérer comme pensionnaire présent, la somme allouée pour son traitement a été employée à d'autres besoins. Je crois qu'il est bon d'être un peu sévère sur ce point, pour couper court à ces velléités de séjourner à Paris, quand un élève a eu le bonheur d'obtenir le grand prix de Rome.

III

Rome, 31 janvier 1856.

M. Carpeau est enfin arrivé à Rome, ainsi que 4 autres pensionnaires ; le 5e, M. Doublemard, doit arriver demain 30 (1), époque de rigueur pour toucher son mois de janvier. Les nouveaux pensionnaires me paraissent en bonne disposition de travail et après les petites conversations que j'ai *eu* avec chacun d'eux, j'ai bonne opinion de leur intelligence ; le plus rude, comme vous me dites, est M. Carpeau. Mais je crois qu'il finira par se façonner aussi.

IV

Rome, 7 septembre 1856.

Vous aviez bien raison de me dire que M. Carpeaux me donnerait plus d'embarras que d'agrément : depuis qu'il est à Rome, il n'a su rien faire comme tout le monde ; avant la maladresse de son empoisonnement à Naples, c'était la vue qui le préoccupait ; il ne voulait pas faire la copie en marbre que l'Académie et les règlements lui demandaient, prétendant que les *médecins de Paris* (2) lui avaient dit que la poussière du marbre pouvait le rendre aveugle ; enfin les médecins ici ont déclaré qu'un séjour en France était nécessaire au rétablissement de sa santé. Je lui ai donné la permission de partir : mais ce voyage à Naples, et son empoisonnement avaient épuisé ses ressources, si ressources il y avait. J'ai été obligé de lui prêter 350 fr.

(1) Contradiction avec la date de la lettre.
(2) Souligné par Schnetz.

pour payer les frais de cette belle équipée, et comme il n'avait pas le sou pour faire le voyage de Paris, j'ai été obligé de lui payer par anticipation les mois de 7^{bre} et d'octobre. Je ne sais pas maintenant où il trouvera de l'argent pour son retour, qui doit être avant la fin de cette année...

V

Rome, 8 novembre 1856.

M. Carpeaux m'écrit de Paris qu'il désire venir reprendre ses études à Rome ; mais l'argent, comme toujours, lui manque pour le voyage. Il me prie d'appuyer une demande d'indemnité de voyage, qu'il sollicite de M. le Ministre. Cet appui je le lui donne bien volontiers, s'il peut lui être nécessaire.

Le voyage de Paris à Rome peut très bien se faire pour 200 francs. Je pense donc que M. le Ministre, en raison de la modicité de la somme, pourra bien se montrer favorable à la demande de M. Carpeaux ; mais avant je crois qu'il serait bon de demander à M. Carpeaux si ses yeux lui permettront de travailler le marbre, pendant son séjour à Rome...

VI

Rome, 27 décembre 1856.

Je n'ai plus entendu parler de Carpeaux. Lui avez-vous accordé l'indemnité de voyage qu'il demandait ? S'est-il présenté chez vous pour toucher les 175 francs que je vous ai prié de lui compter sur reçu ? J'ai écrit immédiatement à mon neveu de passer chez vous pour vous rembourser cette dite somme.

VII

Château de Flers (Orne), 20 juillet 1857.

Monsieur Lego m'apprend aussi que M. Carpeaux a encore fait de nouvelles infractions au règlement. Je crois véritablement qu'il sera nécessaire de prendre une bonne décision à l'égard de ce pensionnaire qui n'a encore rien fait à Rome et qui ne semble chercher qu'à troubler le bon ordre de l'école ; nous causerons de tout cela à mon retour à Paris.

VIII

Rome, 30 octobre 1858.

Je vous envoie une lettre de Carpeaux qui remercie beaucoup M. le

Ministre d'avoir bien voulu lui prendre sa petite figure pour 2000 francs. Il est très reconnaissant de cette bienveillante attention. Mais une personne de sa connaissance s'est chargée de faire le bronze de cette petite figure avec tout le soin possible, dont un de ses amis s'est chargé de surveiller l'exécution. Il prie donc monsieur le Ministre de vouloir bien lui conserver sa bonne volonté pour le salon prochain, où son bronze doit figurer.

IX

Rome... pas de date (probablement décembre 1858).

M. Carpeaux, que vous connaissez, qui ne sait rien faire comme tout le monde et qui oublie toujours qu'il est soumis ici à des règlements, a fait pendant mon absence (1) une esquisse d'un groupe d'Ugolin dans sa prison, avec ses trois fils; il veut faire ce groupe pour le travail de sa dernière année. Les proportions de ce groupe, quoique assez restreintes cependant, sortiraient nécessairement un peu des limites ordinaires des marbres donnés pour ce dernier travail. Il en résulterait aussi une dépense plus considérable pour les frais de praticien ; de plus il serait impossible qu'il puisse finir ce travail dans le tems qui lui reste de sa pension à Rome. J'ajouterai que le règlement demande aussi que le sujet choisi par le pensionnaire sculpteur pour ses travaux soit pris dans l'histoire ancienne, grecque, romaine, ou dans les Saintes Ecritures.

Toutes ces raisons m'ont fait dire à M. Carpeaux que je ne pouvais pas l'autoriser à faire ce groupe, qu'il ferait mieux de prendre un sujet d'une seule figure qu'il pourrait étudier à son aise, lui assurant que s'il faisait une bonne figure en même tems qu'une esquisse bien arrêtée de son groupe, qui, j'aime à le dire, me paraît composé avec verve, j'intercéderais auprès de M. le Ministre, pour qu'il veuille bien lui accorder un marbre à son retour de Paris; mais il est tellement coiffé de son groupe qu'il me dit ne pouvoir se mettre à autre chose et croit que si vous voulez bien parler de cette affaire avec faveur à M. le Ministre, M. le Ministre m'autorisera probablement à le lui laisser faire ; je lui ai promis de vous faire part de son désir ; si M. le Ministre accorde, rien de mieux, j'en serai enchanté, enchanté pour notre Carpeaux, quoiqu'il me donne plus d'ennui à lui tout seul que tous les pensionnaires réunis; je crois seulement que ce serait un précédent qui aurait des inconvénients et crois qu'il serait préférable, comme je le dis plus haut, que Son Excellence veuille bien lui laisser espérer un marbre plus tard...

(1) Séjour à Paris et au château de Flers ?

X

Rome, 20 décembre 1858.

Veuillez aussi me répondre quelque chose à propos de la prétention de Carpeaux ; je crois qu'il y a en lui l'étoffe d'un bon sculpteur, mais c'est une tête bien mal tournée à l'intérieur comme à l'extérieur et qui ne veut rien faire comme tout le monde ; il manque à ce pauvre jeune homme une chose essentielle pour les bonnes relations de société : c'est un peu d'éducation.

XI

Rome, 23 décembre 1858. — En post-scriptum.

Si votre réponse pour Carpeaux doit être : qu'il se conforme aux règlements, faites-le-moi savoir le plus tôt possible.

XII

Rome, 29 janvier 1859.

Carpeaux a compris qu'en effet il ne lui restait pas assez de tems pour faire son groupe d'Ugolin comme il désire le faire. Il va faire probablement un saint Jérôme. C'est une belle figure d'étude.

XIII

Rome, 23 mai 1859.

Quant à M. Carpeaux, c'est toujours la même histoire : lui ayant dit que les règlements ne me permettaient pas de l'autoriser à faire son groupe d'Ugolin, il était convenu qu'il ferait un saint Jérôme, mais il n'en a rien fait et l'autre jour il m'a dit que, poursuivi par l'idée fixe de son groupe, il n'avait pu s'occuper d'autre chose et qu'il y était revenu malgré lui. Cette insubordination aux règlements est un mauvais exemple et c'était la raison qui m'avait fait persister à lui dire de s'y soumettre, mais avec un mauvais payeur il faut prendre ce que l'on peut. Je le laisse donc aller à ses risques et périls. Il faut qu'il fasse presque un chef-d'œuvre pour se faire amnistier. Je souhaite pour lui-même et pour nous qu'il ne fasse pas fiasco. Dans tous les cas, il ne pourra faire tout au plus que le modèle en plâtre ici.

§

Les quatre premières lettres de cette série nous permettent de relever d'abord quelques erreurs matérielles qui se trouvent dans la biographie de Carpeaux, d'ailleurs fort intéres-

sante et pleine de faits, qu'a publiée en 1880 E. Chesneau (1). Chesneau donne la date de 1855 comme celle de l'entrée de Carpeaux à l'école de Rome. La lettre de Schnetz, du 31 janvier 1856, nous montre que Carpeaux ne se présenta à la Villa Médicis que plus d'un an — exactement treize mois — après avoir été nommé pensionnaire. C'est le 9 septembre 1855, en effet, qu'il avait été proclamé grand prix.

De plus son séjour prolongé à Paris, bien au delà des tolérances habituelles, n'était pas dû uniquement, comme le dit Chesneau, à une maladie d'yeux « qui lui fit appliquer quatre-vingts sangsues aux tempes ». La lettre du 16 décembre 1855 nous montre que Carpeaux avait à lutter contre de sérieux embarras pécuniaires. L'indemnité de 600 francs qu'il devait recevoir du Ministère, en plus des 600 francs qui lui revenaient comme pensionnaire, pour ses frais de voyage, se rapporte, vraisemblablement, à la commande du bas-relief d'Abd-el-Kader. Elle lui avait été faite par l'Etat en 1853, grâce à la bienveillance du comte Emilien de Nieuwerkerke, sculpteur comme Carpeaux, directeur général des Musées depuis 1850 et membre de l'Institut en 1853, qui resta toujours pour lui le plus dévoué des protecteurs. L'exécution en marbre du bas-relief avait été commencée à la fin de 1854. Le travail interrompu, puis repris plusieurs fois, fut terminé en 1857. C'est en décembre de la même année que Carpeaux toucha la dernière partie de l'allocation de 8.000 francs, qui lui avait été accordée à cet effet. Les 600 francs dont parle Schnetz étaient sans doute un versement prélevé sur cette allocation.

La lettre du 7 septembre 1856 rectifie une erreur plus grave de Chesneau qui place dans le courant de l'été 1858 l'histoire de l'empoisonnement de Carpeaux à Naples. Elle

(1) C'est le seul ouvrage d'ensemble qu'on ait consacré, jusqu'à présent, à Carpeaux ; E. Chesneau : *Le Statuaire J.-B. Carpeaux*, sa vie et son œuvre, Paris, A. Quantin, 1880.

M. Léon Riotor a récemment publié, dans la collection des grands artistes, une biographie critique de Carpeaux, qui n'apporte sur le débat entre Schnetz et Carpeaux aucun renseignement nouveau. L'auteur est porté à traiter de « récits joyeux » tous les on-dit des biographes de Carpeaux, sans pouvoir toutefois rétablir la vérité. Cf. pages 40-43.

Voir encore : Claretie : *J.-B. Carpeaux*, Paris, Librairie illustrée, 1875; — Claretie : *Peintres et sculpteurs contemporains*, 1re série, Paris, 1882 ; — *La Galerie Carpeaux*, par Charles Carpeaux, Paris, 1899; — *J.-B. Carpeaux*, Biographies du XIXe siècle, Paris, 1891, et enfin l'article de P. Mantz : *Gazette des Beaux-Arts*, 1876, tome XIII, pages 593-631.

nous permet d'affirmer que cet empoisonnement eut lieu deux ans plus tôt, pendant le premier été que Carpeaux passa en Italie. Voici comment Chesneau raconte cet empoisonnement, auquel la lettre de Schnetz se borne à faire allusion :

> Il était à Naples, dans le courant de l'été 1858, souffrant de je ne sais quel malaise. Il découvre dans le *Manuel de la Santé* un remède qu'il croit approprié à son état et, avec sa bonne fortune habituelle, trouve le moyen de s'empoisonner. Il s'était fait remettre par un apothicaire au lieu de 30 centigrammes, 30 grammes de calomel, qu'il ingéra dans un plat de macaroni. Pris aussitôt de suffocations, de sueurs, d'une faiblesse subite, qui l'empêcha de faire un pas, d'un étranglement de la voix, qui l'empêcha d'appeler, se sentant mourir, il eut encore la présence d'esprit de ramasser une paire de bottines et de la lancer dans la fenêtre de sa chambre. Au bruit des vitres cassées, ses hôtes accoururent à son secours.

En septembre 1856, comme nous l'apprend la même lettre de Schnetz, Carpeaux rentre à Paris, où il dut séjourner quelques mois. En décembre de la même année, Schnetz n'a plus entendu parler de lui. Chesneau ne mentionne pas cett absence, et il se borne à parler du second séjour en France, beaucoup plus long, il est vrai, qui eut lieu à la fin de 1859 et en 1860, après lequel Carpeaux obtint d'être maintenu deux années encore comme pensionnaire à la Villa Médicis.

Quoiqu'il en soit, en juillet 1857, Carpeaux a certainement regagné Rome, et le secrétaire un peu timoré de l'Académie, ce brave M. Lego, se voit obligé de faire savoir au Directeur, alors en vacances, que le règlement une fois de plus est violé ! Quelles peuvent être ces infractions au règlement dont Schnetz éprouve le besoin d'entretenir son ami M. de Mercey, sans lui indiquer toutefois en quoi elles consistent ? Faut-il supposer quelque écart de conduite, ou bien ne s'agirait-il pas plutôt d'un nouveau refus de Carpeaux, « qui n'a encore rien fait à Rome », d'adresser à Paris les travaux annuels auxquels il était tenu ? Rien ne nous permet de le deviner, ni dans les lettres de Schnetz, ni dans la biographie de Chesneau. Tout ce que nous savons de certain, c'est que Carpeaux n'envoya rien à Paris cette année. Paul Mantz rendant compte, dans *l'Artiste*, le 4 octobre 1857, de l'exposition des pensionnaires de Rome, ne mentionne parmi les sculpteurs que Doublemard, élève de

première année, avec un groupe, *Thésée triomphant du Minotaure*, et un bas-relief, *l'enfance de Bacchus*, et Chapu, élève de première année également, avec deux bas-reliefs, *l'Age de fer* et *l'Adoration des Anges*.

L'année suivante (1858), Carpeaux exposait une copie d'après l'antique du *Tireur d'épine* (1) et le plâtre de son *Enfant au coquillage*. C'est cette petite figure qui fut achetée par le ministre pour 2.000 francs et qu'il fit reproduire en bronze. Elle fut adressée en effet sous cette forme, comme l'annonce Schnetz dans sa lettre du 30 octobre 1858, au salon de l'année suivante. Sous le titre nouveau, *le Jeune pêcheur* (2), elle valut à Carpeaux une médaille de 2e classe. L'Institut, plus sévère que le Jury du salon, avait bien voulu, dans son rapport, reconnaître dans cette œuvre « l'étude fine et vraie de la nature » ; mais un peu scandalisé cependant par une facture très affranchie des traditions de l'Ecole, il avait rappelé en même temps l'auteur « à l'alliance de la beauté et de la vérité (3) ».

§

Les dernières lettres de Schnetz (IX à XIII) concernent toutes le groupe d'Ugolin. Ce sont de beaucoup les plus intéressantes et les plus importantes de la série. Elles réduisent à de justes proportions la lutte entre Carpeaux et son directeur, ou plutôt le règlement de l'Ecole. Elles nous permettent de croire qu'Alphonse Karr, dans le récit qu'il nous en a laissé, a arrangé les choses pour produire plus d'effet, et nous autorisent à affirmer que Carpeaux lui-même s'était exagéré l'importance des obstacles qu'on opposait à son libre génie, ainsi qu'il apparaît dans les lettres qu'il écrivait à son ami Chérier et que Chesneau cite dans son ouvrage.

D'après les lettres de Schnetz, c'est vers décembre 1858 que commence le conflit. Schnetz n'est nullement hostile à

(1) Chesneau le conteste, p. 52, et attribue la copie à Chapu. Mais voir d'autre part l'article de P. Mantz, dans *l'Artiste*, 30 octobre 1858, rendant compte des envois des pensionnaires de Rome, et parlant du *Tireur d'épine*, comme étant un travail de Carpeaux.

(2) Voir le compte-rendu de ce salon dans *l'Artiste*, 1er août 1859. Article d'Emile Cantrel.

(3) Cf. : *l'Artiste*, 10 octobre 1858. Ernest de Nodon estime que l'Institut s'est encore montré trop indulgent ! « On regrette en vérité — écrit-il — de voir l'Académie juger avec autant de faiblesse les défauts de ses enfants. »

l'idée du groupe que voudrait réaliser Carpeaux, et il y a quelque injustice à dire, comme le fait Chesneau (page 66), « que M. Schnetz ne comprit pas alors cette nature ». Il nous semble au contraire qu'il fut aussitôt séduit par la conception première de l'œuvre. Mais il ne put officiellement en autoriser l'exécution. La faute en est entièrement à ce règlement extraordinaire, que Schnetz, en tant que directeur, est bien forcé de rappeler à Carpeaux, et qui interdisait à tout pensionnaire sculpteur de prendre pour ses travaux un sujet *en dehors de l'histoire ancienne, grecque, romaine ou des Saintes Ecritures.*

Schnetz ne désire qu'une chose, c'est d'être couvert par le ministre. Jamais son veto n'est absolu. Dans ses deux lettres de décembre 1858, il appuie la demande qu'il adresse en faveur de Carpeaux, aussi favorablement que possible, et prie M. de Mercey d'intervenir personnellement dans ce sens, auprès du ministre. Il reconnaît que le groupe « est composé avec verve »; il se déclare à l'avance « enchanté pour notre Carpeaux » si l'autorisation sollicitée lui parvient; il assure qu'il y a en lui « l'étoffe d'un bon sculpteur ». On ne saurait par conséquent accuser Schnetz de persécution à l'égard d'un pensionnaire qui cependant lui donne tant de mal, « qui ne sait rien faire comme tout le monde », « qui lui donne plus d'ennui à lui tout seul que tous les pensionnaires réunis », et qui est en un mot « une tête bien mal tournée, à l'intérieur comme à l'extérieur (1) ». Il apparaît au contraire que Schnetz a toujours poussé la bienveillance vis-à-vis de Carpeaux jusqu'aux extrêmes limites possibles, et que cette bienveillance n'a pas été seulement platonique et passive, mais sans cesse active et prête à se manifester.

L'autorisation sollicitée du ministre ne vint pas, sans doute, puisqu'en mai 1859 Schnetz, pour la première fois, déclare formellement à Carpeaux qu'il ne peut songer à exécuter son

(1) Rappelons à ce propos le portrait qu'en tracent les Goncourt, quelques années plus tard, en 1865 : « Une tête taillée à la serpe, la tête grossière et rude d'un carrier, avec des moustaches de sergent de ville et les yeux durement brillants. »

16 mars 1865.

Même année, en septembre : « Ce Carpeaux, une nature de nervosité, d'emportement, d'exaltation, ce Carpeaux, une figure fruste, toujours en mouvement, avec des muscles changeant continuellement de place, et avec des yeux d'ouvrier en colère ; la fièvre du génie dans une enveloppe de marbrier. »

3 septembre 1865.

groupe. Mais combien vite il cède devant l'obstination têtue de Carpeaux! Comme il se résigne facilement à ce que le fameux règlement ne soit pas observé ! « Avec un mauvais payeur, — écrit-il — il faut prendre ce que l'on peut. Je le laisse donc aller à ses risques et périls. »

Il semble impossible que, dans ces conditions, le conflit ait jamais pu s'aggraver, au point que Carpeaux ait été, du fait de Schnetz, renvoyé de l'École. — Le récit qu'en a fait Alphonse Karr nous paraît fort suspect. La grande scène particulièrement, entre M. Fould et Carpeaux, telle qu'elle se serait produite à Paris en 1860, semble d'autant plus invraisemblable, qu'il eût été bien facile à M. Fould d'accorder deux ans plus tôt à Carpeaux l'autorisation que Schnetz ne cessait de solliciter en faveur de son pensionnaire. Comment admettre que Schnetz ait pu écrire à M. de Mercey « de parler de cette affaire avec faveur à M. le Ministre » si ses rapports officiels concluaient formellement au refus? Voici la scène, telle que Karr la rapporte dans le numéro des *Guêpes* du 18 avril 1875 :

Schnetz vint un jour à son atelier.

M. Carpeaux — lui dit-il — je vois avec chagrin que vous vous lancez dans une voie qui vous sera funeste ; je veux encore une fois vous donner un bon avis, abandonnez vos tentatives ambitieuses et contraires au règlement, *supprimez-moi les quatre enfants et faites d'Ugolin un St Jérôme* (!) (1).

Carpeaux haussa les épaules, répondit qu'il y avait déjà trop de saint Jérôme et que, pour de pareils poncifs, il n'y avait pas besoin de sculpteurs, que des praticiens suffisaient, — et il se remit à l'ouvrage.

Schnetz se fâcha et *coupa les vivres à l'élève insubordonné*. Carpeaux laissa son groupe à moitié fait dans son atelier et commit à la garde de son atelier le brosseur d'un officier de ses amis, lequel brosseur, observateur fanatique de la consigne, devait empêcher l'invasion de l'atelier pendant l'absence de Carpeaux.

Pendant ce temps, Carpeaux arrivait à Paris et s'efforçait en vain d'obtenir une audience de M. Fould, — ses lettres restaient sans

(1) La 1re lettre de décembre 1858 prouve que Schnetz n'avait jamais pu avoir une idée aussi saugrenue. Il avait conseillé simplement à Carpeaux un saint Jérôme, comme un sujet qui lui semblait convenir particulièrement à son tempérament, et l'avait engagé à présenter *en même temps* « une esquisse bien arrêtée de son groupe ». Il ne s'agit donc pas d'une transformation d'Ugolin en saint Jérôme !

réponse; — de guerre lasse il se présente lui-même au ministère, avec le croquis du groupe.

— Avez-vous une lettre d'audience ?

— Non.

— Alors vous ne pouvez pas voir le Ministre.

— Portez-lui ce papier.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce papier ?

— Ça n'est pas chargé, je ne veux pas faire sauter le Ministère ni le Ministre. C'est un dessin; portez-le et dites que j'attends une réponse.

Carpeaux est introduit. M. Fould lui demande : Est-ce vous, Monsieur, qui êtes l'auteur de ce dessin ?

— Oui, Monsieur, et ce dessin est le croquis d'un groupe à moitié terminé, que j'ai dû laisser à la Villa Médicis, dont on m'a renvoyé.

— C'est très beau, — pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ?

— J'ai écrit plusieurs fois à Votre Excellence, mais je n'ai jamais reçu de réponse.

M. Fould sonne et demande un commis.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas soumis les lettres de M. Carpeaux ?

— C'est qu'en même temps que ces lettres on recevait de Rome de très mauvaises notes sur leur valeur.

— C'est très bien... c'est-à-dire, c'est mal. Eh bien ! M. Carpeaux, retournez dès demain à Rome, j'écris aujourd'hui à M. Schnetz et vous trouverez un bon accueil.

Carpeaux ne se le fait pas dire deux fois et retourne à Rome, où il trouve son atelier toujours gardé par le planton de son ami. Mais personne n'avait pris des statues en train les soins ordinaires. La terre desséchée était en partie tombée. Carpeaux se remet à l'ouvrage et achève le groupe.

L'influence du récit de Karr se retrouve aussi bien dans la biographie de Chesneau que dans la petite monographie consacrée en 1875 par M. Claretie au sculpteur. Il faut noter toutefois que, dans la série des *Peintres et Sculpteurs contemporains*, où M. Claretie donne, en 1882, une nouvelle étude sur Carpeaux, il ne dit plus un mot du renvoi de Carpeaux de l'Ecole de Rome, et de la scène qu'il aurait eue avec le ministre (1). D'autre part, dans la notice accompagnant la reproduction d'Ugolin, Charles Carpeaux écrit en 1899, dans l'ouvrage qu'il intitule *la Galerie Carpeaux :* « Après deux ans

(1) Déjà dans la brochure de 1875, M. Claretie affirmait du reste, « *qu'il serait injuste d'accuser M. Schnetz de partialité et de sévérité contre Carpeaux* », p. 21.

de travail acharné et de luttes épiques contre M. Schnetz, directeur de la Villa Médicis, qui voulait le forcer à supprimer une partie de son groupe et à en faire un saint Jérome (1), Carpeaux, *ayant obtenu une prolongation de séjour à Rome*, parvint à terminer son œuvre comme il l'avait rêvée et à la ramener à Paris. »

La vérité est donc tout simplement qu'en 1860 Carpeaux avait terminé ses cinq années d'études à Rome. Il ne pouvait continuer à y séjourner sans une autorisation expresse du ministre. Etant à Paris, il se rendit au ministère et obtint, après une audience de M. Fould, la permission de demeurer à la Villa Médicis deux nouvelles années. L'autorisation dut être accordée d'autant plus facilement que Carpeaux, pour raison de maladie, avait fait de très longues absences. Il venait encore de passer en France, à Tourcoing, Valenciennes, Lille et Paris, la fin de l'année 1859, et la majeure partie de l'année 1860. Sur ses cinq années de pension, c'est à peine s'il avait séjourné effectivement trois ans en Italie.

Une lettre précieuse de Carpeaux lui-même nous montre jusqu'à quel point lui aussi attribuait à sa lutte avec Schnetz, à cette lutte que son fils qualifie « d'épique », en s'inspirant sans doute des souvenirs de son père, une gravité qu'elle n'avait jamais eue. Mais avec sa nature nerveuse, son tempérament ardent, Carpeaux s'affectait des plus petites difficultés. Il exagéra constamment, dans son esprit l'hostilité de son directeur, et l'on peut dire que c'est lui qui ne comprit jamais la nature si profondément bienveillante de Schnetz.

La lettre de Carpeaux est du 28 décembre 1858. Elle est adressée à son ami Chérier, peintre à Tourcoing et professeur à l'Ecole de dessin. Elle traduit cet état d'esprit, qu'à la même date Schnetz indiquait à M. de Mercey par ces mots : « Il est « tellement coiffé de son groupe qu'il me dit ne pouvoir se « mettre à autre chose. »

Voici la lettre, telle que la cite Chesneau (p. 62) :

Les contrariétés que j'ai éprouvées me retiennent encore à la chambre. Il se passera quelque temps avant que je puisse me remettre.

(1) Toujours la même inexactitude, que les lettres de Schnetz nous ont permis déjà de rectifier.

Le directeur de l'Académie de France à Rome m'empêche de traiter un sujet qui a fixé mes soins et mes prévisions depuis un an; sujet sur lequel j'avais reçu son approbation dès le début, ce qu'il nie aujourd'hui... Il me menace même de me retirer les moyens d'exécution, si je persévère dans la continuation de mon travail, qui est déjà très ébauché. Ce sujet est tiré du Dante : Ugolin et ses enfants (*Enfer*, chapitre XXXVII). Ce refus m'a serré le cœur, des étouffements en ont été la suite, puis une inflammation de la poitrine; cependant je vais mieux depuis deux jours; je me lève et j'ose espérer que bientôt je pourrai reprendre mes occupations. Ma tête est vide; *il s'y est opéré un trouble qui ne me laisse pas la lucidité nécessaire pour juger ma situation.* Que faire? Voilà ce que je me demande sans cesse. Faut-il détruire ce grand travail, qui me valait des éloges au début, et faire une œuvre ordinaire, pour satisfaire les règlements que le directeur m'impose? — A dire vrai, mon cher, j'ai peu de penchant à faire un travail de commerce; mais je suis poussé par la nécessité de prendre un parti. Je ne suis pas joyeux, je t'assure; et je serais bien aise de recevoir une bonne inspiration du ciel.

§

Il est regrettable que nous n'ayons plus de lettres de Schnetz concernant le séjour de Carpeaux à Rome de 1860 à 1862. Car Schnetz, arrivé en 1859 à l'expiration de ses fonctions, fut maintenu directeur jusqu'en 1866. Mais, pour le reste, l'histoire du groupe d'Ugolin est suffisamment connue. L'œuvre fut terminée à la fin de l'année 1861, ainsi que l'écrit Carpeaux à Chérier : « Je termine en ce moment mon groupe, tout est en excellente voie... Tu verras un fameux morceau de sculpture, je ne te dis que ça (1). » Exposé au début de 1862 à l'Ecole des Beaux-Arts, le groupe fut jugé assez défavorablement par la commission de l'Institut, qui n'eut certes pas à son égard la bienveillance de Schnetz. Elle estima qu'on ne commanderait pas le bronze à l'artiste. Il fallut les instances de M. Courmont, le successeur de M. de Mercey, pour décider le Ministre, le comte Walewski, à passer outre à cette décision de l'Institut et à accorder à Carpeaux une somme de 30.000 francs pour la fonte. M. Courmont avait, très probablement, obéi du reste aux prières de M. de Nieuwerkerke, qui avait vu l'œuvre à Rome dès 1861, alors qu'il y avait séjourné pour acheter le musée Campana (2).

(1) 3 août 1861. Cité par Chesneau, p. 73.
(2) Cf. Carpeaux à Chérier, 9 juin 1861. Chesneau, p. 73.

Il nous faut citer, en terminant, une dernière lettre de Schnetz, la seule que reproduise intégralement Chesneau dans son ouvrage, la seule qu'il ait connue, sans doute. Elle est très belle et bien conforme à ce que les autres lettres de Schnetz nous ont révélé déjà de sa sympathie sincère pour Carpeaux. Elle prend, après celles-ci, une importance et une signification nouvelles. A elle seule, elle aurait dû suffire, pourtant, à détruire cette légende, trop complaisamment rapportée, de Carpeaux en butte aux persécutions mesquines et inintelligentes de son directeur, légende que l'on ne saurait plus aujourd'hui répéter sans injustice.

Schnetz à M. le comte Walewski, ministre d'Etat.

Rome, 28 juin 1862.

Votre Excellence voudra bien me pardonner, si je prends la liberté de lui écrire aujourd'hui. Mais M. Courmont vient de m'apprendre une nouvelle qui me fait un si véritable plaisir que je ne puis résister au désir de l'exprimer à Votre Excellence. C'est la décision prise par vous, monsieur le Ministre, au sujet du groupe de Carpeaux. J'avais reçu déjà, il y a quelques jours, une lettre de ce jeune artiste, dans laquelle il me disait le découragement où l'avait jeté l'arrêt de la commission, qui condamnait son groupe à n'être exécuté ni en bronze, ni en marbre; ce découragement était naturel; il voyait en quelque sorte sa carrière d'artiste compromise par ce cruel arrêt.

Ce groupe a été fait à l'Académie, où j'ai pu en suivre l'exécution; il y a été vu par les artistes les plus éminents et les amateurs les plus distingués de tous les pays; tous ont été unanimes à le reconnaître *comme une des œuvres les plus capitales exécutées en sculpture de nos jours*. C'est donc, et je prends la liberté de le répéter à Votre Excellence, avec un bien grand plaisir que j'apprends la décision bienveillante qu'elle vient de prendre en faveur de ce jeune artiste *digne de son intérêt*, en lui faisant allouer une somme de 30.000 francs, pour l'exécution en bronze de son beau groupe d'Ugolin. Cette décision si intelligente ne peut manquer d'être très bien accueillie par tous ceux qui avaient été si péniblement surpris par la décision de la savante commission.

J'ai suivi les travaux de M. Carpeaux à Rome et je puis témoigner qu'au sentiment le plus distingué de son art il joint le résultat d'études sérieuses et intelligentes, faites sur la nature, l'Antique et Michel-Ange. *M. Carpeaux est un artiste auquel on peut confier les travaux les plus importants, sans crainte de l'en trouver indigne.*

Depuis que j'ai eu l'honneur d'être directeur de l'Académie impériale de France à Rome, j'ai vu passer sous ma direction la fleur de notre jeune école de sculpture : les Cavelier, Guillaume, Perraud, Maillet, Gumery, etc... *M. Carpeaux, par l'intelligence et la science de son art, est digne d'être placé parmi les premiers.*

Si donc Carpeaux a vu réellement, comme l'écrivait A. Karr, dans *les Guêpes* du 11 avril 1875, « chacun de ses triomphes précédé d'une bataille contre l'envie », s'il est vrai que l'artiste, « vainqueur dans toutes ces batailles, à toutes ait reçu des blessures qui ont fini par le mettre pour quelque temps hors de combat », il faut chercher chez d'autres que chez Schnetz des sentiments aussi bas que l'envie. Il comprit le génie de Carpeaux infiniment mieux que toute la critique de son temps, avec une sympathie sincère et réfléchie. S'il causa malgré tout quelques blessures à Carpeaux, ce fut bien malgré lui. Ces blessures très légères furent exagérées par une sensibilité exaltée, qui ressentait avec une violence extraordinaire les moindres impressions. Les lettres que nous avons citées nous montrent que Schnetz s'est efforcé constamment de venir en aide à Carpeaux, pécuniairement d'abord, puis, ce qui est plus précieux peut-être encore, moralement. Sans cesse il usa de son crédit auprès de M. de Mercey et de l'amitié qui l'unissait à lui, pour concilier à son pensionnaire indiscipliné les faveurs du ministre, auprès duquel Carpeaux se croyait si injustement desservi. Et lorsqu'enfin celui-ci, ayant triomphé des derniers obstacles, voit l'Institut condamner son œuvre, la critique se montrer malveillante, tandis qu'elle se plaît à reconnaître dans son groupe « la manière de M. Préault » (1), que plus tard encore Paul Mantz affirmera que « le goût est la qualité maîtresse qui a souvent manqué à Carpeaux », « que son sujet d'Ugolin, mal choisi, est dépourvu de cet élément de beauté que réclame impérieusement la statuaire et qui se concilie mal avec la maigreur des captifs enfermés dans la tour de la Faim (2) »,

(1) Cf. Emile Cantrel, *l'Artiste*, 1863, p. 190. La manière de M. Préault, c'est, pour Emile Cantrel, le comble de l'horreur. Il partage, à l'égard du romantisme forcené de l'auteur de *la Tuerie* (1834), les sentiments de tous les jurys qui, de 1834 à 1849, fermèrent impitoyablement à Préault, comme à un paria, les portes de tous les salons et de toutes les expositions.

(2) *Gazette des Beaux-Arts*, mai 1876, p. 604. Dans le même article, Paul Mantz déclare encore que *les avenues de la beauté pure* (!) ont été interdites à Carpeaux.

Schnetz se range dès l'abord, et bien que membre de l'Institut, du côté des quelques rares amis enthousiastes ou simplement clairvoyants, qui distinguèrent, dans le groupe d'Ugolin, « une des œuvres les plus capitales exécutées en sculpture de nos jours ».

GASTON VARENNE.

LE VOYAGE A VENISE

—

Mein Auge liess das hohe Meer zurücke
Als aus der Flut Palladios Tempel stiegen.
ULRICH VON PLATEN.

I

Je me tourne : Venise a surgi de la mer ;
La vague tutélaire, en se jouant, arrose
— Elle qui m'a porté sans dommage souffert —
Ses larges escaliers construits de marbre rose.

La lagune s'éloigne à mesure et se perd ;
Tandis qu'avec bonheur la rame nous dépose,
L'ancien palais ducal dresse une apothéose,
Et le pont des soupirs jette sa courbe en l'air.

Le vieux Lion, jadis fêté, sainte relique,
Toujours dressé sur son piédestal héroïque,
Déploie au ciel d'azur ses ailes de vermeil ;

Le tumulte passé revit dans ma mémoire ;
La place de Saint-Marc éclate en plein soleil,
Et j'hésite un instant à fouler tant de gloire.

II

Perdu dans cette ville aux figures nouvelles,
Je cherche à débrouiller, depuis le premier jour,
Le nœud enchevêtré des ponts et des ruelles,
Où l'eau se ramifie en multiple détour.

A Saint-Marc, je gravis les degrés de la Tour :
Toute la masse alors en îlots se morcèle,
Comme un plan déroulé j'en cerne le contour,
Et le mot de l'énigme à mes yeux se révèle.

Là-bas, je te salue, ô mer aux flots d'azur !
Et vous aussi, sommets des Alpes au feu pur,
Et toi, morne archipel de l'éparse lagune !

O miracle ! vraiment que le geste orgueilleux
D'un peuple osant planter, d'une âme peu commune,
Dans la mer, ses espoirs, sa patrie et ses dieux.

III

Quand la chaleur du jour s'épuise, j'aime à voir
Tandis qu'au loin la mer ondule en vagues molles,
Sur les quais, le léger glissement des gondoles,
Et les toits reflétés comme dans un miroir.

Au centre où je ne sais quel frénétique espoir
Suscite vers les cieux les tours et les coupoles,
Se lâche un flot pressé de promeneurs frivoles :
Le Rialto s'anime aux lumières du soir.

O Jeunesse ! riez et folâtrez en joie ;
Rien n'arrive au songeur des ombres qu'il coudoie ;
Il est seul dans le bruit vivant de la cité.

La nuit vient. Le croissant luit d'une ardeur plus vive :
Soudain, rendant la rive en long cercle attentive,
Un chant s'élève et tout frémit de volupté !

IV

Oisive flânerie où le pied s'abandonne,
Stériles passe-temps qui flattez notre ennui,
Mon destin redressé vous surmonte aujourd'hui,
Qu'un sentiment nouveau me presse et m'aiguillonne !

Un ami rencontré, ma force et mon appui,
Occupe ma pensée et partout où résonne
Sa gloire ; en quelque endroit que son œuvre rayonne,
Je ne balance plus : mon âme vole à lui.

Du fond mystérieux et doré des chapelles,
Esprit de vérité, cœur tendre, tu m'appelles,
Toi qui ne fus qu'un noble effort vers la Beauté !

Je n'imagine pas de meilleure aventure,
Et je ne rêve pas d'une autre éternité,
Bellini ! que de vivre avec tes créatures.

V

Tu n'es plus que ton ombre, ô caduque cité !
Il te faut aujourd'hui renoncer à la gloire ;
Ton sceptre échappé gît au fond de l'onde noire ;
Ta prison chôme et ton rivage est déserté.

Tes étalons, debout sur le porche attristé,
Ne sont plus ceux qu'avait amenés la Victoire,
Le mors de l'étranger insulte à leur mâchoire,
Et le genou du Corse a brisé leur fierté.

Bientôt vous irez joindre, ô palais de porphyre,
Au néant, les bras fiers qui vous ont su construire ;
Déjà votre paroi cède et craque en tous lieux ;

Peuple ! à la majesté des aïeux tu déroges ;
Je cherche en vain chez toi cet air audacieux
Que, sur leurs monuments, je trouve au front des doges !

VI

J'ai passé devant toi jadis indifférent,
O Maître ! O Titien, plein de vie et de force,
Mais ton Assomption, *dans sa guirlande torse,*
Fait que je n'ose plus t'approcher qu'en tremblant.

Comme aux pieds de tes saints un nuage aveuglant
Flottait devant mes yeux : j'en ai rompu l'écorce.
De l'azur éprouvant l'irrésistible amorce
Ton génie à Marie a prêté son élan !

Presque à ton rang je veux honorer Pordenone ;
Le Ciel vous distribue une même couronne,
Et vous réconcilie, indomptables rivaux.

Accueillez, fraternels, dans la gloire des âmes,
Giorgione, resté fidèle à son berceau,
Et Véronèse dont le nom jette des flammes !

VII

Ton front rose s'effrite au long du grand canal.
Un souffle de moisi hante seul les portiques,
Où, jadis, sous le lustre, au rythme des musiques,
Retentissait l'orgie et tournoyait le bal.

Rien n'a pu prévaloir contre un destin fatal,
Ni ta richesse et ni ton lion symbolique.
Le Bucentaure est cendre et de l'Adriatique
Et du doge a rompu le pacte nuptial.

Le long des corridors une voix se lamente ;
Venise ! tu n'es plus la cité triomphante,
Que Véronèse a peinte assise en voiles d'or.

Sur ta splendeur déchue aujourd'hui je m'incline,
Mais le tribut ne peut, que j'offre à ta ruine.
Ni redore tes jours ni redresser les morts !

VIII

Le jour succède au jour, la semaine aux semaines,
Venise ! et je ne puis me séparer de toi ;
Aux seuls noms de Fusine et de Mestre, un effroi
Me saisit et le sang se glace dans mes veines.

Sirène incomparable, objet de mon émoi,
Plus je t'explore et plus à l'étroit tu m'enchaînes,
Et plus, se dégageant des brumes incertaines,
Mon Destin s'illumine et se précise en moi.

Je t'aime d'avoir su, d'une main forte et belle,
A ta gloire, ployer jusqu'au marbre rebelle
Et la toile inspirée, aux reflets précieux ;

Et pour mieux renforcer ta vertu captivante,
Ta rue, où marche un peuple à l'image des dieux,
Mêle aux trésors de l'art une flore vivante !

IX

Ici l'Art a poussé comme une belle fleur
Qui, jaillie un matin de l'écume azurée,
Sous un ciel favorable où la nue est dorée,
Du Ciel et de l'écume a formé sa couleur.

Le tendre Bellini sait le chemin du cœur ;
Le Titien nous porte aux voûtes éthérées ;
Par ce martyr, en proie aux flèches acérées,
J'apprends de Véronèse à vaincre la Douleur.

Oui, le Génie au front ceint de fleurs et d'étoiles,
Qui, d'un souffle puissant, anime, ici, les toiles,
Prête, en outre, la vie au marbre avec éclat.

Poète ! à Saint-Julien, si ton pas s'aventure,
Eprouve, à contempler sa divine figure,
Le charme conquérant qui sort de Campagna !

X

Maîtres de la lumière, ô peintres, noble race,
Qui dorez notre nuit d'une belle clarté,
Je ne puis m'empêcher de vous suivre à la trace,
Par vous j'entre au séjour de la Félicité !

L'Art détache un rayon de la Divinité.
Sainte Perfection ! dont le front brûle et glace,
Celui qui te contemple un instant face à face,
A du Ciel épuisé toute la volupté.

Ah ! qui n'irait du Beau propager l'Evangile
Par le monde, assuré d'un triomphe facile,
S'il menait à sa suite et les saints du Palma,

Et l'Alexandre où Véronèse a mis son âme,
Et l'Ange revêtu d'une robe de flamme,
Qui du jeune Tobie accompagne les pas !

XI

Admirez ce que peut la gamme des couleurs :
Dévoré d'un feu sombre et vêtu d'un poil rude,
Saint Jean, pour le désert, a fui la multitude.
Son regard noble et grave étincelle de pleurs.

Son front s'épure au feu de la céleste étude,
Sa main transfigurée et pleine de ferveur
Semble au monde attentif annoncer le Sauveur ;
Et son geste d'amour emplit la solitude.

Ton œuvre, ô Titien, vibrante éveille en moi
Un long emportement de tendresse et de foi,
Et j'y sens tout à coup mon âme en Dieu se fondre.

Qui parle d'âge d'or à venir, ô mortels?
L'âge d'or est venu quand l'Art prêchait le monde
Et que le Beau partout recevait des autels.

XII

L'ombre fraîche des bois, les vertes promenades,
Les parterres de fleurs recréés du zéphyr,
Venise ! tu m'en as ôté le souvenir,
C'est par d'autres attraits que tu nous persuades

Voyez ! la nuit d'azur a baigné les façades ;
La vague émamourée exhale un long soupir,
Et l'on frôle, en passant, à l'ombre des arcades,
Des femmes dont les yeux respirent le plaisir.

Une musique joue au milieu de la place ;
La foule, en mouvement, évoque dans l'espace,
Les choses qu'aimait à peindre Canaletto.

Et les trois étendards de Chypre, de Morée
Et de Candie, avec leur image dorée,
Captifs, claquent au vent sur leurs grands piédestaux.

XIII

Puisqu'un noble visage engendre l'Amitié,
En te voyant parée et belle de la sorte,
Qui pourra s'étonner du feu que je te porte,
Et qui me blâmera de l'avoir publié ?

Bien qu'aux pierres jamais ne loge la Pitié,
Ma flamme avec les jours croît et devient plus forte.
Qu'importe si le fruit de mon espoir avorte,
Et si mon rêve heureux ne fleurit qu'à moitié ?

Ne pourrai-je jamais, pour loyer de ma peine,
Sur ma bouche éprouver le miel de ton haleine,
Et sentir ta chair vivre à travers le granit ?

Je te réclame à l'ombre, au silence, au mystère,
C'est pourquoi tu me vois, farouche et solitaire,
Sur la place Saint-Marc chanceler chaque nuit.

XIV

Quand le mal qui me tient resserre son étau,
Que m'importe ta vive et remuante image
Et ton clinquant et ta lumière, ô Rialto?
Il me faut l'ombre où je m'enfonce davantage.

Seul avec mes pensers, je m'accoude au rivage,
Je regarde le long frissonnement de l'eau;
Ma douleur se relâche, et s'apaise au tableau
Des vieux murs couronnés d'un vert laurier sauvage.

Et là-bas, tout là-bas, aux horizons perdus,
Dans l'ombre, c'est la mer que l'on n'épouse plus;
Mes sens ont peu à peu repris leur quiétude.

La paix des éléments me gagne tout entier;
Et c'est à peine si le cri d'un gondolier
Passe et, de temps en temps, trouble ma solitude.

XV

Tandis que nous glissons sur le canal uni,
Les palais, tour à tour, défilent sur le bord,
Grimani, Vendramin, Ca d'Oro, Pisani,
Où la grâce et la force ont scellé leur accord.

O murs harmonieux dont le charme infini
Décourage l'Envie, intangible décor,
A nos yeux étonnés remémorez encor
Ce que peut le Génie à la Fortune uni!

Voyez comme la pierre ajourée en arceaux
Se noue et se dénoue et s'échappe en réseaux
Si ténus qu'on dirait un jeu d'orfèvrerie!

J'eusse aimé vivre là quand naturellement
L'Art coulait de la vie et quand le sentiment
Du Beau dorait les cœurs d'une flamme attendrie.

XVI

Je t'aime à la façon de ces images peintes
Que les murs de Venise étalent à nos yeux;
En vain on les désire, époint de mille feux,
Elles restent toujours à l'abri des atteintes.

Tu sembles la statue aux belles formes jointes,
Qui ne descend jamais de son socle orgueilleux;
En vain Pygmalion la presse de ses plaintes,
Il n'en peut rien tirer qu'un front silencieux.

Je t'aime sans espoir. Venise est ta patrie
Aux ciels peints, ton image accompagne Marie,
Et les anges resplendissants de Bellini;

O monde de splendeurs dont j'ai l'âme allumée,
Tu m'as leurré, semblable aux songes de la nuit
Que le réveil disperse en soudaine fumée!...

XVII

C'est la vie; elle nous abuse incessamment,
Hélas! et qu'avons-nous à gagner avec elle?
Le plaisir est rapide et sa promesse ment.
Il n'est que la douleur qui nous reste fidèle.
Avant que de rentrer dans la nuit éternelle,
O Venise, ma joie et mon étonnement,
Je veux encore errer parmi tes monuments,
Et contempler ta mer dont l'azur étincelle!

Mon âme inassouvie, avec avidité,
Comme fait un miroir, épouse ta Beauté,
Et voudrait à jamais la fixer au passage.

Puisque je vais te perdre, ah! laisse qu'en retour,
Attristé par l'adieu je couvre ton visage,
Pour la dernière fois, d'un long regard d'amour!

ERNEST RAYNAUD.

ANDRÉ CHÉNIER JOURNALISTE

Les Bucoliques d'André Chénier viennent de paraître, « merveilleux chaos » que José-Maria de Heredia passa des années à débrouiller.

« Si l'on considère l'époque et la société littéraires où il vécut, dit le poète des *Trophées*, le génie d'André Chénier est vraiment fait pour déconcerter. A triple face, comme Hécate, il est la fois de son siècle, de son temps et de tous les temps. » Il n'y a pas en effet que des bucoliques dans l'œuvre de Chénier. De cet Hellène irréligieux qui ressuscita, après un siècle de philosophie scientifique, les grâces exquises, l'émotion sensuelle et l'idyllique fraîcheur de l'alexandrinisme gréco-latin, l'esprit s'est ordinairement fait deux images, l'une morale, l'autre physique, qui correspondent à l'enchantement laissé dans nos âmes par ses poèmes voluptueux. Ses plastiques et lumineuses églogues, ses molles élégies l'apparentent à Parny autant qu'à Théocrite ou Anacréon. Epicurien subtil, amoureux de la vie souriante et facile, chantre des joies athéniennes et des formes harmonieuses, tel nous apparaît au moral ce Levantin qui par hérédité autant que par éducation est antique de goûts. Au physique, comment l'évoquer autrement que souriant, l'oreille tendue à l'orchestre invisible des rossignols de Colonne, le regard empli de rêves païens?.. C'est ainsi que nous le présente un portrait daté de 1790 et signé Augustin. Quant aux bustes d'Etex et de David d'Angers, exécutés d'après le tableau, ils perpétuent cette image physique de l'écrivain.

Pas plus que son image morale, elle n'est exacte. L'on a, pour le prouver, des témoignages irréfutables. Mme Hocquart, la sœur de Mme Lecoulteux, la Fanny adorée du poète, disait de lui « qu'il était à la fois rempli de charme et *fort laid avec de gros traits et une tête énorme* ». Lisez son signalement sur le registre d'écrou de Saint-Lazare : « Taille 5 pieds 2 pouces, cheveux et sourcils noirs, front large, yeux gris bleu, nez moyen, bouche moyenne, *visage carré*. » Lacretelle, qui le con-

nut aux Feuillants, le dépeint ainsi : « Ses traits fortement prononcés, sa taille athlétique, sans être haute, son teint basané, ses yeux ardents fortifiaient et illuminaient sa parole. » Enfin sur le tableau fait par Suvée à Saint-Lazare, il a le teint bilieux et olivâtre, la figure ravagée.

Imaginer d'après ses poésies André Chénier comme un humaniste aux inspirations délicates, serait ne connaître de lui que sa jeunesse, esclave des imitations classiques. Ce n'est que vers 1790 — ses idylles et ses élégies datent d'une époque antérieure — qu'il rêve son œuvre véritable. Sous le titre d'*Hermès* il projette d'expliquer, ainsi que Lucrèce, la Nature des choses. Et dans le poème *l'Invention*, il écrit le vers célèbre :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

En 1790, il a vingt-huit ans. C'est une date capitale dans la vie de Chénier. Lisez son œuvre et interrogez sa vie. On sent, à cet instant, l'écolier devenir un homme. Quand, à vingt-deux ans, il récitait dans les salons littéraires de ses amis, chez les Trudaine ou chez de Pange, les vers jolis qui le désignaient à l'admiration de Lebrun, les femmes l'appelaient « le poète de l'amour et de la grâce ». Quelle métamorphose, en 1790! Ce tendre adolescent préoccupé des innocents plaisirs de l'étude, le voici qui révèle à tous sa vraie nature. C'est un homme sombre et enthousiaste, un journaliste passionné qui se sert d'un des plus étendus vocabulaires d'injures qui soit...

Sous la Révolution, le poète, chez André Chénier, demeura d'ailleurs inconnu. Le *poète Chénier* c'était son frère, Marie-Joseph, l'auteur de *Charles IX* et du *Chant du départ*. André n'est connu que comme un des libellistes de l'opposition constitutionnelle. Dès 1788, Palissot déclarait avoir moins été frappé des talents qu'il annonçait pour la poésie que d'un caractère de pensée mâle et féconde qui ne pouvait appartenir qu'à lui. En 1794, le *Moniteur universel*, dans sa *Galerie des Contemporains*, donne à l'auteur de *l'Oaristys* l'unique titre de *publiciste*.

Il en méritait d'autres, mais il méritait aussi celui-là. C'est un aspect du génie d'A. Chénier trop injustement laissé dans l'ombre. André Chénier est, avec Camille Desmoulins, un des deux ou trois grands journalistes de l'époque révolutionnaire.

Pour en juger, il n'est besoin que de lire ses articles du *Journal de la société de 1789*, du *Moniteur universel*, du *Journal de Paris*, du *Mercure de France*.

Des idées précises sur le droit politique, l'économie sociale, les intérêts et les besoins d'un Etat, il n'en a pas. Ce n'est ni un philosophe, ni un économiste, ni un homme de gouvernement; c'est un journaliste. Ne devant rien à l'ancien régime, il fut, dès la première heure, révolutionnaire. Fils d'un membre du comité de bienfaisance de la Section de Brutus, il collabora sans doute au mémoire que ce dernier rédigea : *Idées pour un cahier du tiers-état de la ville de Paris* (1789). Le système politique d'André Chénier y est tout entier exprimé. Ce ne sont que vagues lieux communs ; appel à la sagesse, à la concorde de tous les citoyens, nécessité d'obéir aux lois afin de faire cesser la guerre entre les partis et d'assurer la paix civile. Rallié secrètement plus tard à la cause des Constitutionnels et des Feuillants, il combat l'oppression jacobine. Dès lors il ne livre plus bataille à des principes, mais à des personnes. Son rôle se borne à insulter Collot d'Herbois, Robespierre, Brissot, Condorcet, Marat, Carra, le parti jacobin comme le ministère girondin. Les abus de la Révolution l'épouvantent. Il applaudit à l'établissement de la République, mais ses vœux sont pour le roi. Il soutient sa cause d'abord publiquement et, lors de son procès, prend une part importante à sa défense. Telle est l'évolution qu'André Chénier, journaliste, suivit, depuis ses *Réflexions sur l'esprit de parti* (1789), où il est révolutionnaire, jusqu'à son *Projet d'une lettre de Louis XVI à la Convention*, où il s'affirme royaliste.

Dans son attachement à ces différents partis, fut-il désintéressé ? En lisant avec attention ses pamphlets ou ses articles, ceux qui furent publiés et ceux restés inédits, un point nous frappe tout d'abord : l'accent de franchise, de courageuse honnêteté, qui les anime. C'est Alceste qui parle, et s'abandonne à sa verve enflammée. On réfléchit également à ceci qu'André Chénier appartint constamment à la minorité et s'y fit remarquer par son audace habituelle à braver les puissances du moment. Les Goncourt ont dit qu'il était « une de ces plumes héroïques qui parlent quand on se tait, qui osent quand on tremble, qui meurent quand on se vend ».

Des recherches plus attentives altèrent un peu cette impres-

sion première. En confrontant ses œuvres avec les documents que l'on possède sur sa vie, l'on découvre, répété par la plume du journaliste, un mensonge d'une assez grave importance, qui fait naître le doute sur la sincérité de quelques-unes de ses attitudes. En mars 1791, il écrit dans *le Journal de Paris :*

Je veux faire savoir... que je n'eus jamais aucun rapport politique ou indirect avec aucun ministre, que je n'en connais particulièrement aucun, *que je ne vais à aucun club, que je n'appartiens à aucune personne, à aucun parti*, etc.

... De 1789 à 1790 il fut pourtant membre de la Société Trudaine et en 1790 il figure, avec la mention *en Angleterre*, sur la liste des membres de la *Société de 1789*, en compagnie de Brissot, de de Pange, de M.-J. Chénier, de Condorcet, etc. A son retour de Londres, où il avait suivi notre ambassadeur, M. de Luzerne, il joue un grand rôle dans cette société célèbre. Elle faisait paraître un journal hebdomadaire, défenseur des lois, dont le principal rédacteur était Condorcet. Or, en août 1790 on charge André Chénier d'écrire le manifeste de cette société. Ce manifeste paraît le 24 août sous le titre : *Avis au peuple français sur ses véritables ennemis*. Cet appel à la raison, écrit dans un style ampoulé, mais qui ne manque pas de vigueur, fut le début d'André Chénier dans la presse et eut un retentissement énorme. Il en fut fait un tirage à part. Le roi de Pologne le fit traduire en polonais et fit remettre par M. Mazéi, à l'écrivain, une médaille. Camille Desmoulins, qui était visé dans cet article (*brouillon famélique, homme de sang par qui il vaut mieux être pendu que loué*), riposta dans *les Révolutions de France et de Brabant :*

Qu'on ne me dise pas que c'est l'ouvrage de je ne sais quel André Chénier qui n'est pas le Chénier de *Charles IX* et dont les opinions ne sont pas celles de la société ! On le présente au public, comme les mémoires du club... C'est un manifeste qu'il publie contre nous...

Cet article provoqua un schisme dans la société ; elle périt quelques mois après.

Une scission se produisit également au Club des Jacobins. Un nouveau club se forma : *les Amis de la Constitution*, qui lutta longtemps contre la Gironde. *Les Amis de la Constitution* furent d'ailleurs poursuivis. Leurs archives furent saisies, et la

liste des membres nous en est parvenue. Tout le côté droit de la Législative y figure, ainsi que Barnave, Lameth, Lacretelle, Regnaud de Saint-Jean d'Angely, Trudaine, de Pange et André Chénier. Ce document convainc A. Chénier de mensonge. Ne disait-il pas dans son article sur les sociétés jocobites (26 février 1792) à propos de la Société des amis de la Constitution : « Quoique je n'aie jamais été membre de cette société et que je ne l'aie même jamais vue, etc... » Un autre témoignage est, par la suite, accablant. C'est celui de Lacretelle, qui nous a parlé des discours, d'ailleurs remarquables, qu'André Chénier prononça au club des Feuillants et de l'autorité dont il y jouissait :

Un homme y attira fortement mon attention par la double annonce d'un grand talent et d'un grand caractère. C'est André Chénier, frère d'un poète dont la muse tragique avait voulu transcrire les principes de la Révolution et qui déjà s'engageait trop dans les voies républicaines... L'avis le plus énergique et le plus éloquemment exprimé partait toujours de sa bouche (d'André Chénier). Démosthène n'avait pas été moins que Pindare l'objet de ses études... Chacun de nous regrettait que son talent plein de force et d'éclat, échauffé par une âme intrépide, ne fût pas encore appelé à la tribune. Lui seul eût pu disputer ou ravir la palme de l'éloquence à Vergniaud ...

Ainsi Chénier appartint successivement, quoi qu'il en ait dit, à la *Société de 1789*, aux *Amis de la Constitution* et au *Club des Feuillants*. Et plus tard, à l'époque où il adressait au *Mercure de France* des Lettres ouvertes en faveur du Roi, n'est-il pas certain qu'il entretenait des relations avec MM. de Malesherbes et de Sèze ? Ne fut-il pas employé à rédiger plusieurs pièces pour la défense de Louis XVI ? Les feuilles de l'époque l'accusaient d'être reçu dans l'intimité de Capet et d'être l'auteur de placards royalistes affichés dans Paris. Ils le soupçonnaient également d'écrire, dans les journaux *aristocrates*, des articles qu'il ne signait point parce que le souvenir de ses publications révolutionnaires de jadis eût été dangereux pour la cause qu'il servait. *Le Consolateur* de juillet 1792 le plaçait avec de Pange parmi les *aristocrates*. En 1794, étant interné à Saint-Lazare, on l'accusa d'avoir recélé « les papiers de l'ambassadeur d'Espagne » et de les avoir soustraits aux recherches du Comité de sûreté générale. On sait que des lettres furent écrites de la cour d'Espagne en faveur du roi et que

le chargé d'affaires espagnol à Paris les remit à la Convention. A. Chénier aurait-il, au nom du parti constitutionnel, entretenu une correspondance avec le chargé d'affaires? Quoi qu'il en soit, on a retrouvé dans les papiers de Chénier un projet de lettre de Louis XVI à l'Assemblée, lettre dans laquelle le roi demande qu'il soit fait un appel au peuple. La minute écrite de la main de Chénier, et corrigée par M. de Malesherbes, fut imprimée, et elle fut signée par le roi dans la nuit du 17 au 18 janvier. Mais au dernier moment, Louis XVI dut revenir sur sa décision, car la lettre royale que De Sèze lut à la barre de la Convention est tout autre.

A. Chénier se défend d'être à la solde d'un parti ou d'un journal. N'est-ce pas une trop habile manœuvre? Il veut qu'on sache qu'il est un citoyen honnête et libre qui dit tout haut son sentiment et « a le secret désir de concourir selon ses forces à l'établissement du bon ordre et du gouvernement ». A. Chénier sait qu'affirmer son désintéressement c'est donner de l'autorité à son opinion. Ses articles lui furent-ils rétribués? Ce point reste mystérieux. Un de ses contemporains, l'abbé Arnault, rapporte qu'André Chénier en 1790 — étant sans fortune et sur le pavé — travaillait avec Duquesnay, Regnault de Saint-Jean d'Angely et Chéron à *l'Ami des Patriotes*. On ne voit pourtant dans ce journal aucune trace de sa signature, sauf pourtant, durant la période qui va d'octobre 1791 au mois d'août 1792, quand Regnault de Saint-Jean d'Angély fit reproduire plusieurs des articles publiés par A. Chénier dans *le Journal de Paris*. Mais A. Chénier était très lié avec Saint-Jean d'Angély; c'est d'Angély qui le fit entrer au *Journal de Paris* lorsqu'il y entra lui-même. Il est possible donc qu'il ait fourni une collaboration anonyme à *l'Ami des Patriotes*. Il affirmait, beaucoup plus tard, le 26 février 1792, dans *le Journal de Paris*, que *désormais il signerait tout* ce qu'il écrirait et le 14 juin qu'il avait *tout signé* (excepté, a-t-il oublié de dire, son article sur Manuel, l'éditeur des lettres de Mirabeau). Mais ce ne sont peut-être là que simples... affirmations de journaliste.

Pour éviter qu'on pût le croire attaché aux journaux qui inséraient sa prose, il rédigeait ses articles sous forme de lettres adressées soit au « rédacteur », soit aux « auteurs du journal », soit à la personnalité qu'il mettait en cause. Après son

manifeste du 24 août 1790 dans le *Journal de la Société de 1789*, il garda, semble-t-il, le silence jusqu'au 5 juin 1791, date à laquelle parut dans *le Moniteur universel* ou *Gazette nationale* sa lettre à Thomas Raynal. Mais cela est bien improbable. Le succès qu'obtint son *Avis aux Français* décida sans doute Chénier à faire métier d'écrivain. Durant ces dix mois, il est à supposer qu'il s'appliqua, peut-être à *l'Ami des Patriotes*, aux tâches obscures de l'apprentissage. Il y a en effet un abîme entre la prose boursouflée et creuse de *l'Avis aux Français*, et l'article sur Thomas Raynal, qui est un admirable modèle de style vif, concis et nerveux. Dès ce jour-là il se révéla journaliste hors de pair. Plusieurs articles de lui, toujours sous la forme de lettres, furent insérés dans *le Moniteur*. Cette collaboration cessa brusquement; l'on a retrouvé dans ses manuscrits un article destiné à ce journal, une adresse à l'Assemblée nationale, datée d'octobre 1791, mais qui n'y parut point.

Le 21 octobre, ses initiales A. C. sont dans *le Journal de Paris*, au bas d'un article recommandant la candidature de Lafayette aux élections municipales. A. Chénier restera rédacteur au *Journal de Paris* jusqu'au 12 août 1792, jour où la feuille fut interdite et brûlée, par ordre de la Commune. Comment était-il entré dans ce journal, dont Sicard était le directeur et qui comptait parmi ses collaborateurs Saint-Jean d'Angély, de Pange, le poète Roucher, Chéron, Lacretelle?...

On avait un jour annoncé dans le journal que Condorcet y rédigerait l'article : *Assemblée Nationale*. Cela déplut aux lecteurs qui, en majorité, étaient modérés. Suard eut peur et le lendemain annonça que Condorcet cessait sa collaboration. On demanda alors à Saint-Jean d'Angély, de *l'Ami des patriotes*, de prendre sa place ; il accepta. Le jour même où paraissait son compte rendu de l'Assemblée nationale, paraissait dans le *Supplément* du journal l'article signé : A. C. Saint-Jean d'Angély avait fait entrer à sa suite au *Journal de Paris* tous les publicistes du parti constitutionnel et, au premier rang, A. Chénier.

Celui-ci écrivit surtout dans les *Suppléments* du Journal, où les auteurs payaient l'insertion de leurs articles. Ses ennemis, qui le savaient pauvre, crièrent qu'il était vendu et que, pour conserver, du moins en apparence, son libre arbitre, il prenait sur la liste civile du roi de quoi payer l'insertion de sa prose.

On le disait aussi stipendié par les aristocrates, ce à quoi il répondit avec hauteur :

...Il est des intrigants qui affectent de croire que pour les mépriser et le leur dire il faut absolument être payé...

... Enfin des législateurs journalistes, que des lâchetés mal calculées ont perdus et qui n'emploient désormais beaucoup d'esprit, de lumière et de renommée qu'à déguiser ce qu'un vil mensonge a de plus absurde pour envenimer ce qu'il a de nuisible et d'atroce, ne manqueront pas de dire en cent manières différentes que vous êtes pensionnaires de la liste civile... Vous ne ferez aucune attention à toutes ces turpitudes, persuadés que tôt au tard la raison, la justice, la vertu l'emporteront sur les clameurs des sycophantes... (29 avril 1792).

Sans aller jusqu'à prétendre qu'A. Chénier était à la solde du parti royaliste, on peut légitimement supposer qu'il était attaché au *Journal de Paris* et rétribué pour les articles qu'il lui donnait. Depuis 1790 de quoi vivait A. Chénier? C'est un problème obscur. En mars 1794, lors de son arrestation à Passy, voici ses déclarations à l'agent Guénot : « *A lui demander quel son ses moyens de subsisté. A lui répondu que depuis quatre vingt dix qu'il vie que de ce que lui fait son père* (Extrait textuel du procès-verbal de l'interrogatoire). Or, la famille Chénier était pauvre, ne vivant que d'une modeste pension du père, et des succès dramatiques de Marie-Joseph, avec qui André était en désaccord public. Jamais André Chénier n'aurait pu payer l'insertion de ses articles. Suard, le directeur du *Journal de Paris*, devait probablement lui fournir des subsides; et sans doute une entente existait-elle entre le journal et lui au sujet de cette forme équivoque de collaboration qui, aux yeux de beaucoup, était un sûr garant de son indépendance. Les articles de A. Chénier étaient d'ailleurs régulièrement placés en tête des *Suppléments* sous la rubrique *Variété*. L'article sur les sociétés Jacobites remplit un *Supplément* tout entier et le journal fit faire un tirage à part de cet écrit sensationnel. Plusieurs de ses articles, entre autres l'*Hymne sur l'entrée des Suisses de Châteauvieux*, furent insérés dans le corps même du *Journal*.

Au surplus, A. Chénier n'était pas le seul à user avec tant d'habileté des *Suppléments*. Suard, le directeur, adressa un jour une lettre au « rédacteur » du journal, lettre qui fut insérée dans le *Supplément* ainsi que d'autres écrits de journa-

listes professionnels. On n'ignorait pas de quelle autorité A. Chénier jouissait en cet organe. Il en était l'âme obscure et agissante. Il devait être l'auteur de plusieurs des notes anonymes qui y parurent : Des lecteurs du journal lui écrivaient pour lui demander conseil et il leur répondait dans la feuille (voir le 11 mai 1792). Un jour, Bayard, commandant en chef de 9e bataillon de la 2e légion de la garde nationale, adresse des félicitations aux auteurs du *Journal de Paris* et il place Chénier le premier : « Bravo! Chénier, Bravo Eleuthère! Bravo Naudeville! » Tous ces détails sont significatifs.

L'affluence était alors extraordinaire d'écrivains sans talent qui s'étaient improvisés journalistes. L'expansion et la puissance de la presse date de la Révolution. Créé pour la diffusion des idées, moyen de propagande politique, guide de l'opinion, porte-parole des clubs, le journal fut la continuation du pamphlet. En art et sur les mœurs son influence remplaça celle des salons du XVIIIe siècle. Et quels furent les journalistes ? Tous les *figaros* sans place ou lâchés par les prisons, des politiques ambitieux et quelques encyclopédistes survivants de l'ancien régime. Pour être journaliste point n'est besoin d'avoir du talent, mais des aptitudes générales. Marat est grossier et brutal, l'abbé Royou, des *Amis du Roi*, remue l'ordure, Brissot, dans *le Patriote français*, est filandreux et prolixe, Condorcet est exagérément froid, Mirabeau, grand orateur, se montre dans *le Courrier de Provence* piètre journaliste, Fréron, de *l'Orateur du Peuple*, n'est que déclamatoire, Mallet du Pan, dans le *Mercure de France*, a un tour de pensée et un style mordants, mais que dire de l'argot d'Hébert (le Père Duchesne)? Seuls deux hommes survivent à la foule des médiocres, Camille Desmoulins et André Chénier. Desmoulins, *ce polisson du génie*, suivant le mot de Michelet, Desmoulins a laissé non seulement des documents d'histoire, mais des modèles d'articles, improvisés et définitifs, jamais ennuyeux quoique d'une forme irréprochable. Desmoulins avait des nerfs de femme. Il haïssait ou adorait, il était cruel ou héroïque. Sa main, quand elle n'égratignait pas, caressait. Au contraire, le caractère dominant d'André Chénier, soit qu'il pense ou qu'il écrive, qu'il s'indigne, ou qu'il souffre, c'est la virilité. Dans le jugement comme dans la satire, cet homme qui, peu d'instants avant d'aller à l'échafaud, traduisait en vers « son impression », cet homme reste maître de lui.

L'éclat, la pureté et la précision de son style, la claire netteté de ses formules, la délicatesse aiguisée de son esprit, le raccourci vigoureux de ses expressions, la chaleur réglée de son éloquence, — tout cela, ce métier parfait qui se joignait chez lui à des dons incomparables, tout cela révèle une force, une audace tranquilles. Desmoulins plaît par je ne sais quelle félinité exaspérée, A. Chénier par son bon sens et son courage.

En outre, A. Chénier, à ses débuts, semble impartial. Il n'épargne en effet ni les partisans de l'ancien régime, ni les fauteurs de guerres civiles. Dans le *Journal de la Société de 1789* il combat cette « nombreuse et effrayante race de libellistes sans pudeur :

... qui sous des titres fastueux et des démonstrations convulsives d'amour pour le peuple et pour la patrie, cherchent à s'attirer la confiance populaire : gens pour qui toute loi est onéreuse, tout frein insupportable ! tout gouvernement odieux, gens pour qui l'honnêteté est de tous les jougs le plus pénible. Ils haïssent l'ancien régime non parce qu'il était mauvais, mais parce que c'était un régime, ils haïssent le nouveau, ils les haïraient tous, quels qu'ils fussent... »

Plus tard dans sa brochure sur *l'Esprit de parti*, s'élevant contre la pratique des duels, ces « assassinats chevaleresques », et contre l'honneur de corps, « l'éternel apanage de ceux qui trouvent trop difficile d'avoir un honneur qui soit à eux et qui fait sortir des salles d'armes des essaims de héros jadis nobles ou devenus tels depuis qu'il n'y en a plus...», plus tard, dis-je, il décochera les plus empoisonnés de ses traits aux prêtres rebelles à la loi et aux mystiques :

... J'aurais voulu trouver l'occasion de dire un mot de ces politiques illuminés, de ces rose-croix patriotes, qui, suivant l'éternel usage de leurs pareils, adaptent toujours aux idées de leur siècle tous ces amas d'antiques superstitions qui ont toujours infesté la terre... et prêchent la liberté et l'égalité comme les mystères d'Eleusis ou d'Ephèse...

Il reproche en termes véhéments à l'anglais Burke d'être l'adversaire de la Révolution et d'avoir ajouté au vide de son opinion le « secours du chaos d'idées incohérentes, d'expressions outrées et fausses, de métaphores basses, d'allusions obscures, de citations pompeuses... ».

Avec une éloquence qui lui attira les injures de la presse

royaliste (*Journal général de France*), il reprochera également à Raynal, l'auteur de *l'Histoire philosophique*, de s'être fait le détracteur de la *Déclaration des Droits*. Car Chénier n'aime pas l'ancien régime ; il l'écrit dans une réplique inédite à Manuel : « Moi qui n'ai jamais eu rien de commun avec l'ancien régime, qui l'ai toujours détesté et qui ai, dans tous les temps, méprisé ses courtisans, ses espions et ses gêoliers... »

Fort de cette assurance, il lui importe peu qu'on le traite d'*aristocrate* et fait fi des « honorables injures d'un vil ramas d'écrivains sans âme et sans pudeur, protecteurs nés de tout ce qui leur ressemble, implacables ennemis de toute justice et de toute honnêteté ». Il dédaigne de répondre aux insolences de Camille Desmoulins, cet homme qui, « même dans ce qu'il appelle un parti, ne passe que pour un bouffon assez divertissant et qui serait difficilement méprisé par personne mieux qu'il ne l'est par ses amis... »

De 1791 à 1792, A. Chénier suit avec une attention scrupuleuse les moindres actes ou écrits de ses adversaires ; ses articles renferment un nombre infini d'allusions à l'actualité parlementaire, aux scandales quotidiens et aux polémiques de la presse. Dans un article non signé et que l'on crut être de Suard, il dépense beaucoup de verve à ridiculiser Manuel, l'éditeur des Lettres de Mirabeau. Il ne craint pas de condamner dans Mirabeau ce qu'il y trouve de condamnable et en particulier les obscénités de « deux livres infâmes... tissu de ce que les prostituées et les plus grossiers portefaix ont de plus dégoûtant dans leur langage... ». Cet essai de critique littéraire mérite d'être remarqué.

Mais ce qui le désigna à la haine des partis avancés, c'est sa philippique contre les sociétés jacobites, dans le *Supplément* du *Journal de Paris* du 26 février 1792. Cet article fut réimprimé à part. C'est un *tableau* aux couleurs outrées, mais extraordinairement expressif :

... Il existe dans Paris une association nombreuse...cette société en a produit une infinité d'autres... Les bourgs, villages en sont pleins. Presque toutes sont soumises aux ordres de la société mère et entretiennent avec elle une correspondance très active. Elle est un corps dans Paris et elle est à la tête d'un corps plus vaste qui s'étend sur la France. C'est ainsi que l'Eglise de Rome plantait la foi et gouvernait le monde par des moines. Là, toute absurdité est admirée,

pourvu qu'elle soit homicide, tout mensonge est accueilli pourvu qu'il soit atroce...

Tout André Chénier est dans ce pamphlet, sa volonté passionnée, sa logique éclatante, son habileté consommée à frapper et à saisir les esprits, à leur communiquer son indignation chaleureuse. Il a des rires cinglants, de simples peintures qui sont des satires, d'amères apostrophes, le tout entremêlé de flatteries ingénieuses à l'égard de la bourgeoisie —le public du *Journal de Paris* — qui est selon lui « la classe la plus sobre, la plus sage, la mieux active de la nation ». Il conclut que « la horde énergumène de Coblentz n'a pas de plus sérieux auxiliaires que les jacobins », que « au talent et à la capacité près ceux-ci ressemblent à la Société des Jésuites » ; il affirme qu'il se présente sans peur :

... à l'honorable inimitié des brigands à talons rouges et des brigands à piques... abominable amas de brouillons qui vivent de la liberté comme les chenilles vivent des arbres fruitiers qu'elles tuent [et de cet amas d'écrivains et de parleurs ignominieux pour qui la liberté n'est autre chose que ce qu'était un bon festin pour les harpies qui ne savaient que le couvrir d'ordures].

La phrase mise entre crochets fut supprimée par *le Journal de Paris* à cause des nécessités de la mise en pages, ou parce qu'elle fut jugée trop violente.

L'effet produit par cet article fut considérable. Il fut reproduit et loué par *la Gazette universelle*, *le Spectateur et le Modérateur*, *l'Ami des Patriotes*, *la Correspondance politique des véritables amis du roi et de la patrie*. Les jacobins, furieux, lui firent répondre par Boisguyon dans *le Courrier des Départements* et par *les Révolutions de Paris*. Enfin Marie-Joseph Chénier, qui appartenait au club attaqué par son frère, fit insérer dans *le Journal de Paris* une note par laquelle il déclarait n'être point l'auteur de l'article : *le Cabinet de Lecture* n° 2. *Le Journal de Paris* riposta : « Quel est l'homme, ayant appris à lire, qui ait pu l'en soupçonner?...

« Quel rapport y a-t-il entre l'éloquence nerveuse des *Réflexions* d'André et la triviale verbosité de Joseph-Marie? » Cette fois Marie-Joseph fut piqué au vif. *Genus irritabile!* Il contre-riposta :

... Observez que *Charles IX*, *Henri VIII* et *Caïus Gracchus*

influeront sur l'opinion publique et serviront la liberté sur tous les théâtres de France quand les valets des ministres et les écrivains tels que vous seront plongés dans l'oubli. Je vous remercie sincèrement de m'avoir épargné l'opprobre de votre estime et je suis fâché qu'un homme comme mon frère soit insulté par vos éloges...

Dès lors une longue et pénible polémique s'engagea entre André dans *le Moniteur* et Marie-Joseph dans *le Journal de Paris*. Cette lutte retentissante entre les deux frères intéressait vivement la galerie et les deux camps comptaient les coups, tandis que le parti aristocratique se frottait les mains. Toutefois le rédacteur des *Folies d'un mois à 2 liards par jour* grince des dents.

Caïus Chénier désavoue son frère André Chénier. Il a encore besoin des jacobins pour soutenir ce qu'il appelle ses tragédies. Il est assez plaisant qu'André Chénier associe les loups avec les brebis, c'est-à-dire les jacobins avec les émigrés ! (*Brigands à piques et brigands à talons rouges.*) Qu'on a d'esprit dans cette plaisante famille!

Mais A. Chénier fut vivement affecté de ce que *le Courrier des départements* le traitât de *fratricide* et accusa Rœderer de l'avoir fait figurer sur la liste des jurés. Il demanda avec hauteur : « Ces messieurs les jacobins ne sont-ils pas membres d'une société où ont été reçus, avec acclamations, des hommes qui avaient fait un long voyage pour venir dénoncer leurs frères comme ennemis de l'Etat ?... »

La querelle entre Marie-Joseph et André trouva encore un aliment dans la polémique qui s'était engagée entre modérés et Jacobins au sujet de l'entrée triomphale que ces derniers préparaient aux Suisses de Châteauvieux. André Chénier mena une campagne opiniâtre contre ce triomphe honteux qui, selon lui, ne pouvait que faire accroître *l'indiscipline dans les armées*. Insulté chaque jour par les journaux patriotes, il écrivit plusieurs articles d'ardente protestation. Il y faisait appel au bon sens et à l'honnêté des bourgeois parisiens.

Entre temps il publiait de sévères réflexions sur la lettre du Maire de Paris, Pétion, à ses concitoyens et s'attirait les éloges de la *Correspondance politique des véritables amis du roi et de la patrie*.

De tous les écrivains qui ont manifesté à M. Pétion combien l'opinion publique désapprouvait toutes ses démarches en cette occa-

sion, celui qui a montré le plus de courage est sans contredit M. André Chénier. Sa lettre insérée dans *le Journal de Paris* d'hier est un modèle d'atticisme et un chef-d'œuvre de logique...

Enfin, le 15 avril 1792, il publia son *Hymne sur l'entrée triomphale des Suisses de Châteauvieux*, hymne où le journaliste, inspiré par le désespoir de la défaite, semble avoir emprunté le fouet vengeur de Juvénal :

Salut, divin triomphe ! entre dans nos murailles,
Rends-nous ces guerriers célébrés
Par le sang de Désile et par les funérailles
De tant de Français massacrés...
Beaux arts qui faites vivre et la toile et la pierre,
Hâtez-vous, rendez immortels
Le grand Collot d'Herbois, ses clients helvétiques,
Ce front que donne à des héros
La vertu, la taverne et le secours des piques,
Peuplez le ciel d'astres nouveaux !

La Terreur approchait. La surexcitation des esprits était à son comble. Désormais chaque article d'A. Chénier n'est plus qu'un cri de colère.

... Je ne nie point ma haine et je dis qu'en la suivant je ne suis que ma raison. Je hais ces hommes parce qu'au nom de l'égalité ils veulent être maîtres et qu'ils le sont. Je les hais fortement parce que j'aime fortement la liberté qni ne peut exister auprès d'eux et que je n'ai point pour elle ce zèle modéré que l'on suppose à quiconque ne les aime pas. Je les hais parce qu'ils sont un parti et qu'ils dénigrent tout ce qui n'est pas eux...

A. Chénier est implacable pour ses ennemis. Nous avons cité son appréciation sur Camille Desmoulins. Il parle en quelque endroit de Pétion, « dont la cruauté niaise est passée en proverbe ». Il décore Vergniaud du titre de « rhéteur pompeux ». Rœderer, c'est « un homme d'une ambition rusée et versatile, de tous le plus habile à deviner d'avance les dominations prochaines, à les prévenir... entièrement semblable à un voltigeur qui court dans une arène debout sur quatre chevaux... ». Il rappelle ce que fut jadis Condorcet, « quand cet homme alors illustre n'avait point cherché le profit et trouvé la honte ». Il lui garde rancune d'être devenu l'ami, le compagnon, l'émule de Brissot et de Marat, le « sanguinaire » Marat. Dans ses impétueux *Iambes*, il parle de

... la féroce démence
du stupide David qu'autrefois j'ai chanté...

Et avec un sous-entendu à l'adresse de Mme de Staël il écrit « que les bons ministres ne sortent pas plus de la tribune d'un club que des *boudoirs des catins* ». Voici Robespierre: « Un parleur connu par sa féroce démence et par une inexprimable haine contre un général dont on ne saurait le soupçonner d'être jaloux (Lafayette) a fait de beaux sermons sur la Providence et assure qu'il compte beaucoup sur son secours... » A. Chénier n'oublie pas que Collot d'Herbois fut comédien : « Quelque bouffon qui n'aura fait que changer de tréteaux. » Ailleurs il l'appelle *saltimbanque*. Il n'oublie également pas que Carra, des *Annales patriotiques*, fut condamné pour vol... Ses adversaires, dans l'ensemble, sont des *farceurs*, des *histrions*, des *bouffons de tréteaux* (Collot d'Herbois), des *chevaliers d'industrie*, des *déserteurs*, des *hommes flétris par des décrets de prise de corps, repris de justice, condamnés comme voleurs effractaires* (Carra). Ce sont des « joueurs adroits qui préparent les hasards et en profitent », des intrigants subalternes à qui l'avidité et l'habitude de mal faire tiennent lieu d'esprit, des « galériens », des « harangueurs de clubs et de halles », etc.

Par l'accumulation des tableaux, le mouvement précipité et haché de ses phrases, l'énergie concentrée de chaque mot, l'abus des antithèses et une volontaire exagération dans le choix des épithètes, A. Chénier s'est révélé comme le type même du journaliste de combat. Suivant les besoins de la polémique, son style devient populaire, quoique gardant dans sa trivialité une force et une saveur inaltérables. Lisez l'article du 19 mars 1792, reproduit par *la Feuille du jour :*

... Mais, au nom de Dieu, *Monsieur Brissot*, avez-vous ou n'avez-vous pas écrit les infamies que l'on vous attribue, oui ou non? (Ouvrage où toutes les turpitudes de l'ancien régime sont encensées avec la lâcheté la plus méprisable et la plus barbare.) Si vous ne les avez pas écrites, alors vous MENTEZ effrontément quand vous assurez que *de tout temps vous écrivez contre les despotes avec la même énergie qu'à présent* et VOUS SEUL ÊTES UN CALOMNIATEUR. De grâce, *M. Brissot*, un mot de réponse à ce silence et ne faites plus *bouillonner* votre sang. Cessez de nous importuner de votre éloge auquel personne ne répond que par le silence du mépris et de l'indignation

et épargnez-nous tout ce pathos qui vous rend aussi ridicule que vous vous êtes déjà rendu odieux...

Collot d'Herbois avait insulté A. Chénier à la tribune (*écrivain perfide et fallacieux, rhéteur glacé, prosateur stérile*). A. Chénier réplique le lendemain avec fierté :

Il a dit que je suis un hypocrite qui ne pense pas un mot de ce qu'il dit, que j'appartiens à un parti, que je suis l'agent et l'instrument d'intrigues et de manœuvres, etc... Toutes ces imputations n'admettent d'autre réponse que celle-ci : « *M. Collot d'Herbois a menti.* Mais pour cette calomnie je ne le citerai devant aucun tribunal ; car lui et ses pareils sont jugés depuis longtemps au tribunal de tous les hommes dont l'opinion vaut quelque chose...

Mais le vide se fait autour d'A. Chénier. C'est le moment des défections. A. Chénier, qui prêchait jadis la paix civile, ne craint pas d'encourager les citoyens à la rébellion : « Que chacun fasse son affaire de démasquer les fripons publics, que chacun épie, attaque, dévoile, ce qu'ils osent, ce qu'ils préparent, ce qu'ils disent ou dissimulent! »

A. Chénier dénonce la supercherie des adresses de félicitations au Corps législatif :

Adresses convulsives toutes fabriquées aux mêmes ateliers, toujours applaudies par leurs propres auteurs en présence du Corps législatif où une poignée de bandits et d'imbéciles est appelée *le peuple* et où *ce peuple* est excité à la révolte et aux armes.

Hélas! Les « plumes mensongères et féroces qui font à la patrie l'insulte de se nommer patriotiques » auront le dernier mot. Qu'importe!

C'est au milieu des délations, des outrages, des proscriptions, c'est dans les cachots, c'est sur les échafauds que la vertu, la probité, la constance savourent la volupté d'une conscience orgueilleuse et pure. Leur supplice est même à leurs yeux son véritable succès...

Encore un appel désespéré au roi (21 juillet 1792). Admirez l'émotion poignante et l'éloquence de cet article de trois lignes :

On prétend, mais cela n'est pas possible, que le ministère va de nouveau être abandonné à Roland, Clavière et Servan. Ah! sire, voudriez-vous gâter le 20 juin?...

Puis voici un nouveau défi à Brissot :

Le libelliste qui barbouille avec de la fange et du sang les premières pages du *Patriote François* a pris aujourd'hui un ton de victoire et de menace très remarquable et plus digne de réponse, quoique non moins digne de mépris, que ses autres bêtises et insolences journalières. Il promet de pulvériser la doctrine parricide des *Suppléments*.

... Les piques, les assassinats, les violences de toutes sortes sont les seuls moyens de pulvériser qui soient à l'usage de cette espèce de raisonneurs... L'espoir d'une domination sans bornes perce aujourd'hui dans l'arrogance de sa joie... Que les visites inquisitoriales, les saisies de papiers, les emprisonnements fassent une prompte justice de ces parricides.

... Parmi les auteurs de ces *Suppléments*, il en est sans doute plusieurs, mais au moins un, dont les méchants heureux n'intimideront jamais ni le cœur ni la bouche,... qui est prêt à mourir pour cette doctrine imprudemment traitée de parricide; et qui mourra content de n'avoir plus sous ses yeux l'avilissement d'une grande nation réduite par ses fautes à choisir entre Coblentz et les jacobins, entre les Autrichiens et Brissot...

C'est son dernier article dans *le Journal de Paris*.

La feuille fut interdite.

Encore que le 28 octobre 1792 il déclare faire des vœux pour « la liberté, le bonheur et la tranquillité de la République » et malgré ses protestations antérieures, André Chénier semble épouser dès lors le parti du roi. Nous avons parlé plus haut de la part qu'il prit dans le procès de Louis XVI et des lettres signées de son nom qui parurent dans *le Mercure de France*.

Ce serait une erreur de croire que l'expression de ces nécessaires violences nuisait à la délicatesse de son esprit. La langue reste toujours classique. La période revêt l'ampleur imposante du style des prosateurs du grand siècle. Mais le plus souvent c'est le trait sifflant, la dialectique serrée des *Provinciales*, ou le tour de pensée épigrammatique de Voltaire. Chéron était spirituel, mais son ironie, entortillée et diffuse, était incompréhensible pour le grand public. Il a manqué au parti constitutionnel, Regnaud de Saint-Jean d'Angély l'a constaté, des journalistes du talent d'André Chénier dont l'inspiration abondante, la forme toujours claire sans aucune recherche de l'effet, sans fausse rhétorique et sans tournures d'écrivain, plaisaient à la masse.

Dieu sait pourtant si ce journaliste combattif eût pû être un

chroniqueur émérite. Dans l'ouvrage mis au jour par M. Abel Lefranc sur la *Perfection des arts,* il y a tels morceaux qui n'ont rien perdu encore de leur éternelle actualité et pourraient être d'alertes *Billets de Paris*. Suivant le mot d'Emile Faguet, A. Chénier savait *lire dans les âmes*. C'est la faculté maîtresse du psychologue, c'est une des qualités du journaliste. A. Chénier avait une intelligence prompte des gens comme des choses. Ces morceaux sont de simples portraits à la façon de La Bruyère et où se retrouvent définis et raillés, en quelques phrases vives et pénétrantes, les manies, les travers et les habitudes d'esprit auxquels le provincial se heurte en découvrant Paris. A. Chénier a buriné définitivement la silhouette du petit critique : « Dans un tableau d'Appelle, il ne regarde que les souliers ; si l'œuvre est en vers il observe gravement qu'il n'y a pas de repos après l'hémistiche ; s'il est en prose il examine combien on y rencontre de vers alexandrins. » Voici l'homme qui a peu de suite dans les idées : «...qui ne voit la suite, l'étendue de rien, qui recule à chaque pas, épouvanté des abîmes où il s'est précipité lui-même, qui se voit à chaque phrase contraint de revenir sur ses pas et ne dit pas un mot qu'il ne retractât sur l'heure s'il avait de la bonne foi ou un esprit juste. » Ont également leur place dans cette galerie des grotesques, *l'Homme au XVIII*e *siècle*, et aussi *l'Envieux :*

Martial pâlit en voyant une bonne épigramme, fut-elle contre son ennemi. Ne montrez point votre discours à celui-ci. C'est un discoureur ; c'est vouloir le frapper à mort. N'allez point lire vos idylles à celui-là ; vous lui donneriez la fièvre ; chaque auteur s'empare exclusivement non seulement du sujet qu'il traite, mais encore de tout ce qui peut y tenir de près ou de loin. Ce dont il a parlé vous ne devez plus le savoir que de lui, le connaître que par lui.

Après Chénier pamphlétaire, tel fut Chénier chroniqueur.

Ce grand poète, ce grand journaliste mourut comme un héros.

En 1790, il avait écrit : *Tout ce qui s'est fait de bien ou de mal dans cette Révolution est dû à des écrits ; ce sera donc peut-être là la cause des maux qui nous menacent.* Il aurait assez bien prévu la cause de sa mort et mériterait d'être appelé prophète s'il eût été arrêté, jugé et guillotiné sur l'ordre

des jacobins, comme étant l'homme qui, durant des années, au premier rang du parti modéré, les insulta, et excita contre eux l'opinion populaire. Mais pas du tout. Il s'était retiré de la vie publique et personne ne pensait plus à lui, lorsque, le 7 mars 1794, il fut, par le plus bizarre des hasards, arrêté et emprisonné. Bien plus, cette arrestation ne fit aucun bruit et, en prison, il serait resté ignoré jusqu'au 9 Thermidor, heure certaine de la délivrance, si son père — en dépit des conseils avisés de Marie-Joseph Chénier qui, malgré leur querelle, avait pour son frère beaucoup d'affection — n'avait eu la malencontreuse idée de demander dans un mémoire la mise en liberté du prisonnier. Enfin il n'est pas bien sûr que ses anciens ennemis se soient, à cet instant, souvenus de lui. Victime toujours du hasard, il fut impliqué dans l'affaire dite *Conspiration des prisons* et, confondu sur l'acte d'accusation avec son second frère Sauveur, adjudant général des armées, également détenu, il fut condamné pour des crimes imaginaires et exécuté le 7 thermidor, l'avant-veille du jour qui eût brisé ses fers.

Les jacobins, qui le jugèrent avec tant de hâte d'ailleurs (il figurait sur une liste de 36 prévenus), avaient oublié qu'il avait été un de leurs plus redoutables adversaires.

On oubliait vite en ce temps-là !

On a rapporté que le matin de l'exécution et tandis qu'accompagné par les clameurs de la populace on le conduisait à l'échafaud, il récitait avec résignation à un ami les premiers vers d'*Andromaque*...

C'était fort à propos. André Chénier fut, comme Oreste, une victime du destin.

CHARLES MÉRÉ.

SALAMMBO
ET L'ARCHÉOLOGIE PUNIQUE

—

Maintenant que le grand Flaubert repose dans la gloire et qu'il ne peut plus dialoguer qu'avec les morts, il peut paraître impie d'essayer de venir encore taquiner son sommeil, en reprenant cette question qui fit tant de tapage en 1862 et 1863, de la documentation archéologique de *Salammbô*. Les souvenirs des polémiques pour ou contre dans les revues de l'époque, surtout les attaques de Sainte-Beuve et d'un certain M. Frœhner, sont demeurés dans toutes les mémoires, grâce aux ripostes spirituelles et véhémentes de Flaubert.

Nous ne voudrions pas nous mettre à la remorque de tous ces critiques, qui d'ailleurs, aussi ignorants que Flaubert en archéologie sémitique et peut-être même davantage, songeaient beaucoup plus à satisfaire leur jalousie pour un grand talent, qu'à défendre la science couverte d'outrages. Si donc nous estimons utile et intéressant de traiter à nouveau le problème archéologique évoqué par *Salammbô*, c'est que, d'abord, en dépit des critiques multiples et vagues sur la documentation générale de l'ouvrage, la *question sémitique*, seule importante en l'occurrence, a été à peine effleurée jusqu'ici; ensuite, et il faut avoir le courage de le dire, maintenant surtout que le nom de l'auteur est devenu illustre et n'a plus rien à redouter des hommes, c'est que *Salammbô*, modèle inimitable de style, non seulement nous a présenté une civilisation punique de la plus haute fantaisie, mais fut encore, à d'autres points de vue, une œuvre néfaste.

Cette tentative originale et malheureuse, qui eût dû, en effet, demeurer isolée, eut au contraire une influence déplorable sur les écrivains postérieurs : elle déchaîna à sa suite un torrent archéologique qui a grandi depuis comme une mer.

Car l'ouvrage de Flaubert, bien qu'il ait eu des devanciers en la matière, fut le véritable père du roman antique ou prétendu tel, père plus fécond qu'il n'eût été nécessaire, et dont

les rejetons rabougris ou ridicules devaient encombrer une partie de notre littérature contemporaine. Seule, *Salammbô* peut revendiquer pareille influence, car seul cet ouvrage eut l'aspect documenté, l'aspect *scientifique*, si j'ose dire, nécessaires pour en imposer au lecteur; et *Salammbô* est devenue comme le bréviaire de l'archéologie punique à l'usage des gens du monde. L'Antiquité, devenue à la mode, comme une simple physique amusante, se trouva soudain bouleversée de fond en comble par des écrivains-archéologues, néophytes et naïfs, chez qui l'ardeur tenait lieu de connaissances sérieuses, et les disciples de Flaubert voulurent, chacun dans leur domaine, édifier leur petite Carthage et dresser des statues à leurs Hamilcar Barca.

C'est à cet engouement intempestif que nous devons tant de *romains* d'opéra-bouffe et de *grecs* de villes d'eaux, tant de *premiers chrétiens* semblant bien plus sortir du dernier sermon de Notre-Dame que des Catacombes, tant de *Quo Vadis ?* pour jeunes filles sensibles et amateurs de romans feuilletons. Avec une égale faveur, tous les peuples défunts, de la Chine à l'Amérique, se trouvèrent soudain exhumés de nouveau à la lumière des vivants; ainsi les autres nations n'avaient plus à jalouser une *seconde fois* la fortune de Carthage.

Si *Salammbô* fut l'erreur de Flaubert, il est juste cependant de reconnaître que sa bonne foi et sa sincérité sont hors de doute; le travail énorme et vain qu'il entassa dans l'occurrence était digne d'un meilleur sort et nul exemple ne manifeste mieux toutes les difficultés inhérentes au roman archéologique, tous les précipices qui en rendent l'accès quasi inabordable.

Ce n'est pas en effet que Flaubert n'ait pas été documenté, on peut même dire qu'il l'était trop ; mais il ne l'était pas comme il *l'eût fallu*. Pour essayer de reconstituer dans sa vérité une époque disparue, il ne suffit pas de puiser dans des ouvrages *même sérieux;* il est nécessaire d'avoir soi-même étudié la langue, les monuments, la civilisation du peuple que l'on veut célébrer, il importe de ne faire qu'un avec lui et d'oublier sa propre race et sa propre personnalité. Nourri presque exclusivement de latin et de grec, comme on l'était à son époque, c'est dans Polybe, Théophraste, Pline, Strabon,

Pausanias et *tutti quanti* que Flaubert se trouva tout naturellement porté à se documenter sur le milieu qu'il voulait peindre. Or, les Romains, et surtout les Grecs, si spirituels chez eux, se sont montrés en général les plus ridicules des hommes quand ils ont voulu voyager chez les *Barbares*, et gravement ils ont enregistré comme caractéristiques des pays traversés tous les contes de nourrices qu'ils tenaient de la bienveillance narquoise des étrangers qui les guidaient.

Aussi Flaubert ne parvint-il qu'à enfanter une civilisation bizarre et somptueuse, certes, mais qui n'avait de punique que le nom ; il avait oublié une simple chose, en effet : c'est que Carthage étant une ville sémitique, seuls les Sémites pouvaient lui donner sur elle des renseignements certains ou vraisemblables.

A l'encontre de l'auteur de *Madame Bovary*, nous allons donc demander aux fils de Sem de nous éclairer la route où marche Salammbô.

En fermant définitivement le roman de Flaubert, l'étonnement du lecteur doué de connaissances simplement générales sur les Sémites vient surtout du *particularisme* de la civilisation qui lui a été présentée. Sans doute, les principales branches du tronc sémitique, Assyriens, Hébreux, Phéniciens, Araméens, Arabes, etc., se distinguent entre elles par des différences assez nombreuses, mais elles ne sont jamais profondes ; et c'est avec les peuples de cette famille que le mot de *race*, dont on abuse trop souvent, a vraiment toute sa valeur. Alors que les descendants des Aryas, par exemple, forment des groupes assez caractérisés pour que leur parenté soit loin d'être toujours évidente, alors que chacun d'eux semble tendre avec une âpreté forcenée à une individualisation de plus en plus parfaite, les fils de Sem, au contraire, frappent par leur immuabilité et l'analogie de leurs esprits ; ils paraissent avoir vécu dans une espèce de sommeil où leurs rêves auraient été communs. La preuve la plus péremptoire d'une telle assertion ressort nettement de la comparaison de leurs idiomes, où syntaxe, grammaire, vocabulaire ont de telles similitudes qu'ils apparaissent bien plus comme des *dialectes* d'une seule langue que comme des langues différentes.

Cette connaissance de l'âme d'une race faisait défaut à Flau-

bert et c'est pourquoi, dans le concert harmonieux des enfants de Sem, *Salammbô* éclate comme une dissonance.

Mais où la malchance s'en mêla, c'est qu'ayant voulu ériger une civilisation originale et brillante, il ait jeté les yeux sur une cité d'origine phénicienne, au lieu de s'adresser par exemple aux magnifiques capitales de l'Asie, aux Ninive et aux Babylone. Car les Phéniciens sont loin d'être parmi les plus originaux des Sémites ; rien qui leur soit propre, dans les arts, dans la philosophie, dans les sciences. Simple peuple de trafiquants et de pirates, ce n'est pas une nation aussi *neutre* qui prêtait à des tableaux d'une originale magnificence ; ainsi donc pour toutes ces raisons, *Salammbô*, déjà *a priori*, ne peut nous apparaître comme une reconstitution exacte de la civilisation carthaginoise.

Si nous pénétrons maintenant dans le détail de l'œuvre, cette conviction ne fait que grandir. Jetons tout d'abord un simple coup d'œil sur certaines particularités, d'importance secondaire sans doute, mais dont cependant la présence à Carthage n'est pas sans causer quelque inquiétude.

Quel est ce serpent Python (1), sorte de génie protecteur de la maison punique, dans le genre des dieux Lares et Pénates à Rome ?

Rien parmi les monuments de Phénicie ou de Carthage ne peut nous autoriser à faire jouer au serpent un tel rôle. Les Puniques croyaient sans doute à l'existence des génies des eaux, de l'air et de toutes les forces de la nature, mais chez eux le Python n'avait aucune mission protectrice du *home ;* le serpent n'apparaît sur leurs monuments, en dehors des motifs empruntés à l'Egypte, l'*uraeus* par exemple, que dans la figure du *caducée*, un de ces nombreux symboles qui ornent les stèles votives à Tanit et à Baal-Hammon, mais le caducée n'a rien à voir avec les génies de la maison.

Flaubert n'est pas plus heureux dans son énumération des monnaies d'Hamilcar (2) et des instruments de musique (3).

Tanit n'est jamais figurée sur les monuments que par ses symboles, et la plupart des monnaies puniques, en général de travail grec, représentent la tête de Perséphone, le cheval et

(1) *Salammbô*, ch. X.
(2) Page 148.
(3) Page 294.

le palmier ; quant aux vieilles monnaies d'Assyrie « minces comme l'ongle », c'est une de ces inventions qui suffisent à faire juger la documentation d'un auteur.

Les empires d'Assyrie, et d'Egypte, d'ailleurs, ignoraient la monnaie proprement dite ; l'or et l'argent employés dans les échanges étaient pesés sous forme de lingots.

Pour ce qui a trait aux instruments de musique, l'ignorance où se trouvait Flaubert des langues et des choses sémitiques lui fait commettre quelques confusions et erreurs fatales. Le mot hébreu *sheminith* n'indique pas un instrument, mais un mode musical ; moins heureux que Flaubert, nous ne savons exactement ce qu'était le « nebal » ou mieux le *nébel;* quant au *kinnor* ou harpe, il n'avait point 10 cordes, comme le décrète avec complaisance l'auteur de *Salammbô*, mais selon sa forme qui a beaucoup varié au cours des âges, le nombre des cordes était essentiellement variable ; un bas-relief d'Assurbani-pal nous présente des *kinnor* qui possèdent jusqu'à 17 cordes.

Je mentionne simplement pour la cocasserie de la chose l'extraordinaire philtre que Taanach apporte à la fille d'Hamilcar après ses ablutions (1), le nombre 13 écrit en chiffres *chananéens* (?) par une ligne horizontale et deux autres perpendiculaires (2), l'emploi du mot *schalischim* (3) pour désigner le général en chef; les *schalischim* étaient chez les Juifs des guerriers d'élite formant une espèce de garde, et leur chef s'appelait *rosh haschalischim*, c'est-à-dire tête ou chef des *schalischim;* ce mot isolé de l'expression précédente devient donc ici une absurdité, et d'ailleurs nous ne sommes pas à Jérusalem, mais à *Carthage*, ne l'oublions pas. Dans tous ces détails, éclate un souci constant chez Flaubert, de stupéfier le *bourgeois*, et de le convaincre, par le pittoresque des termes employés, de la sûreté de ses informations. Mais tout est écueil dans le roman archéologique; l'emploi de *pluriels* en « im », comme *schalischim*, œil de Baalim (4), le nom même d'un des principaux héros de l'ouvrage, Shahabarim, pour désigner des mots qui, dans la pensée de l'auteur, doivent être au *singulier*, montrent bien à quelles difficultés se heur-

(1) Page 208.
(2) Page 151.
(3) Pages 99 et 163.
(4) Page 141.

tent les romanciers qui, pour être soi-disant plus *vrais*, jonglent avec des langues qu'ils ignorent.

Mais toutes ces erreurs grossières ou ces simples inexactitudes ne sont rien ; nous allons avoir de bien autres surprises en abordant le fond même de l'ouvrage, c'est-à-dire les questions d'ordre plus général par lesquelles nous est manifestée la vie de Carthage dans ses décors et dans son âme.

Voyons d'abord les décors. Les descriptions de parures et de costumes abondent dans *Salammbo ;* l'héroïne, comme il sied, en fait principalement les honneurs, et c'est donc par elle surtout que Flaubert compte nous initier aux modes puniques.

La coiffure d'une dame de haute condition nous est présentée sous forme de *tour* ou de *crépage* simulant un nuage (1) ; or à Tyr et à Carthage, les femmes, comme il ressort de nombreux monuments, portaient en général les cheveux arrangés en tresses retombant sur les épaules ; d'ailleurs cette chevelure était en général cachée par le voile, dont nous allons bientôt parler.

Le costume et ses accessoires n'ont pas mieux inspiré l'auteur de *Salammbô*.

Les descriptions minutieuses et étonnantes qu'il nous donne des tuniques bariolées, des caleçons (?) en flots, des manteaux à traîne, de la cotte de mailles, des pendeloques étranges, des souliers à la poulaine ou à talons hauts, etc. (2) de son héroïne rappellent bien moins le costume punique que l'accoutrement polychrome et miroitant des reines de nos Mi-Carême.

Le goût des Anciens était plus simple... et meilleur. Le costume des femmes à Tyr et à Carthage comprenait essentiellement une tunique sans manches, que l'on passait par une ouverture ménagée pour la tête ; sur cette tunique, on jetait une espèce de manteau, ou mieux de voile épais, dans lequel les femmes se drapaient entièrement en s'encapuchonnant la tête. Ce costume est celui de la « matrone carthaginoise » découverte par le père Delattre ; c'est celui qui figure sur la plupart des monuments épars dans les musées, en particulier au Louvre.

Dans le principe, le vêtement des hommes était analogue à

(1) Pages 12 et 140.
(2) Pages 140, 211, 345-49.

celui des femmes ; la différence apparente tenait surtout dans la manière de se draper. Les uns, comme le « prêtre carthaginois » du musée Lavigerie, arrangeaient le manteau de façon à avoir le bras droit à découvert, le gauche soutenant la retombée harmonieuse de la draperie, dispositif dont le peplos grec et la toge romaine ne sont que des variantes; les autres — une stèle phénicienne du Louvre est à ce propos caractéristique — semblent avoir porté des manteaux à manches étroites aux poignets et larges aux coudes ; mais peut-être ne faut-il voir là qu'une façon particulière de draper le manteau, exprimée naïvement et maladroitement par l'artiste.

Enfin la coiffure la plus répandue en Phénicie, coiffure dont la vogue se survécut jusqu'à Palmyre même, n'était autre que le *modius*, tiare basse et carrée, légèrement surélevée en arrière ; nul doute que cette coiffure masculine n'ait franchi les mers sur les vaisseaux de Tyr. Sans doute, chez un peuple aussi mêlé que les Carthaginois, l'influence des autres races, en particulier celle de l'Egypte, dut parfois modifier les modes établies ; mais le costume vraiment *national* est celui que nous avons décrit, et il ne ressemble en rien à ceux qui tiennent une place si encombrante dans *Salammbô*.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil sur l'architecture punique telle qu'elle nous est présentée dans ce roman célèbre, nous n'y trouvons pas davantage trace de cette vérité que Flaubert affirmait être son grand souci.

Visions de rêve, visions de contes des Mille et une Nuits, oui, mais visions de Carthage, point ! A vrai dire, rien, ou presque, n'est demeuré debout des monuments phéniciens et puniques : des fondations, des motifs décoratifs, des citernes, des tombes, voilà tout ce qui nous en reste. Aussi, bien que ces débris ne puissent cependant en rien prêter appui aux descriptions de Flaubert, l'invraisemblance et la fausseté de ses reconstitutions architecturales n'ont point apparu tout de suite avec l'éclat de la pleine lumière ; on n'avait pas songé que si les monuments eux-mêmes ont presque complètement disparu, nous en possédons des *représentations* figurées sur des centaines de stèles, ce qui nous suffit, sinon à les restituer entièrement, du moins à nous faire une idée certaine de leurs différents styles.

D'après ces documents, les seuls probants en l'occurrence,

l'architecture phénicienne et punique, comme tout l'art de cette civilisation d'ailleurs, n'avait aucune prétention à l'originalité ; on peut la subdiviser en trois groupes principaux : les monuments de style égyptisant, ceux qui mêlent à ce type des éléments empruntés à la Grèce archaïque et à l'Asie-Mineure, enfin ceux qui pastichent lourdement les temples grecs de style ionique et dorique, en les accommodant au goût de l'Italie méridionale. Sur les stèles, c'est ce dernier groupe qui est le plus fréquemment représenté; on y voit un petit temple à fronton triangulaire orné d'acrotères, s'appuyant sur des colonnes le plus souvent d'ordre ionique; les volutes du chapiteau sont réunies par un canal de courbe très accentuée et surmontées d'un abaque. Les ornements de l'entablement comprennent des oves, des perles, des rosaces et parfois certains motifs orientaux.

Au lieu de ces monuments simples, sans originalité et qui devaient être en général de proportions médiocres, que dire de ces temples à tuiles d'or et de corail, comme ceux de Khamon et de Melqarth, à coupoles de cuivre comme celui de Tanit, que dire de tous ces casinos pour stations balnéaires, de tous ces alhambras composites que nous offrent les sanctuaires et les palais issus de l'imagination de Gustave Flaubert?

Le temple de Tanit, que l'écrivain avait voulu copier sur celui de Salomon (1) — or, le temple de Salomon était de style égyptisant et ne ressemble en rien à celui de Tanit —, et surtout le sanctuaire de Moloch (2), avec sa masse à huit pans égaux, surmontée de coupoles et d'un cône à courbe rentrante terminée par une boule (?), avec son vestibule dont les colonnes reproduisaient la période saturnienne, et ses salles ayant la forme d'un œuf (?), tous ces temples baroques prouvent à quel point l'auteur de *Salammbô* a peu compris les styles en honneur dans la capitale punique.

A-t-il mieux saisi les symboles, les objets du culte, le mobilier de ces sanctuaires ? Nullement.

Toute la symbolique punique telle qu'elle apparaît sur les stèles, à savoir le disque du soleil, le croissant lunaire, le caducée, la grenade, les cornes d'abondance, les trois cippes figurant sous doute la triade divine, etc., est passée sous

(1) Pages 79 et suivantes.
(2) Pages 125 et suivantes.

silence; s'il nomme sans le savoir le symbole de Tanit et de Baal Hammon — juxtaposition du disque solaire, principe mâle, et du triangle, principe femelle — c'est pour le définir « un cône portant une tête et deux bras (1) ».

Enfin il omet complètement une des particularités les plus curieuses des sanctuaires carthaginois, ces champs d'*ex-voto* qui nous ont valu tant de stèles; fichés en terre et alignés côte à côte, ces cippes de forme pyramidale portant des inscriptions votives à Tanit et à Baal-Hammon entouraient les temples comme, à la Mecque, les pierres sacrées, nommées *ançab*.

Par contre, si Flaubert a ignoré ou mal compris les objets caractéristiques du sanctuaire punique, il a gratifié ces derniers de tout un bazar complexe, de toute une décoration sculpturale ou picturale qui eût stupéfié Hamilcar Barca. La demeure de Tanit est surtout typique à cet égard; à quel pays, à quelle religion attribuer cette statue de femme, grasse et barbue, couverte de mamelles, sorte de sainte Barbe carthaginoise? Et que dire de cette autre déesse qu'eussent reniée même les religions issues du Brahmanisme si fécondes en représentations extraordinaires, déesse peinte dont les jambes montaient le long de la muraille, le corps occupait le plafond de la salle, la tête retombait sur l'autre mur et dont le nombril portait à un fil un œuf énorme? Tous les monstres, les chimères, les génies appartenant ou non aux différents cultes du monde antique semblent s'être donné rendez-vous dans cet étonnant temple de Tanit, mais bien plus, ce sont des animaux *à musique*, pouvant rugir à volonté (2). Enfin, bien que l'image de Tanit ne nous soit connue jusqu'ici que par ses symboles, Flaubert nous en fabrique une statue inénarrable, sorte de déesse pour peuplades sauvages, couverte d'écailles, de plumes, de fleurs et d'oiseaux.

L'auteur de *Salammbô* n'ayant rien connu de l'aspect des temples et de leur mobilier, des palais et des maisons de Carthage, la physionomie de la ville devait fatalement lui échapper; nous n'avons pas l'intention de rappeler ici toutes les descriptions qu'il en a données et nous dirons simplement un mot du *chemin bordé de tombeaux*, qu'il a situé dans sa

(1) Page 84.
(2) Page 84.

ville punique, à l'encontre des usages funéraires des Sémites.

En particulier chez les Carthaginois, les mausolées, même isolés, sont si rares qu'on ne connaît guère que celui de Dougga. Les fouilles du P. Delattre ont bien fait connaître les deux modes de sépulture surtout en faveur; le plus répandu tirait son origine de l'Egypte et consistait à enterrer les morts dans des tombeaux creusés dans le roc ; l'autre, spécial à la civilisation punique et révélé par la nécropole de Byrsa, nous montre les os des morts placés après *incinération* dans des cruches cinéraires que l'on déposait dans des sépulcres construits en grands matériaux et *recouverts de terre*. Ces modes de sépulture étaient peu faits pour les révéler aux yeux; c'est que les Sémites ont toujours manifesté une terreur particulière devant le grand mystère de la mort. Pour ériger sans peur et presque avec coquetterie, sous la clarté vivante du soleil, des allées somptueuses de mausolées, il fallait l'âme stoïque de Rome, ou la philosophie souriante de la Grèce, mère du Monde.

Des principaux problèmes archéologiques évoqués par *Salammbô* il ne nous reste plus qu'à aborder la question religieuse, question capitale, il est vrai, par la place qu'elle tient dans le roman de Flaubert. Or, dans l'ignorance où il était du caractère propre à chaque divinité du panthéon sémitique, le grand écrivain a constamment travesti leur rôle ou nous a présenté des dieux sans culte national à Carthage.

Le culte national de la capitale punique s'adressait à deux divinités seulement : Baal-Hammon, le *maître brûlant*, représentant le principe mâle et identifié symboliquement au soleil, et Tanit, sa femme, identifiée à la lune. Sans doute, les Carthaginois, comme tous les peuples anciens d'ailleurs, honoraient aussi les dieux des autres pays, en particulier ceux de Sidon et de Tyr ; mais les seuls dieux qui soient bien à eux étaient Baal-Hammon et Tanit. Ce culte, comme tous ceux dont l'origine doit être recherchée en Phénicie, était essentiellement voluptueux et n'avait rien de terrible ; il devait être mêlé de prostitutions sacrées dans le genre de celles que célébraient les Phéniciens à Byblos en l'honneur de Tammouz ou Adonis.

C'est une toute autre religion qui nous est présentée dans *Salammbô*. La déesse Tanit n'est plus l'épouse de Baal-Hammon, mais, au contraire, son ennemie, et si elle est toujours

identifiée à la lune et au principe femelle, sa nature est extrêmement complexe. Reine de la mer et de l'élément humide, elle possède un grand nombre d'attributs dont les principaux sont décrits dans l'hymne célèbre de *Salammbô* (1). Une des épithètes les plus fréquentes accordées par Flaubert à Tanit est celle de *rabetna*, qui semble désigner une fonction divine ; or jamais la déesse n'a été appelée ainsi à Carthage. Dans les inscriptions son nom est souvent précédé du mot *rabbath*, c'est-à-dire « grande », épithète qui ne caractérise en rien sa divinité et n'est qu'un simple qualificatif.

Tanit se trouve aussi affublée, dans *Salammbô*, de différentes appellations des déesses de l'Asie-Mineure, comme *Dercetô*, divinité syrienne, *Anaïtis* et *Mylitta*, deux noms de la déesse babylonienne Zarpanit, et surtout *Ashthoreth*, l'Ishtar des Assyriens et l'Astarté des Grecs.

Sans doute Tanit et Ashthoreth sont des noms différents d'une divinité analogue ; la première porte dans les inscriptions puniques le titre de *pen Baal* — face de Baal — et la deuxième celui de *shem Baal* — nom de Baal — dans l'inscription d'Eshmounazar, roi de Sidon ; enfin c'est bien Ashthoreth que Jérémie appelle (2) *méléket hashamaïm* — reine des cieux — épithète qui s'applique si bien à Tanit.

Mais de là supposer que les Carthaginois se servaient indifféremment de ces deux noms pour désigner la même divinité, c'est méconnaître complètement l'âme des Anciens. Pour eux Ashthoreth devait apparaître comme une divinité vénérable certes, mais lointaine, dont la puissance était liée aux destinées de Tyr et de Sidon ; Tanit, au contraire, était la déesse proche de leurs cœurs, celle qui pouvait le mieux leur dispenser faveurs et grâces.

Si la déesse Tanit que nous révèle Flaubert est une bien étrange divinité punique, les personnages de son temple sont plus extraordinaires encore. Qu'entendait l'auteur de *Salammbô* par les *prêtres eunuques* de Tanit ? Voulait-il dire que la déesse, à l'instar d'une simple dame de harem claquemurée par les soins d'un mari jaloux, était protégée ainsi contre la lubricité de ses prêtres ? Flaubert a peut-être confondu avec les

(1) Pages 49-50.
(2) Jérémie, VII, 18.

qedêshim (1), dont il parle cependant par ailleurs, prostitués mâles qui voisinaient dans les temples avec les courtisanes sacrées ; mais les *qedêshim* n'avaient rien à voir avec des prêtres ou des eunuques.

Ces auxiliaires des temples ne sortaient point du séjour de la divinité, ainsi que les courtisanes d'ailleurs ; aussi Flaubert nous montre à quel point il connaissait mal les mœurs de l'Orient en général et celles de Carthage en particulier, en faisant sortir les prêtresses de Tanit au-devant de l'armée des Barbares, et en conduisant les servantes de la déesse à Malqua pour se prostituer.

Le grand dieu de Carthage, Baal-Hammon (2), époux de Tanit, apparaît à peine dans *Salammbô ;* par contre, tous les dieux orientaux qui n'avaient point dans cette ville de culte *officiel* y tiennent une place considérable. Flaubert nomme parmi les grandes divinités de Carthage : *Melqarth*, que les inscriptions appellent le « baal de Tyr » ; *Eshmoun*, particulièrement honoré à Sidon et pour lequel il invente un personnage inconnu aux Sémites, l'*annonciateur des lunes*, sorte de muezzin chargé de signaler les phases de l'astre ; *Baal-Peor*, idole de Moab, à qui les jeunes filles offraient leur virginité sur le mont Peor ; *Baal-Zeboub*, le Beelzebud de l'Evangile, dieu ignoré des Puniques, qui n'était pas d'ailleurs le dieu de la corruption, mais le dieu *mouche* dont les amulettes préservaient des moustiques ; *Tammouz* ou *Adonis*, divinité syrienne dont les mystères se célébraient à Byblos ; *Gurzil*, dieu des batailles, et *Matisman*n, dieu des morts, divinités inconnues que l'auteur de *Salammbô* dit avoir puisées dans quelque Corippus (!), autorité de 1er ordre sans doute en matière sémitique ; enfin le trop fameux *Moloch*, dont le culte tient une telle place dans le roman de Flaubert qu'il convient d'en parler ici un peu plus longuement.

Or commençons par dire que rien jusqu'à ce jour n'est venu certifier l'existence d'un dieu proprement dit répondant au nom de Moloch. Moloch, ou plutôt *Milik*, n'est pas le nom d'une divinité phénicienne, mais un titre qui veut dire *roi*, surtout appliqué aux dieux et aux hommes dans l'expression si courante « milik adam », c'est-à-dire roi du pays. L'erreur qui

(1) II Rois, xxiii, 7.
(2) *Kamon* dans *Salammbô*.

concerne ce prétendu dieu, vient sans doute de ce que les prophètes parlent souvent de sacrifices à *Molek*, offerts par les Chananéens; mais en lisant avec attention le texte hébreu, il est facile de se rendre compte que, pour eux, Molek et Baal se confondent et ne sont que des qualificatifs de la divinité.

Enfin les fameux sacrifices d'enfants doivent, ainsi que le dieu Moloch lui-même, être relégués, jusqu'à nouvel ordre, dans le domaine légendaire.

Sans doute les Phéniciens, comme la plupart des peuples de l'antiquité, brûlèrent des enfants à l'origine des temps, de façon à apaiser la divinité, mais cette pratique n'était plus depuis longtemps qu'un simulacre à l'époque où Flaubert a situé son roman; on se contentait de *faire passer* les premiers nés par le feu sans les y consumer, et cette sorte de baptême accompli, on rachetait les victimes par l'offrande de divers animaux.

D'ailleurs, la Bible elle-même, si souvent injuste à l'égard des peuples sémitiques qui environnaient les juifs et ne leur étaient en rien inférieurs, est loin d'avoir été affirmative sur cette question des holocaustes humains ; elle se contente en général d'employer l'expression *faire passer* (ha'abir), sans parler aucunement de victimes brûlées. Citons comme exemple ce commandement du Deutéronome (1) :

> Personne parmi toi n'acceptera de *faire passer* par le feu son fils ou sa fille.

D'ailleurs nous ne trouvons nulle trace de ces sacrifices d'enfants chez les Phéniciens et les Puniques eux-mêmes ; or, si leur religion leur avait ordonné de telles cérémonies, ils les auraient considérées comme aussi méritoires que les Hébreux les trouvaient abominables, et ils ne s'en seraient point cachés.

Le magnifique taureau d'airain, le Moloch dévorant, si minutieusement décrit dans *Salammbô*, n'est donc susceptible de nous procurer la plus légère émotion ; produit de l'imagination de Diodore, revu et considérablement augmenté par Flaubert, il nous apparaît comme une de ces fables multiples dont les écrivains grecs ont enlaidi l'histoire des autres peuples.

A une religion aussi fausse que celle qui nous est présentée

(1) XVIII, 10. — Cf. Lévitique, XVIII, 21 ; — II Rois, XVI, 3.

dans la Carthage de *Salammbo*, devait correspondre une théorie sur la vie future et l'ésotérisme punique plus extraordinaire encore.

Elle nous est exposée par le grand-prêtre de Tanit, Schahabarim (1), dans son entretien avec la fille d'Hamilcar, et elle apparaît aussi au moment du sacrifice à Moloch :

Et un chant nouveau éclata, célébrant les joies de la mort et les renaissances de l'éternité (2).

En laissant de côté tous les détails plus ou moins saugrenus des discours de Schahabarim et en n'en gardant que l'idée maîtresse, la métaphysique carthaginoise, d'après Flaubert, nous apparaît comme procédant à la fois de celle de l'Egypte et de l'Inde brahmanique : le peu d'importance attaché à la vie, la théorie des renaissances rénovatrices, voilà le fond de cette doctrine. Malheureusement pour Flaubert, les Phéniciens et les Carthaginois, qui empruntèrent tant de choses à l'Egypte, ne lui avaient point emprunté ses idées métaphysiques ; mais en cela comme pour toutes les fortes traditions de leur race, ils étaient restés fidèles à l'idéal sémitique, et cet idéal était fort différent : crainte de la mort, amour passionné de la vie, triste condition des humains dans l'autre monde, tel est le concept sous lequel les fils de Sem envisagèrent toujours dans l'Antiquité le problème de nos destinées.

Aussi leur *Hadès* est-il particulièrement terre à terre et dénué d'espoir. Ce sont les Assyriens, qui semblent avoir eu l'idée primitive de ce séjour des morts, et les autres peuples sémitiques n'auraient fait que la reprendre en la transformant à leur usage.

Une brique de la bibliothèque d'Assurbanipal, document connu sous le nom de « descente d'Ishtar aux enfers », nous initie avec quelques détails au mystère de l'autre vie tel qu'il était conçu sur les bords du Tigre ; le séjour des morts, désigné sous l'appellation de *terre d'où on ne revient pas* (irçit la tarat), nous est présenté dans cet étrange document comme un lieu plutôt dénué d'attraits. Après avoir franchi sept portes, on parvient à un endroit souterrain où préside le dieu des destinées ; la condition des morts y est pitoyable ; plongés dans

(1) Pages 202-203.
(2) Page 296.

les ténèbres, vêtus de plumes comme des oiseaux, ils sont condamnés à se nourrir de poussière et de boue ; nulle part il n'est question de traitement différent entre les bons et les méchants.

Les Hébreux n'avaient guère une autre conception de la vie future. Les explications qu'ils nous donnent de leur Tartare, le *Sche'ôl*, sont toujours obscures et parfois contradictoires ; on sent que le sujet est de ceux qu'il est pénible d'aborder. Malgré tout, leur idéal *post mortem* est analogue à celui des Assyriens, leurs maîtres. Comme pour l'Enfer des citoyens de Ninive, on pénétrait dans le *Sche'ôl* par des portes (1). C'était un lieu souterrain et ténébreux dont Job parle (2) dans un style analogue à celui du scribe qui a rédigé le récit de la « descente d'Ishtar aux Enfers » :

... Avant que j'aille, et je n'en reviendrai plus, vers la terre des ténèbres et de l'ombre de la mort, la terre d'une obscurité semblable aux ténèbres de l'ombre de la mort, où il n'y a point d'ordre stable, mais un néant pareil aux ténèbres.

Non seulement les morts n'y voient pas Dieu, mais ils ne peuvent le célébrer et n'ont en lui aucune espérance ; cette prérogative est réservée aux *vivants* (3) :

Le Sché'ôl ne te louera pas, la mort ne te célèbrera pas,
car ceux qui descendent au puits (sépulcre) n'espèrent plus en ta fidélité.
Mais le vivant, le vivant te louera, comme moi aujourd'hui.

Si, en certains endroits, les incirconcis et les méchants semblent être placés tout au fond du *Sché'ôl*, dans ce que les écrivains hébreux appellent la *terre la dernière*, en général nous ne voyons aucune différence de traitement entre les morts : tous sont dans les ténèbres, et leur sort est digne de pitié, selon la tradition venue d'Assyrie.

Les Phéniciens eux aussi avaient une conception analogue de la vie future ; le regret de la vie se manifeste sans fard ni consolation dans leurs inscriptions funéraires. Leur *Sché'ôl* devait être très voisin de celui des Hébreux ; l'épitaphe du sarcophage d'Eshmounazar, roi de Sidon, nomme même les *Refaïm*, personnages assez mystérieux du Sché'ôl hé-

(1) Job, XVII, 16.
(2) X, 21-22.
(3) Isaïe, XXXVIII, 10, 11, 18, 19.

breu (1), géants parfois, ombres toujours, et qui sans doute étaient l'âme des héros.

Par ce qui précède, il est facile de voir combien les idées mystiques de *Salammbô* et les théories ésotériques sur les migrations des âmes et les joies de la mort, que nous explique le Schahabarim de Flaubert, sont déplacées dans cette société punique qui porte si profondément l'empreinte du génie sémitique. Nulle part la méconnaissance de l'esprit d'une race n'éclate plus vivement que dans ces quelques lignes du chapitre X, où se trouve comme résumée toute la faiblesse de la documentation archéologique de *Salammbô*.

Nous arrêtons ici ce travail déjà trop chargé d'érudition et qui nous vaudra sans doute l'accusation de pédantisme de la part des fanatiques de Flaubert. La réponse nous est facile.

Plus que personne nous admirons comme il convient le style inimitable qui pare *Salammbô* de pourpre et d'or ; en montrant à quel point l'auteur de ce roman a fait fausse route, notre intention n'est point de lui chercher chicane, mais nous avons voulu manifester les dangers qui menacent de tels ouvrages, nous avons en un mot fait le procès du genre de roman le plus faux, le plus vain, le plus détestable qui soit, le *roman archéologique*. En choisissant *Salammbô* comme cible, nous avons simplement eu en vue le plus célèbre de ces ouvrages, celui dont l'influence fut la plus retentissante, et qui, par suite, est pour notre thèse la plus péremptoire des illustrations.

Car le grand Flaubert, malgré tout son génie, malgré un travail opiniâtre, n'a pu échapper aux pièges subtils du roman archéologique, et nous avons vu cet homme, nourri à la lumière d'Athènes et de Rome, succomber à la tâche ; revanche à long terme tirée contre cet arrière-petit-neveu de leurs conquérants abhorrés, par les mânes des Hanibal et des Hamilcar Barca : Carthage morte continuait à exercer ses talents de fourberie et d'astuce, et Flaubert fut trompé par elle avec une mauvaise foi vraiment punique.

Qu'on ne dise pas que peu importe, après tout, le peu de solidité de *Salammbô* quant au fond, si le style est inimitable ; Flaubert eût été le premier à protester contre une telle allégation. On n'écrit pas en effet seulement pour entasser des

(1) Isaïe, XIV, 9.

périodes sonores, si magnifiques qu'elles puissent être ; on écrit avant tout pour *dire quelque chose*. Or, notre romancier, voulant peindre la civilisation punique, a tout peint excepté cela ; nous sommes donc en droit de dire que son roman, ayant perdu son unique raison d'être, perd par cela même son intérêt. Et *Salammbô* n'est plus qu'une fantaisie, admirablement écrite certes, mais regrettable, surtout en ceci que le temps considérable employé à l'écrire nous a privés d'un chef-d'œuvre inconnu, *complet* celui-là, et dont ce malencontreux roman a usurpé la place.

Le roman archéologique serait-il donc impossible ? Non sans doute, si l'on en juge par la *Thaïs* d'Anatole France ; mais il exige de telles connaissances, un tel oubli de la redoutable ambiance, que sa bonne exécution sera toujours malaisée et périlleuse. Et puis, à quoi bon ? Les plus grands chefs-d'œuvre ne sont-ils pas sortis de l'observation même de la vie ? Que les écrivains, au lieu de faire preuve d'une érudition en générale factice et vaine, considèrent comme plus profitable à l'art et à eux-mêmes, la connaissance du cœur humain et de la vie qui les appelle.

Que *Salammbô* cesse de leur apparaître comme un mirage, mais que leurs yeux se laissent plutôt séduire par la lumière pure et resplendissante qui s'attache à des chefs-d'œuvre parfaits comme *Madame Bovary*, comme un *Cœur simple*, comme *l'Education sentimentale*. Ainsi, pour nous servir, comme il convient dans un travail où il a tant été question des Sémites, d'une citation empruntée à l'Ecriture, ils auront choisi la meilleure part et elle ne leur sera point ôtée.

MAURICE PÉZARD.

POÈMES

—

Pour Edouard Bernaërt.

ANALOGIES

Onze heures et le bourg s'habille en cathédrale...
Un train, d'un luxe fou, passe comme un Bonheur ;
le ronflement du silence est épars ; la malle,
en traversant la gare, a roulé sur mon cœur.

L'Espace est plus petit que les yeux de mon âme :
j'ai pensé, comme l'on ouvre des éventails ;
le bel après-minuit fut violent comme un drame
et tout a conservé la fixité des rails ;

puis, tout devint comme il fallait : la lune paille,
qu'un nuage mordait, défaillit et les cieux
s'écroulèrent, — il plut, écaille par écaille,
et le vent se plaignit avec un bruit d'essieux.

J'ai la dévotion de ces analogies ;
mon front lève en secret les étranges outils,
quand j'y sens s'allumer d'infaillibles bougies.
D'autres trains ont passé que je n'ai pas sentis.

SOIRS DE FAÇON MILLÉNAIRE

Aux soirs de façon millénaire, soirs doublés
d'intense lune, soirs comme des porcelaines ;
les fleuves sont des bracelets épars ; les blés,
baissant leurs cols, sont de fastueuses fontaines.

Aux soirs de façon millénaire, soirs mousseux
comme des laits, soirs plus souples que des musiques ;
les nénuphars fermés sont ainsi que des œufs ;
les étoiles ainsi que des globes magiques.

Aux soirs de façon millénaire, soirs douillets
comme des vierges frileuses, soirs blancs en châles ;
les néfliers, vers l'eau, semblent agenouillés
comme de graves saints, sous les arches ovales.

Aux soirs de façon millénaire, soirs venus,
ou qui viendront, soirs seulement beaux comme eux-mêmes ;
les arbustes ont l'air candide, d'enfants nus ;
les nuages sont un cortège de blasphèmes...

LES INDÉFINIS

J'accorderai mes cœurs faussés à la nuance
des soirs originaux et complets ; mes cœurs ont
la pénétration de ce qui s'y dépense
simplifié sans en avoir le diapason.

Il fait un soir que ma petitesse consterne.
Il passe une force... et c'est le monde entier !
Il passe un être, et c'est le moulage moderne.
Il passe un jour, sous le gris fer d'un tablier.

Quelque chose de vaste à la gorge serrée...
tant ce soir m'est un parent dans le Quelque-part.
Il y a ce qui meurt, il y a ce qui crée.
Le ciel est ainsi qu'un billet de faire-part.

Toute une phrase finale de symphonie ;
l'Espace est doublé ; les rêves, que nous plissions
pour en faire des soleils, trouvent le génie
et la terre a des bruits de respirations.

Le jour se fera demain, et le crépuscule,
et la nuit, et cela, comme le sang circule...

RANCUNE

J'en veux à l'Océan parce qu'il me connaît,
parce qu'il est fort, parce qu'il sait ma faiblesse,
parce que de mes spleens il en est peu qu'il n'ait
et parce que je suis un de ses chiens en laisse.

La mer est le Désir que l'on n'atteint jamais...
Elle nargue, fantastique symbole, et gère
un peuple de forçats, nos rêves fondus, mais
elle ne m'a parlé qu'une langue étrangère,

musique primitive, où je croyais pourtant
deviner mieux que l'exaspération durable,
mieux que l'incertitude inerte, et j'en ai tant !
mieux qu'un monde bizarre, ovaire du Probable.

J'en veux à l'Océan parce qu'il me connaît,
parce que de mes spleens il en est peu qu'il n'ait.

MARCEL DUMINY.

LA GUERRE POSSIBLE

Jamais, pendant les quelques mois qui ont précédé les surprises de Chemoulpo et de Port-Arthur, l'opinion publique n'a fixé son attention sur les acteurs du grand drame qui était à la veille de se jouer, comme elle le fait maintenant sur ceux qu'elle veut à tout prix précipiter les uns contre les autres, au nom de l'hégémonie du Pacifique.

Et cependant des symptômes bien troublants, des signes précurseurs bien inquiétants, ont précédé cette guerre russo-japonaise que si peu de gens, même des mieux placés et des mieux avertis, avaient su prévoir.

C'est qu'alors le Japon n'était pas encore sorti de la légende. Il ne s'était pas encore, par le fait brutal et tangible, objectivé dans la vie moderne, — nous laissons de côté ses succès contre la Chine, qui pouvaient constituer une indication, non une expérience, — il ne s'était pas encore imposé au monde, il ne s'était pas fait prendre au sérieux. Et c'est devenu un lieu commun de dire qu'il y a dix ans, pour la plus grande partie des blancs, j'entends des blancs cultivés, le Japon n'était pas autre chose que l'Eden drôlatique et charmeur des vieux ivoires et des vieilles laques.

Quelques coups de canon ont su dissiper le mirage. Ils nous ont montré, derrière le rideau qu'ils ont déchiré, une race forte et pleine de promesses, avec laquelle nous allions avoir à compter.

Et maintenant, en réaction contre l'insouciante ignorance d'il y a dix ans, nous constatons cette fiévreuse attente d'événements tragiques.

En dehors du phénomène psychologique que nous venons de signaler, il existe, il faut en convenir, des raisons qui pourraient en apparence justifier la croyance en un prochain conflit armé entre l'Amérique et le Japon.

Quelles sont ces raisons et que valent-elles devant la critique ?

Elles sont de deux sortes : d'abord celles qui procèdent de la situation et de l'attitude des Etats-Unis, et, symétriquement, celles que suggèrent l'attitude et la situation du Japon, en présence de deux causes bien définies : la domination du Pacifique, et l'immigration japonaise en Amérique.

Les Etats-Unis veulent, dit-on, être les maîtres du Pacifique. Que peuvent-ils souhaiter de plus que ce qu'ils ont : les îles Hawaï, comme point de relâche, comme escale nécessaire entre leur continent et l'Asie ; les Philippines, dont une victoire encore récente leur a assuré la possession ? Ils peuvent développer leur commerce dans toutes les mers, et faire à tous, et sur tous les marchés du monde, une fructueuse concurrence.

L'immigration japonaise constitue, au premier examen, un gros point noir dans l'horizon de la paix. L'accroissement de la population, au Japon, est énorme ; il n'est pas démesuré. La grande île de Formose n'est pas encore peuplée, et la Corée, la riche et fertile terre de Corée, aux portes du Japon, peut encore recevoir ses conquérants millénaires. Seul, l'appât d'un gain un peu rapide attire aux Etats-Unis quelques gloutons ; des syndicats d'ouvriers blancs protestent là contre, des horions sont échangés ; tout cela est-il suffisant pour risquer, de part et d'autre, un si gros enjeu ? Et la sagesse des deux gouvernements n'arrivera-t-elle pas, si elle le veut, à suppléer aux lacunes que contient, à cet égard, la constitution américaine ? Car c'est là, il faut bien le remarquer, le véritable point de départ.

Le gouvernement fédéral peut faire des traités, il ne peut leur donner force de loi. Chaque pays européen a eu à l'éprouver. Le Japon seul a arraché l'aveu de l'impuissance de la nation, et tant que la constitution ne sera pas revisée à un point de vue international, il y aura à peine un gouvernement « des Etats-Unis » (*Out Look*, 8 décembre 1906).

On voit dans quel embarras a pu se trouver le Président Roosevelt, pris entre les agissements de la Californie et les protestations japonaises. Au lieu de se lancer follement dans une guerre aléatoire et ruineuse, comment les Etats Unis ne comprendront-ils pas que leur intérêt est de reviser leur constitution, pour donner au pays cette cohésion qui lui devient de

plus en plus nécessaire dans les relations internationales ?

Le tout, à l'heure actuelle, est d'empêcher les incidents irréparables de se produire, les susceptibilités de se froisser de part et d'autre. Il y faudra de l'habileté. Les diplomates de Tokio et de Washington, jusqu'à présent, n'en ont pas manqué. Qu'on s'entende verbalement ou par écrit ; que les statistiques américaines et japonaises soient, ou non, mathématiquement identiques, il y a tout lieu de croire qu'on s'entendra.

La haine de race, avancera-t-on encore ! Vieille légende. L'Américain ne peut supporter les jaunes ? Mais l'Américain, quoi qu'on en dise, a supporté et supporte encore les noirs ! Il supportera donc bien quelques millions d'ouvriers nippons.

Enfin, pour les prophètes de guerre, le plus alarmant des symptômes est le départ de l'amiral Evans, qui, d'après son programme, doit arriver à destination le 15 mars.

Sans vouloir comparer l'état des forces de l'amiral Rojdestwenski à celles de l'amiral Evans, le souvenir de cette expédition navrante est encore trop récent pour que les pratiques Américains aient envie de la rééditer. Pour tous les professionnels, une pareille croisière est, et ne peut être, qu'un entraînement de longue durée ; et il fallait n'avoir plus rien à perdre pour se lancer, comme les Russes l'ont fait, dans pareille aventure. Les Américains s'en garderont bien. Ils n'exposeront pas leur escadre, au terme d'une si longue traversée, à rencontrer l'ennemi sans avoir pu se reposer, se ravitailler, et se réparer. Le fait même de s'engager dans une semblable expédition est une preuve que les Etats-Unis n'ont aucune intention belliqueuse. Mais quel est donc alors leur but ? Nous venons de le dire : un entraînement. Ce raid, c'est aussi une manifestation de l'outrance yankee qui agit souvent sans raison apparente, pourvu qu'elle fasse grand, énorme, pourvu qu'elle étonne le monde. Il est raisonnable d'y voir aussi un appel de crédits, en vue d'augmenter le nombre des unités de la flotte, ou même une simple manœuvre électorale.

On a signalé ce fait, que les Américains étaient en pourparlers pour acheter la baie Madeleine, sur la côte de la Californie mexicaine. C'est le dernier point de relâche de l'amiral Evans avant d'atteindre San-Francisco ; cette baie sert depuis plusieurs années de base de tir aux bâtiments améri-

cains et constituerait pour eux un point d'appui de premier ordre. Cette nouvelle a été démentie, et, en tous cas, l'achat n'aurait pas lieu sans de nombreux et longs pourparlers, car les Mexicains tiennent à leur terre natale, et les droits sur le Guatemala, qu'on parlerait de leur offrir, ne constituent pas à leurs yeux une compensation suffisante. Nous ne nous trouvons donc pas en présence de « préparatifs de guerre ». La récente crise financière semblerait aussi devoir en écarter l'idée.

La domination immédiate et incontestée sur tout le Pacifique occidental paraît, du point de vue japonais, un appât que l'ivresse des récentes victoires peut rendre irrésistible à quelques mégalomanes. Des journalistes ont même pu esquisser le rêve brillant de la conquête du monde ; ils ont pu en évoquer les scènes dans des croquis sensationnels ; l'opinion publique, merveilleusement guidée par un gouvernement des plus éclairés, a, au Japon, un sentiment très exact de la réalité. Le peuple se dit que la Chine n'est pas encore mûre pour le suivre. Il a conscience des énergies énormes dont la race blanche est encore capable. Il sait qu'il doit encore rester à sa place. La surprise brutale de Chemoulpo n'a pas été le résultat d'un coup de tête, mais celui d'une longue préparation, mûrement réfléchie et calculée. Et ils savent aussi, les petits Japonais, qu'il est une autre façon plus lente, mais presque aussi sûre, de dominer. Ils l'emploient déjà vis-à-vis des Anglais, sur la route de l'Inde, comme les Allemands le font aussi, pour les mêmes Anglais, sur tous les points du globe. Ils connaissent la puissance des entreprises commerciales bien dirigées, et des lignes de navigation multipliées. Leurs bateaux, qui font escale à Calcutta, Bombay, Singapoor, iront bientôt partout avec succès. C'est là maintenant leur véritable manière de conquérir, car si ce sont des guerriers redoutables et d'habiles diplomates, ce sont aussi des commerçants de premier ordre.

L'émigration, le besoin réel, pour les Japonais, de déverser le trop plein de leur population ? Nous avons déjà fait justice de cet argument sans valeur et dit que la Corée n'est pas encore surpeuplée, que Formose attend encore des colons.

§

Le fait, de la part des Japonais, d'entretenir vis-à-vis des

Américains des projets agressifs, nous semble absolument impossible à admettre, tant au point de vue militaire qu'au point de vue économique et financier.

Quel est donc leur programme militaire et naval ? Ce programme doit être réalisé en 1915, époque à laquelle expire le traité d'alliance avec l'Angleterre. Le Japon devra avoir alors 35 bâtiments de ligne, dont 6 prises russes. Il est probable qu'à cette époque les Américains en auront plus du double. Cette différence, que les Etats-Unis pourront augmenter encore à volonté, est vraiment trop considérable pour que les Japonais ne cherchent pas à la réduire, s'ils ont vraiment les intentions qu'on leur prête. Or, un conseil de cabinet tenu à Tokio, au milieu de décembre 1907, a décidé de retrancher du budget des dépenses, pendant six ans, une somme de 40 millions de de yens (105 millions de francs) pour assurer l'équilibre budgétaire. La marine subira, pour sa part, une diminution de 53 millions de yens jusqu'à l'année 1913-1914, et, pour l'année 1908-1909, une diminution de 5 millions de yens. Cette récente mesure, tant au point de vue financier général qu'à celui de la marine en particulier, se passe de commentaires.

Le programme militaire est le suivant : le Japon devra avoir, en 1915, 21 divisions actives, pouvant être renforcées par autant de divisions territoriales, soit, en infanterie, seulement, 504.000 fusils. Si on y joint les autres services, on arrive au total de 700.000 combattants. En tout, près d'un million d'hommes.

L'augmentation relative de l'armée et de la marine ne semble pas permettre de doute à cet égard : la préoccupation, l'effort, ont porté sur l'armée plus que sur la marine. Si la guerre américaine avait été envisagée comme une nécessité, on aurait évidemment constaté le contraire. Le programme japonais aurait avantagé la marine au détriment de l'armée de terre, dont les effectifs actuels sont plus que suffisants pour assurer le succès de toutes les opérations que le Japon pourrait avoir à entreprendre, à terre, dans une action contre les Philippines ou les îles Hawaï.

On ne laisse pas faire le hasard dans l'Empire du Soleil Levant, et, malgré l'impétuosité de la race, tout ce qui s'y fait est préparé de longue main, prévu, calculé. On va même jusqu'à y prévoir des choses impossibles. Si l'intention du Japon

était maintenant de marcher à fond contre l'Amérique, cette intention ne serait pas un caprice. On y travaillerait depuis plusieurs années. La prise des Philippines étant d'abord l'objectif naturel, on aurait préparé les étapes. On aurait jalonné des bases sérieuses sur le chemin de Sasebo à Cavite. Jetons un coup d'œil sur la carte d'Extrême-Orient. Sur les 1.348 milles qui séparent ces deux points, nous voyons bien Formose. Mais que vaut actuellement cette grande île comme point d'appui ? Nous n'y trouvons que Makung, le port de Kelong. Ce n'est pas un fameux abri, et dans les grands coups de Nord-Est, on y est obligé de dérader. Il n'existe à Makung qu'un seul bassin de radoub, encore en construction. Or, depuis douze années que le Japon possède Formose, une pareille négligence pour la plus sérieuse de ses bases vers le sud semble écarter toute idée de conquête des Philippines.

Un des gros facteurs du succès de la flotte japonaise dans la dernière guerre a été, il ne faut pas l'oublier, la petite distance qui existait entre le champ de bataille et les bases. Les Japonais l'ont toujours compris, et, alors que l'imagination européenne les voyait franchissant déjà le détroit de Malacca pour aller au-devant de leurs ennemis, ils s'aventuraient à peine quelques heures dans le canal de Formose, et revenaient l'attendre chez eux, à 60 milles seulement de leur meilleur arsenal. Or, il y 660 milles de Sasebo à Makung et 780 milles de Makung à Cavite. Des prétentions sur les Philippines eussent fatalement entraîné à Formose, depuis plusieurs années, de la part des Japonais, des efforts que leurs ressources leur permettaient encore, et que nous n'avons pas constatés. Nous ne dirons pas, cependant qu'on n'y a rien fait. Nous irons au-devant de la critique en reconnaissant qu'on y a, au contraire, beaucoup travaillé, mais seulement dans une certaine direction, dans un certain but. Le très mystérieux, mais peut-être très authentique, rapport Kodama signalait dans l'île, dès 1902, d'importants travaux de défense. Tout récemment la *Gazette de Francfort* annonçait de « sérieux préparatifs de guerre ».

On écrit de Shanghaï, le 16 septembre : Le Japon est pour l'instant occupé de l'extérieur, et veut faire de Formose un point stratégique important. De grandes lignes de forts sont construites sur la partie ouverte de l'île, et une station de torpilleurs est installée à Makung. A Kelong se trouve un poste de télégraphie sans fil, bien-

tôt prêt à entrer en service. Kelong est destiné à devenir un port de guerre de première classe ; les meilleurs ingénieurs japonais y ont été appelés et y ont travaillé jour et nuit avec la plus grande activité. Un chemin de fer allant de Kelong à Anping a été commencé. On prépare évidemment un port pour croiseurs et torpilleurs. Dans ces derniers temps le Japon a réorganisé son artillerie de forteresse et a commencé à construire des batteries plus puissantes ; il a entraîné des artilleurs spéciaux. Ceux-ci n'appartiennent pas aux divisions de l'armée, mais forment une troupe d'élite, indépendante. Les principales batteries sont armées de nouveaux canons Krupp.

On le voit, c'est surtout le point de vue militaire défensif qui a occupé la première place dans la direction des travaux exécutés à Formose et aux Pescadores. Les forts sont nombreux, ils sont servis par un personnel spécial, entraîné avec soin, armant des pièces neuves. Ils sont prêts. Quant au port lui-même, Kelong (ou plutôt Makung) est seulement destiné à devenir un port de guerre de premier ordre. Enfin si les Philipines pouvaient tenter les vainqueurs de Tsushima et de Port-Arthur, c'est vers elles, semble-t-il, que le flot de leur émigration devrait se diriger. Il n'en n'est rien. Et pour cause. Si paradoxal que cela puisse paraître, puisque les ethnographes désignent comme un des lieux d'origine de leur race les pays malais, les solides et robustes petits Japonais ne s'accommodent pas du tout du climat débilitant de ces Iles. En dépit de toutes les apparences, ils n'ont pas, comme nous, cette faculté puissante d'acclimatement quand même, qui fait de la race blanche la race envahissante par excellence. Une maladie qui nous est peu connue, le beri-beri, les guette quand ils veulent, sous des latitudes trop basses, ou dans des conditions matérielles trop dures, s'affranchir de l'air natal ; et des statistiques qu'on nous cache encore soigneusement, parce qu'elles seraient trop éloquentes, pourraient nous dire le pourcent de ceux qui ne reviennent pas, de ces pionniers d'une race avide, que la passion de l'espionnage répand dans l'Inde, l'Indo-Chine, et la Malaisie.

La conquête des Philippines, on le sait, ne fut pas pour les Américains une opération financière brillante. Mais l'oncle Sam pouvait s'offrir ce caprice. C'était sa première victoire. Il ne la payait pas trop cher. Les fleurons de la vieille Europe l'avaient assez longtemps empêché de dormir. Mais les Nippons, qui

n'ont plus besoin de se prouver à eux-mêmes, ni de prouver au monde leur propre valeur, n'ont que faire d'une proie aussi gênante. Leurs finances sont gérées d'une façon merveilleuse, c'est entendu ; elles ne sont pas, comme on s'est plu à le dire. dans un état précaire qui les mettrait à la merci d'une entreprise un peu hardie ; mais les Japonais ne peuvent se permettre aucune folie, et, pour eux, la conquête des Philippines en serait une.

Comparons maintenant les deux flottes. La flotte japonaise a subi, depuis la dernière guerre, le mouvement d'évolution et d'augmentation régulière que subissent d'ailleurs toutes les autres flottes. Cependant, par un phénomène singulier, ses propres victoires, l'encombrant de prises russes, auxquelles il était bien difficile de renoncer, sont venues entraver un peu cette expansion, de sorte que de nombreux crédits ont été engloutis dans un programme compliqué de réparations et de refonte.

Le Japon peut mettre en ligne, à l'heure actuelle, 8 cuirassés de premier rang, et 12 croiseurs cuirassés, dont sept au moins datent de dix années. En tout une vingtaine d'unités sérieuses.

Les Etats-Unis peuvent aligner, de leur côté, 22 cuirassés, 10 gardes-côtes cuirassés, 11 croiseurs cuirassés, soit 43 unités, également sérieuses, sans parler d'un nombre considérable de moyens et de petits croiseurs.

Si nous mettons en présence les seules forces américaines qui seront bientôt dans le Pacifique, et celles que peut leur opposer le Japon, nous avons, en comptant les bouches à feu, du côté japonais : 409 pièces de gros et moyens calibres, du côté américain 584, qui se répartissent ainsi : gros calibres : américains 188, japonais 119 ; moyens calibres : américains 376, japonais 290.

Malgré l'évidente supériorité professionnelle des Japonais, guerriers par essence, entraînés, disciplinés, et ayant surtout le prestige d'éclatantes victoires, les différences que nous venons de montrer sont trop fortes pour ne pas faire réfléchir ceux-ci. Et surtout, ces différences peuvent être augmentées rapidement, à volonté, à coups de dollards, dans des proportions que les ressources japonaises ne pourront jamais suivre, même de loin. Les Japonais le savent et ne se lanceront pas dans une aventure désastreuse. Ils se rendent compte que, s'ils

détruisent demain la flotte américaine, dans cinq ans une flotte trois fois plus puissante pourra venir ravager leurs côtes, avec, comme facteur redoutable en plus, le besoin de vengeance.

Ils préfèrent donc et ils préféreront toujours, vis-à-vis de cet ennemi indéfiniment extensible, employer les seules armes logiques, la diplomatie et l'adresse commerciale.

Enfin, si peu belliqueux dans ses intentions que nous semble le raid qu'accomplit maintenant l'amiral Evans, il n'en démontrera pas moins, la chose est à peine discutable, la possibilité, pour les Etats-Unis, de concentrer leur flotte dans le Pacifique. Cette flotte va avoir besoin, à la fin de sa longue traversée, de se reposer et surtout de se réparer. Mais il est à peu près certain que quelques semaines suffiront à la mettre en état de prendre la mer « pour toute destination », comme disent les professionnels, et qu'elle aura su tirer parti d'un si profitable entraînement. Les forces japonaises, cependant, ne commettront jamais la lourde faute de la venir chercher si loin de leurs propres bases. Bien des gens ont pensé que ce serait pour elles une tentation très forte; la flotte américaine, en effet, n'est pas éclairée par les nombreux croiseurs qu'elle aurait pu s'adjoindre; elle n'est pas suivie par ses destroyers. N'est-il pas raisonnable de voir là une preuve des intentions nullement hostiles de l'Amérique?

Et aussi, dans quelles inextricables difficultés économiques et financières cette guerre ne jetterait-elle pas le Japon?

Pour faire la guerre, il faut un enjeu qui vaille la peine de se battre. Il faut surtout de l'argent. Or, la dette publique du Japon dépasse six milliards. Il doit s'enrichir avant d'entreprendre une autre guerre. Il le sait, et c'est pour cela qu'en décembre dernier il a pris la mesure dont nous avons déjà parlé : réduction du budget de 40 millions de yens (105 millions de francs), pendant une période de six années. Il comprendra qu'il peut avoir du crédit pour la paix, car on a confiance dans ses merveilleuses qualités commerciales; il n'en n'aura pas pour faire la guerre. Qui donc lui a prêté de l'argent pour lutter contre les Russes ? L'Angleterre et les Etats-Unis, précisément. Mais l'Angleterre est trop hantée par l'idée du péril allemand pour engager ses capitaux dans une guerre qui, si elle réussissait à ses alliés d'aujourd'hui,

transformerait ces mêmes alliés en redoutables ennemis de demain. Que resterait-il donc ? La France. Ce serait peut-être présomptueux d'y trop compter.

Si on l'examine de près, le véritable objet du programme militaire et naval japonais, qui doit être réalisé en 1915, est le suivant : Le développement évident de ses forces de terre a pour but de lui permettre d'adopter vis-à-vis de la Chine une politique vigoureuse, car c'est seulement avec des régiments, et non avec des navires, qu'on peut avoir raison de ce pays. On dit et on répète que la Chine va être entraînée par le Japon ; que ce dernier, avec le prestige de ses récentes victoires, parle en maître dans l'Empire du Milieu ; que cet Empire, fier du relèvement si rapide promis à la race jaune, s'abandonne les yeux fermés et ne demande qu'à marcher sur les traces de ses brillants voisins...

Il faut bien peu connaître la Chine pour penser ainsi. Il faut bien peu se rendre compte de l'énorme et monstrueuse complexité qu'est l'Empire Chinois, où vingt races différentes cohabitent en un merveilleux travail de marqueterie ethnique, où le sentiment même de ces différences de races semble si loin de ce qu'il est chez nous, où des atavismes lointains y font coudoyer les instincts les plus divers, les appétits sociaux les plus opposés. C'est un chaos où des forces inconnues n'ont pas encore pris conscience d'elles-mêmes, d'où mille germes peuvent naître et grandir en quelques années, ou rester éternellement stériles. Et c'est une chose angoissante pour le Japon, champion avoué de la race jaune, d'assister aux spasmes du géant plusieurs fois millénaire, qui n'a pas encore voulu trouver sa place dans l'harmonie du monde moderne. Il le sent toujours un peu rebelle jaloux, et hargneux ; car ce géant n'oublie pas qu'il a été battu, et il méprise son vainqueur à cause de son européanisme. Il ne rêve pas des mêmes victoires ; il ne veut pas se laisser exploiter, non plus, et devient pour le Japon un concurrent redoutable, en Mandchourie, en Corée, et dans tous les grands ports d'Extrême-Orient. Les Allemands poussent la Chine à secouer le joug nippon, à leur profit. Tout récemment encore, les Japonais n'ont-ils pas vu leurs instructeurs renvoyés de plusieurs régiments chinois, et remplacés par des instructeurs teutons?

C'est contre cette tendance que le Japon veut réagir. Il veut

surtout être libre d'envoyer en Chine une expédition, pouvoir l'appuyer effectivement avec sa flotte, et être sûr, ce faisant, de ne point rencontrer à terre une plus forte armée russe, ou, sur mer, une plus redoutable escadre.

C'est le seul but, bien visible, de son programme militaire et naval. Et pour y arriver, il avantage son armée au détriment de ses escadres, car, quelque inférieure que soit numériquement la flotte japonaise, dans ses eaux, avec les admirables bases dont elle dispose, elle sera toujours inattaquable.

Nous concluons. Les Américains n'attaqueront pas, parce que l'immigration japonaise n'est pas pour eux un réel sujet d'inquiétude, et qu'ils n'ont rien à gagner en cas de succès.

Le Japon n'attaquera pas, parce qu'il ne risquera pas de compromettre son beau prestige pour un si encombrant enjeu, les Philippines et Hawaï ; parce qu'il manquerait d'argent au bout de quelques semaines et que, pour lui, l'horizon n'est pas clair du côté de la Chine et de la Corée. Il n'attaquera pas, parce que la véritable conquête du Pacifique, c'est son pavillon de commerce qui l'a entreprise, et qu'il saura l'achever. Enfin, parce que, depuis les origines du monde jusqu'à nos jours, les peuples qui débordent ont toujours marché vers le couchant ; nous ne voyons pas pourquoi les Japonais échapperaient à cette loi, grosse d'ailleurs de conséquences terribles, mais heureusement lointaines encore, pour l'Europe.

A. CHANTALOUET.

L'HISTOIRE DE CHLOÉ

Belle Chloé, nous avons jadis célébré en toi
La reine de notre joyeuse réunion.
Aujourd'hui, Chloé est froide et sans vie ;
Il faut pour la chercher aller vers les tombeaux.
Sa beauté et ses talents
Devaient enflammer les plus fiers du désir de faire sa conquête.
Ne permettez pas que soit blâmée la mémoire
De la plus pure qui fut jamais parmi les pécheurs.
(*Recueil du Capitaine Chanter.*)

CHAPITRE PREMIER

La ballade a chanté jadis le duc de Dewlap. Fameux gentilhomme, qui fut incité par les traits de Cupidon à épouser une fille de ferme ou une laitière, il sera toujours connu de quiconque s'intéresse à la pairie. M. Beamish lui rendit un service éminent entre beaucoup d'autres en donnant ce nom de Dewlap à Sa Grâce rustique, la jeune duchesse, le jour même de son arrivée aux Wells. Heureuse inspiration d'un esprit toujours maître des situations critiques! Une de nos plus grandes maisons princières fut dès lors couverte contre les attaques du vulgaire, toujours trop heureux lorsqu'il peut servir et déparer des armoiries resplendissantes. La ballade qui raconte la première rencontre et le mariage du couple ducal est de bonne foi en le chantant sous le nom de Dewlap.

Je suis, chère Suzanne, le neuvième duc de Dewlap,

y est-il dit. Et pas la moindre indication que ce titre fût porté comme on porte un domino.

L'historien, dans ses pittoresques descriptions de la société du temps, est facétieux sur les « alliances des Dewlap ». Il a lu la ballade ; mais il a négligé les mémoires du Beau. Les écrivains qui ont des prétentions seraient-ils mal disposés envers des personnages du caractère de M. Beamish ? Le fait est qu'on les verra traiter des mœurs et usages en honneur chez les brigands, citer d'obscurs traités et des chansons populaires pour donner de la couleur à leur histoire et refuser de con-

sacrer plus qu'un mot en passant à nos rois domestiques : sans doute parce qu'ils les savent sans titre héréditaire.

La ballade, d'après une autorité contestable, aurait été composée par M. Beamish lui-même dans un de ses accès de gaieté. Elle est intitulée : « Le Duc et la fille de ferme », et a été assez populaire en son temps pour exciter la verve sévère du moraliste. Il a blâmé en elle tous ces ouvrages « où l'honnête campagnarde au bon visage rougeaud apprend à faire de l'œil » pour gagner une couronne et qui sont cause qu'elle finit sur la paille. Il est permis de douter que cette ballade ait jamais été funeste à ce point. Mais qu'elle l'ait été pour un peuple épris de la classe noble, qu'elle l'ait été pour l'amour même que le peuple porte à notre classe noble, cela est certain. Elle le fut pour cette raison particulière que le héros de la ballade se comporta d'une façon irréprochable. En effet, il est notoire que la candide adoration du peuple se trouve compromise lorsqu'il voit une de ses filles transportée d'un coup, par la seule vertu de ses attraits personnels, sur les hauteurs ébahissantes du Luxe et de l'Elégance. Songez qu'il est habitué à ce que les mêmes avantages entraînent des conséquences tout opposées et vous concevrez aisément que ce changement de manière doive porter atteinte à son respect instinctif.

A tous autres égards, la ballade est innocente ; certainement le dessein en est innocent. Jamais chant national plus frais ne fut inspiré par un bel épisode de notre vie rustique. Les sentiments sont naturels, les images justes ; elles dégagent comme une odeur des champs, la musique des vers charmerait l'oreille la plus insensible. On n'y trouve rien qui sente le bureau et l'écritoire, rien d'étranger ou de recherché. Elle est tout simplement ce qu'elle veut être, le chant de l'oiseau du pays. Quelques strophes en feront foi, car la ballade est trop longue pour qu'on la donne ici tout entière.

L'aimable Suzette s'en allait à travers champs par un brillant matin de mai,
Radieuse comme l'alouette qui s'élève du sillon de blé vert,
Lorsque, tout auprès d'une barrière, elle eut la bonne fortune de contempler
Un gentilhomme merveilleux et tout cousu d'or.

Il y avait de l'or à ses culottes et de l'or à sa tunique.

La ruche de sa chemise était magnifique comme un billet de mille francs.

Les diamants chatoyaient, étincelaient sur lui.

Elle crut voir la Voie lactée enveloppant un esprit.

Sois sans crainte, jolie fille, dit-il avec un sourire,

Et permets que je t'aide à sauter la barrière.

Elle y alla d'une petite révérence si gracieuse et si bien faite.

Qu'il reçut une flèche en plein cœur et que la flèche y resta implantée.

Légère comme le rouge-gorge, Suzette fut en un bond sur la pierre,

Mais sa main était tenue serrée dans celle du gentilhomme.

Pensez si elle ouvrit de grands yeux, et douta de ses sens,

Lorsque ce gentilhomme de la crème des gentilshommes se mit à genoux dans la poussière.

Avec mille compliments sur sa beauté, il l'informe de son rang, gracieux préambule qui est suivi d'un mariage. Il veut épouser tout de suite et selon toutes les règles. Attendre lui est impossible. Telle est la nature de son amour : il faut croire que c'est un trait caractéristique des ducs amoureux! Nous les jugeons d'après les signes visibles pour nous. L'esprit de ces hommes augustes et solitaires n'a jamais encore été sondé; il est trop lointain. Vus d'en bas, au haut de leur tour altière, ils sont aussi faciles à déchiffrer pour la foule que serait une ligne d'écriture cunéiforme dans quelque vieux cahier au milieu d'une page de ronde. Nous les connaissons par leurs actes, comme les peuples païens connaissent leurs dieux. Or, il est rapporté en maint endroit qu'il faut qu'ils épousent dès l'instant où ils ont pris feu, quand même le doigt de la dame ne serait pas cerclé d'un anneau plus étroit et mieux adapté que celui du rideau de lit.

En vain Suzanne aux yeux bleus lui répond avec la candeur d'une fille des champs qu'elle n'est qu'une humble laitière. Il a étudié les femmes aux cours des princes, cette fournaise d'où la psychologie des sexes sort transparente; aussi lui détaille-t-il le catalogue des avantages matériels qu'il peut offrir. Il jure enfin qu'elle sera mariée par le prêtre, pour de bon par le prêtre et par un vrai prêtre.

L'aimable Suzette s'en va demander la permission de ses parents,

Et les vieux durent rester longtemps à se demander de quoi il retournait.

Elle les quitta le soir même qui suivit ce joyeux matin de mai,
Pour resplendir telle la fleur suspendue au buisson épineux.

Cette ballade, sans parler de sà valeur historique, est digne d'instruire nos poètes. Nous les voyons recourir pour thème de leurs chansons à la mythologie grecque, à un moyen-âge de leur fantaisie morbide, ou — Dieu nous pardonne! à des idées abstraites. Que ne tirent-ils parti de l'intérêt poétique de notre vie anglaise! Ils n'auraient qu'à ramasser les trésors répandus au bord de leur route. Aujourd'hui comme autrefois, la nature est le passe-port qui donne accès à la popularité. Aussi ne peuvent-ils accuser personne d'autre qu'eux-mêmes du peu d'empire qu'ils possèdent sur le cœur de la nation. Un duc en chair et en os, un duc anglais vaut cinquante Phœbus Apollon dans notre pays; et une bonne et avenante fille des champs qui dépose ses seaux à lait pour revêtir des atours de duchesse offre un sujet plus romantique que des légions d'Yseult et de Guinevère irréelles.

CHAPITRE II

Quelque temps après le mariage, Sa Grâce descendit aux Wells et s'accorda l'honneur de rendre visite à M. Beamish, qu'il connaissait d'ancienne date. Il lui communiqua de suite l'objet de sa visite.

— Monsieur et très cher ami, dit-il, je vous prierai tout d'abord, de prendre l'air moins sévère, car si j'enfreins vos ordres en me présentant ici, je ne tarderai pas à m'y conformer en me retirant. Monsieur, pour un peu je déplorerais d'avoir perdu cette passion du jeu dont vous m'avez guéri. Elle me préservait d'une passion plus terrible, qui, n'accordant pas de trêve à ses victimes, ne leur permet jamais de se ressaisir et de s'armer pour la combattre.

— C'est, je présume, la maladie qui n'a qu'une période, la période aiguë.

— La maladie, Monsieur, qui, lorsqu'elle atteint du bois sec, le consume jusqu'à la dernière brindille. Voici trois ans — et le duc fit un hem! attendri— voici trois ans que j'ai eu la

fantaisie d'épouser une enfant qui pourrait être ma petite-fille.

— Et qui n'est que celle d'Adam, dit M. Beamish avec bonhomie. Il n'y avait pas d'obstacle légitime à votre union?

— Hélas! non. Ne croyez pas toutefois que je le regrette, s'empressa-t-il d'ajouter. C'est une créature merveilleuse, monsieur Beamish, une véritable déesse. A mesure que je la connais mieux, je l'adore davantage. Voilà où réside mon infortune. En cette saison de la vie que je traverse maintenant, alors que tous nos organes conspirent pour nous dire : « Tu es mortel », la passion amoureuse doit être accueillie comme une calamité, elle qu'on n'échangerait pas cependant contre la jeunesse même. Bien entendu, cette enfant en qui s'éveille le goût du plaisir est néanmoins un ange d'innocence. Jusqu'à présent nous avons mené une vie qui... Un monde nouveau se découvrait à elle. Je ne lui suffis plus. Elle n'est pas lasse de ma société. Non, bien loin de là! Mais dans l'état d'esprit où elle se trouve, l'envie de prendre part à des réunions comme celles que vous organisez ici, par exemple, cette envie vous vient comme une envie de prendre l'air. Or, une duchesse qui est habituée à une existence hygiénique ne supporterait pas d'être claquemurée. Disons tout : à force de servir de compagnon de jeu à sa femme, de courir autour des tables et de voler le long des corridors pour éviter le mouchoir empoisonné, on finit, si dévoué qu'on soit, par perdre une bonne dose de l'enthousiasme nécessaire à de tels exercices. Cependant, j'ai obéi à la terreur d'une séparation, je me suis livré à ces passe-temps avec persévérance, alors qu'ils avaient perdu tout leur charme pour moi. Je ne m'avoue pas lassé. Mais il semble que j'ai du goût pour la réflexion. Je suis très enclin maintenant à la lecture et à la méditation, ce qui ne va pas sans tranquillité. Je m'installe — vlan! voilà une balle de laine qui m'atteint à la figure et mon devoir est de la renvoyer. J'y consens, et alors la salle présente l'aspect d'une chambre d'enfants en révolution. Je préfère encore cela au spectacle lamentable d'une belle jeune femme qui bâille.

— Spectacle plus menaçant que les tremblements de terre et la dynamite, fit observer M. Beamish.

— Enfin elle m'a arraché la promesse qu'elle viendra passer un mois aux Wells, cet été ; et je crains qu'il n'y ait pas

moyen de manquer à ma parole... je crains que ce ne soit impossible.

— Je n'y manquerais certainement pas à votre place, dit M. Beamish.

Un soupir souleva la poitrine du duc.

— Je ne puis l'accompagner pour certaines raisons de famille; ainsi elle sera privée de ma protection. Je ne voudrais pas..... ma réputation pour le moment... Il s'agit que la duchesse trouve son aplomb; et on n'acquiert pas cet équilibre sans le payer. Ah! monsieur Beamish, un tableau nous appartient une fois que nous l'avons acheté et accroché à notre mur; mais qui nous garantit la possession d'une belle œuvre de la nature? Je me suis mis depuis quelque temps à réfléchir beaucoup et sérieusement. J'incline à partager l'opinion émise par les théologiens dans les sermons que j'ai lus : la chair est la demeure d'un démon rebelle.

— Que nous commençons à réprouver lorsque nous sommes délivrés de lui. C'est bien cela, fit M. Beamish.

— Cet amour du plaisir, du plaisir sans fin, qui tient les jeunes est prodigieux. Ils ne s'en dégoûtent pas, ils sont insatiables.

— Il arrive qu'on roule au fond d'un précipice; mais on peut aussi se maintenir sur les bords. Nous sommes entre potentats, duc; aussi longtemps que vous êtes sur mon territoire, bien entendu. Je me rappelle certain puritain que je rencontrai un jour en me rendant aux offices ; un papillon voltigeait gracieusement dans l'espace; il l'accusa de profaner le jour du repos. Ami, lui dis-je, on voit bien que vous n'êtes pas un papillon. M. l'Aigre-doux, pour toute réponse, me gratifia d'un regard chargé d'anathèmes.

— Cousin Beamish, ce qui me fait protester contre cette attitude des jeunes, c'est qu'ils manquent le plaisir tout en le poursuivant. J'ai sermonné ma duchesse...

— Oh !

— C'était absurde, j'en conviens, dit le duc. Mais supposez que vous ayez attrappé votre papillon et que vous ne puissiez ni le laisser échapper ni consentir à le suivre dans sa course vagabonde. Vous voilà bien embarrassé.

— J'ai l'occasion, dans ce pauvre royaume où j'exerce ma domination, d'observer des jeunes gens et des vieillards aussi.

Je trouve qu'ils se ressemblent fort par un commun amour du plaisir, et qu'ils diffèrent surtout en ce que les uns sont plus capables que les autres d'y satisfaire. Je ne suis pas le premier à le dire. Les jeunes ont une lame à émousser ; quant aux vieux, c'est tout le contraire. Pour les jeunes, soupirer après le plaisir, c'est soupirer après des fardeaux, je vous l'affirme, et je les ai étudiés. Est-ce assez étrange ! Et les vieux soupirent parce que leurs épaules ploient sous les fardeaux. A eux tous, ils donnent un concert mélodieux au sage qui se garde de suivre leurs traces, concert bien propre à charmer ses oreilles et à guider ses pas.

— Fort bien. Mais je vous ai demandé un conseil pratique et vous me répondez par une dissertation.

— Pour la bonne raison, duc, que votre problème ne peut se résoudre que par la pendaison. Vous parlez de concilier deux choses inconciliables. Il vous reste en somme le choix entre la jarretière et le clou au plafond. Lorsque nous nous trouvons à un carrefour et que nous ne pouvons nous décider à prendre la route de gauche, ni celle de droite, ni celle qui est devant nous, ni celle qui est derrière, la main du poteau indicateur ne nous dirige plus que sur lui-même et nous dit clairement : Potence.

— Mais que faire : Beamish ! que devenir ! Si je lui interdis le voyage projeté, je prévois des discussions, des larmes, des parties de balle, des jeux fous... C'en est fini, il ne me reste plus un jour de paix à vivre. Je comprends votre Puritain ; positivement, je le comprends. Si j'autorise ce voyage, l'innocente créature sera gagnée par la corruption générale en respirant l'atmosphère d'un endroit comme celui-ci. Je dois vous dire que le rang social duquel je l'ai tirée... ce rang social était modeste. J'ai cueilli un bouton d'or dans les champs. Elle a eu plusieurs maîtres. Elle danse joliment ; elle danse à vous ensorceler. Aussi veut-elle maintenant faire montre de ses talents. Voilà bien les femmes.

— Avez-vous entendu parler de Chloé ? dit M. Beamish. Elle offre l'exemple d'une jeune personne restée pure de toute corruption en ces lieux sur lesquels je ne ferai qu'une réflexion, à savoir : mieux vaut n'y jamais pénétrer ; mais mieux vaut encore en goûter que de soupirer en vain après eux.

— Chloé ? Une dame qui a gaspillé sa fortune pour remettre à flot quelque mauvais sujet indigné de tant de bonté ? Je me rappelle avoir entendu parler d'elle. Est-elle encore ici ? elle a tout perdu naturellement?

— Sa fortune est perdue.

— Et sa réputation forcément a filé avec sa fortune.

— Le champion de Chloé convient qu'elle est exposée aux dangers qui naissent de l'imprévoyance. Sa pureté naturelle, sa bonté de cœur, sa loyauté en répandent une lumière d'autant plus vive. C'est une femme dont la grande âme rayonne dans l'abaissement.

— Je crois qu'elle a conservé sa beauté, fit observer le duc avec un sourire.

— Oui, malgré la chute de ses roses, qui n'ont pas eu la même patience que son cœur. C'est le lis qui fleurit maintenant. Chloé sera attachée à la personne de la duchesse, et à moins que le diable ne s'en mêle, je me porte garant pour Sa Grâce qu'elle ne souffrira aucun mal plus grave que l'expérience.

A ce mot terrible, le duc leva les bras au ciel.

— Et l'expérience, continua M. Beamish rassurant, l'expérience sera d'espèce anodine. Pour ce qui est de jouer, elle jouera, c'est certain. Sacrifiez-y tout de suite mille livres. Nous lui ferons un programme des folies permises. Elle perdra peu à peu les mille livres, et sa conscience conjugale s'en trouvera aussi bien que possible.

— Mille livres, dit le duc, c'est peu de chose en effet. Je connais maintenant la belle Chloé, grâce à la description d'un enthousiaste. Une brune? aux manières élégantes, de bonne famille, ayant des biens, et qui, avec cela, a trouvé bon de cacher son nom... Voilà une difficulté, mon cousin.

— Elle se nommait autrefois, sous mon empire, Mlle Martinsward, poursuivit M. Beamish. Elle était fort jeune lorsqu'elle arriva ici et tout de suite ses prétendants furent légion. A la manière des femmes, elle choisit le plus indigne d'eux tous. Elle a sacrifié au sieur Caseldy la fortune qu'elle avait héritée d'un oncle maternel. Elle a payé toutes ses dettes pour le tirer de prison ; réglé une montagne de factures, surmontée encore de la pile de notes de tous les hommes d'affaires. Pélion sur Ossa, si j'ose citer nos poètes. Selon

les décrets d'une âme qui baigne dans les sentiments généreux, elle a commis l'injustice de se dépouiller elle-même au mépris de toutes les lois de la propriété. Cela se passait à l'époque de sa majorité ; et ç'a été le coup de grâce porté à ses relations avec les siens ; depuis lors, elle vit aux Wells, pauvre et respectée, même des plus mauvais sujets. Je l'ai baptisée Chloé, et quiconque, homme ou femme, manque à Chloé, fait ses paquets. Je n'ai pu l'arracher aux périls que lui a suscités sa nature généreuse ; mais je puis la protéger contre les traits des méchants.

— Elle n'a pas la passion du jeu ?

— Elle nourrit une passion unique et exclusive pour l'homme en faveur de qui son cœur a saigné. Elle l'attend tous les jours et je crois pouvoir dire que c'est le motif pour lequel elle se lève et s'habille chaque matin.

— Il est peut-être mort.

— Au contraire, il vit, l'animal. Il est toujours, dit-on, le beau Caseldy. Entre nous, duc, il y a de quoi lui briser le cœur, à cette femme. Il a été assidu aux tables de jeu du Continent, sous le nom de comte Caseldy, et depuis quelque temps, Monsieur est le sieur Martin Caseldy et réside sur le domaine qu'elle a libéré..... et dont il n'a eu qu'à prendre la succession à la mort de son père.

— Le triste personnage !

— Et chaque jour qui passe ajoute à l'odieux de sa conduite, ces jours qu'il consacre à jouir de sa propriété, tandis qu'elle est à languir loin de lui. Elle reçoit encore des demandes en mariage, je suis heureux de pouvoir le dire : cela rachète l'honneur de notre sexe. L'incomparable attrait de sa personne et de son esprit exerce l'empire légitime de sa beauté. Elle refuse tous les partis. Je l'appelle la belle suicidée. Elle est morte d'amour et n'est plus qu'un esprit, un esprit bienfaisant, mais encore un esprit, un cierge sur un autel.

Ici le duc manifesta quelque inquiétude. La conversation de Chloé ne serait-elle pas un peu mélancolique ? demanda-t-il. Le thème n'en était-il pas toujours l'amour et les amoureux, favorisés ou trahis par la destinée ? Il désirait qu'on entretînt sa duchesse de sujets plus joyeux et se réservait celui de l'amour.

— Oh ! ce mois ! fit-il avec emphase et en gémissant. Je

voudrais que ce mois soit passé, et que nous en soyons tous débarrassés.

M. Beamish le rassura. L'esprit et l'enjouement de Chloé, lui affirma-t-il, étaient si avérés qu'on leur attribuait une vertu médicale. On se disputait le plaisir de sa société. Elle improvisait des vers et les chantait ; elle jouait divinement de la harpe et du clavecin ; elle touchait la guitare et dansait, dansait, dansait, comme la lune argentée sur les eaux de l'étang du moulin. Pour conclure, il dit qu'elle était à la fois humaine et pleine de sagesse, toujours prête à s'effacer et très amusante, vertueuse, mais non farouche, en un mot la compagne idéale à donner à Sa Grâce.

Il proposa hardiment que le nom du duc fût effacé derrière un nom d'emprunt, sorte de masque que la duchesse porterait pendant tout le temps de son séjour. On ne lui en rendrait pas moins tous les honneurs dus à son rang.

— Ce serait combler mes vœux, dit le duc. Tous les honneurs, le premier rang ; et que ma fureur retombe sur quiconque, homme ou femme, s'y opposerait.

— Excusez, ce serait ma fureur à moi, duc, dit M. Beamish.

— Mille pardons, je m'en remets à vous, mon cousin. Je ne pourrais être en de meilleures mains. Je suis votre obligé ; c'est de tout cœur que je vous le dis. Va donc pour Chloé. A propos, elle a pour la vieillesse le respect qu'il sied de lui porter?

— Elle est respectueuse d'instinct.

— Je le veux bien. Mais encore ne bavarde-t-elle pas à l'étourdie sur les attraits et les avantages de la jeunesse ?

— Elle a un jeune adorateur que j'ai baptisé le chevalier Alongo : c'est à peine si elle remarque son existence.

— Rien de mieux. Alonzo... hem! Un soupirant fidèle ?

— La vie est l'arbre où il grave sans se lasser les initiales de sa belle.

— Elle ne devrait pas être trop cruelle. Je me rappelle... autrefois... j'étais... Certains jeunes gens, à force de subir les dédains d'une femme, portent leurs sentiments sur une autre ; et alors leur seconde flamme est plus ardente encore que la première. Je vous mets sur vos gardes. La suit-il partout où elle va? Les plaintes et les soupirs des amoureux exercent leur influence sur la plus innocente des femmes.

— Sa Grâce n'en prendra que plus vite le chemin du foyer.

— Ou la clé des champs, sauf son respect. Je suis comme le Juif du roi Jean, qui fut contraint de livrer son trésor pour le prêter sans recevoir de garantie. Dans quel monde nous vivons, Beamish! Nous ne possédons rien d'un tant soit peu désirable qui ne devienne un objet de convoitise. Gagnez un bon lot, et vous voilà en guerre avec vos semblables, obligé de vous défendre de toutes parts. Plus de tranquillité sur cette terre dès qu'on possède quelque chose. Lorsque ce quelque chose est une belle jeune femme, c'est pour le coup que....

— Le lutteur provoque tout homme qui s'avance sur le terrain du combat, dit M. Beamish.

Le duc acquiesça d'un air abattu à ces paroles énergiques.

— Sans doute, ou bien c'est lui qui est provoqué. Ne pourrions-nous raconter une histoire à Chloé pour nous défaire de cet Alonzo? Eloignez-le pendant un mois, mon cher Beamish.

— Je ne commets pas d'injustice à moins d'une bonne raison. Alonzo est un jeune homme digne d'estime, il le prouve par sa dévotion à une femme incomparable. Toutes ses pensées sont concentrées sur le désir de lui faire accepter son nom et sa fortune.

— Je vois, je vois. Excellent jeune homme! Je me sens une tendresse innée pour ce jeune Alonzo. Ne permettez pas que ma duchesse se moque de lui. Encouragez-la plutôt à favoriser son assiduité auprès de Chloé. Vous m'avez mis l'esprit en repos, Beamish. Ce n'est qu'une nouvelle obligation ajoutée à la montagne des autres. Je ne parle pas d'acquitter mes dettes, pour la bonne raison que vous ne voudriez pas me voir en faillite.

La suite de l'entretien porta sur la date du séjour de Sa Grâce et sur toutes les dispositions à prendre en vue de sa réception et de son installation.

— Du reste, je m'en remets entièrement à vous, ne cessait de dire le duc, tout en multipliant les instructions les plus précises.

Il désignait les magasins, confiseries et pharmacies aux rôles variés qui se compléteraient ou se neutraliseraient entre eux; de même le marchand de nouveautés et le bijoutier chez qui elle ferait ses achats. Car le duc se rappelait de folles

boutiques et des marchands plus ou moins toqués du temps jadis. Certain gentilhomme de sa connaissance s'était fait passer un jour pour un marchand et avait ainsi conquis une dame belle comme Vénus et jalousement surveillée.

— J'aurais défié la déesse, s'écria-t-il; et il tomba des hauteurs de son enthousiasme, tel un de ces instruments à vent, dont le son trop court s'achève en un cri plaintif. Ainsi, vous comprenez quelle prudence il faut apporter dans le choix des magasins. Mais je m'en remets à vous, Beamish.

De même un grand capitaine, lorsqu'il a fait pour assurer la victoire tout ce que lui suggérait une prévoyance minutieuse, s'abandonne à la Providence divine, espérant se concilier l'indéchiffrable et mystérieux « peut-être ».

CHAPITRE III

Un superbe équipage composé d'un carrosse à six chevaux et de valets aux livrées rouges et vertes parcourait par un beau jour cinq milles d'une route ensoleillée. Il portait M. Beamish, qui se rendait au-devant de la jeune duchesse, afin de la recevoir à la frontière de son empire et de la ramener en grande pompe aux Wells. Chloé assise à ses côtés, il lui faisait part de ses conseils sur les devoirs qu'elle aurait bientôt à remplir.

Ce jour-là, il était le Beau achevé, suave, mais royal, et son tyle était majestueux comme son attitude.

Ils parvenaient au sommet d'une colline.

— Que vos yeux, dit-il, sondent la distance; et s'ils discernent un carrosse à l'horizon, donnez-m'en l'avis.

De la hauteur où ils étaient, le regard suivait au loin la route. Elle s'enfonçait poudreuse sur une longue côte entre des haies brunissantes, puis se dégageant de bas-fonds taris plantés de roseaux, elle remontait jusqu'aux champs de blé de la hauteur jumelle qui se dressait en face d'eux à une distance d'environ trois quarts de mille.

Chloé se mit en état d'observation. Le Beau souleva son chapeau pour se rafraîchir. En contemplant le chemin tout chargé de chaleur, il marmotta : « Cela fait transpirer les yeux. »

— Ah! un nuage de poussière! dit Chloé. Voici quelque

chose qui se rapproche. Maintenant je distingue des chevaux — une voiture — c'est un équipage.

Ordre fut donné aux cavaliers de faire sonner les cors.

— On dirait des chiens de garde qui aboient à la lune, dit le Beau avec irritation. Et pourtant, vous le savez, ces individus se sont exercés. Je les ai mis dans un pré pendant des heures, rôtis par le soleil ou transpercés par la pluie, pour les débarrasser de leur cacophonie naturelle, mais ils l'aiment comme ils aiment le jambon frit et les haricots. Le sens musical du peuple, chez nous, en est encore à la phase primitive, le besoin de faire du bruit ; ils sont insatiables de bruit.

— Il se peut que l'effet soit agréable à distance, répliqua Chloé.

— D'accord. Plus la distance est grande, plus l'effet doit être agréable. Est-ce qu'ils avancent ?

— En ce moment, ils s'arrêtent. Il y a un cavalier à côté de la voiture. Le voilà qui brandit son chapeau.

— D'un geste large et superbe ?

Chloé décrivit un demi-cercle qui évoquait l'idée d'un salut tout à fait grand genre. Les sourcils du Beau se levèrent.

— Puissances divines ! murmura-t-il. On se la passe de la main à la main et entre deux surgit un cavalier ! Nous avions compté sans les faucons. Me voici avec un cavalier sur les bras ! Cela signifie, ma chère Chloé, qu'il va falloir poser immédiatement pour la grande passion, si je veux tenir tête à cet homme.

— Il a disparu au galop, dit Chloé.

— Peu m'importe qui elle rencontre, après qu'elle m'aura rencontré moi, déclara le Beau avec un geste de défi. Mais il y a eu un intervalle qui était dangereux pour une dame innocente comme Eve. Approche-t-elle ?

— La calèche descend la colline au trot. Le cavalier est parti en sens inverse. Elle n'a pas d'escorte à cheval.

— On l'a renvoyée, sur mes injonctions, à dix milles d'ici : pour le plus grand profit de la gent cavalière, à ce qu'il semble. Voyez-vous, Chloé, lorsqu'on a affaire à une femme, cligner des paupières, c'est manquer de vigilance.

— Voilà un axiome à inscrire dans le harem du grand Turc.

— Le grand Turc pourrait nous donner d'utiles leçons pour le maniement de votre sexe.

— Méfiez-vous de nous, et la guerre est déclarée !

— Fions-nous à vous, et le bouchon est parti au flacon d'essence.

— Monsieur Beamish, nous sommes femmes, mais nous avons des âmes.

— Belle sauvegarde ! Le pépin qui est dans la pomme en protège-t-il les joues vermeilles, lorsque le gamin, alléché par leur vue, saute le mur du verger ?

— Vous partez de l'idée que les hommes sont nos ennemis ?

— Je soutiens que ce sont eux qui portent l'étendard de la vertu.

— Oh ! monsieur Beamish, vous me faites mourir.

— Je m'oppose, au contraire, à ce que cela arrive de mon vivant ; car je désire en mourant croire encore en une femme.

— Pas de flatterie pour moi aux dépens de mes sœurs !

— Alors réfugiez-vous dans un ermitage ; car toute flatterie, enfant, se fait aux dépens de quelqu'un. La flatterie est une essence, un extrait d'humanité. Il est mal d'en vivre comme font certaines personnes ; celles-là s'adonnent au cannibalisme pur et simple. Mais il est permis d'en répandre des gouttes sur ses mouchoirs de poche ; c'est même tout indiqué, si l'on veut offrir à son nez la caresse d'un air embaumé. Notre état social, ma Chloé, n'est qu'un retour à l'état sauvage, sur un niveau plus élevé, je le veux bien. Il nous faut aussi des sacrifices. Que dites-vous, par exemple, de moi comparé à nos rustres de gentilhommes ?

— Vous en valez cent, monsieur Beamish.

— Voilà un holocauste de gentilshommes condensés pour en extraire mon éloge, quand même vous ne les avez pas entassés entre des gigantesques côtes en osier, selon les rites druidiques. Soyez philosophe, mais acceptez votre dû. Et accordez-nous le nôtre ; j'ai la ferme intention de préserver cette jeune duchesse ; et je prévois que ma tâche sera difficile. Je porte l'étendart susdit, je vous l'affirme, je le porte humblement. C'est une erreur du vulgaire de supposer que tout est dragon dans les mâchoires du dragon.

— Les hommes sont ses griffes et ses crocs.

— Oui, mais la passion pour son souffle ardent est dans la femme. Elle prend son élan et saute. Il en est, il en a été, il en sera toujours ainsi. Et au moment où, tentée et craintive,

elle avance et recule à la fois, le dragon ouvre la gueule et aspire : elle est engouffrée. Notre rôle consiste à empêcher que ce moment critique arrive pour la duchesse bouton d'or. Approche-t-elle ?

— Je la vois, dit Chloé !

Beau Beamish demanda qu'elle lui fût décrite et Chloé commença ainsi :

— Elle est ensorcelante.

Il fit ce commentaire :

— Toute femme est ensorcelante vue à quarante pas, plus ensorcelante encore vue par l'imagination.

— De beaux cheveux châtains, un teint rose et blanc éblouissant, que fait ressortir un chapeau bleu.

— Ses yeux ?

— D'un bleu tendre.

— L'Anglaise enchanteresse ! s'écria le Beau et le maître absent de l'enchanteresse lui inspira une pensée de compassion.

Chloé n'avait plus besoin d'appliquer les forces de sa vision pour distinguer les traits de la belle duchesse. Les vitres de son équipage arrivaient à côté de celles du Beau sur le large plateau de la colline. Il se leva, la portière de son carrosse ouverte; et usant de ses droits particuliers regarda fixement la duchesse Suzanne. Il la fit rougir.

— Ah ! Madame, dit-il, je ne suis pas le seul et premier.

— Mais qui êtes-vous donc, Monsieur ?

Le Beau souleva son chapeau et s'inclina avec calme.

— Celui, Madame, dont l'approche vous a été signalée par le gentilhomme qui a pris congé de vous là-bas sur la colline.

L'air candide, elle tourna la tête et regarda par-dessus son épaule, puis leva les yeux sur le Beau, qui mettait pied à terre.

— Un gentilhomme ? A cheval ?

La duchessse d'un geste impulsif sortit la tête de la voiture pour mesurer la distance qui séparait les deux collines.

— Jamais ! s'écria-t-elle.

Le visage du Beau s'assombrit.

— Il ne vous a pas annoncé mon arrivée, comme il en était chargé, Madame ?

— Bonté divine ! Vous devez être M. Beamish.

Plaçant son chapeau sur son cœur, il l'invita à quitter son équipage et à prendre place à côté de lui. Elle posa une condition.

— Si vous me persuadez que vous êtes effectivement M. Beamish.

Il prit l'air grave, redressa la tête pour la convaincre ; mais elle ne se laissa point imposer. Il en appela à Chloé pour répondre de son identité.

Au nom de Chloé, la duchesse s'écria :

— Voilà qui me suffit, Chloé est ma camériste d'ici... je sais que c'est une dame... une vraie dame... nous allons être amies. Remettez-moi à Chloé... Ainsi vous êtes Chloé ? dit-elle en passant résolument du marche-pied de sa calèche sur celui de l'autre voiture. Et vous voulez bien me servir de camériste ? Vous avez l'air bon et gentil. Et je vois que vous êtes une vraie dame, je vois cela en une seconde. Vous êtes brune, je suis blonde ; nous nous entendrons. Dites-moi... oh ! quels yeux terribles il a ! comme ils voient loin ! Je vous demanderai dans un instant ce que vous pensez de moi. Je n'étais jamais venue aux Wells. Mon Dieu ! la calèche qui est partie ! A quelle distance de la ville entendrons-nous les cloches qui doivent m'annoncer ? car je sais qu'il y aura des cloches pour m'annoncer. Monsieur Beamish ! Monsieur Beamish ! Il faut que je m'en donne de bavarder avec une femme, et vous me terrifiez, Monsieur, vous me terrifiez. Je n'ai qu'à lever le petit-doigt au palais de mon duc pour voir des hommes et encore des hommes à la douzaine. Il est vrai qu'ils sont vieux. Mais une femme qui soit une vraie dame et qui consente à être ma camériste, c'est la première fois que j'en rencontre une depuis que j'ai le droit de porter couronne. Je vais tenir la main de Chloé. Voilà. Je serai contente ainsi. Vous me le diriez tout de suite, Chloé, si je n'étais pas habillée à votre goût, vous n'y manqueriez pas? Quant à parler beaucoup, chez moi c'est une preuve que j'aime les gens. Je ne sais parfois que dire à mon duc. Je me mets à penser et je trouve que c'est si drôle d'avoir un duc en guise de mari. Bon ! vous voilà partie !

Et la duchesse rit de voir rire Chloé. Celle-ci de s'excuser : mais sa maîtresse lui apprit qu'elle aimait beaucoup cela.

— Pendant les deux premières années, reprit-elle, c'est à peine si je pouvais articuler une syllabe. Je bégayais, je rougissais, je ne désirais que d'être dans ma chambre à me peigner et me friser les cheveux ; et j'étais toujours sur le point de faire des révérences à tout le monde. Maintenant je suis fort à mon aise, car j'ai du courage en quantité — excepté à l'idée de la mort. La mort m'effraie plus que lorsque j'étais une pauvre fille et qu'il suffisait d'un rien pour m'ébahir. Je me demande à quoi cela tient?... La mort n'est-elle pas une chose horrible? Oh! les squelettes!

Et la duchesse frissonna.

— Cela dépend de quel squelette, dit Beau Beamish, qui avait suivi la conversation. Je ne voudrais pas rencontrer le vôtre, Madame ; car sa vue me jetterait en proie aux plus cuisants regrets de tout ce que vous auriez dépouillé. Par contre, j'ai rencontré le mien et j'ai eu tout lieu d'être satisfait de notre entrevue.

— Votre propre squelette? fit d'un air de doute la duchesse effarée.

— Le mien, à ne m'y pas tromper. Jugez-en par la description.

La duchesse ouvrit de grands yeux.

— Assez! s'écria-t-elle, puis :

— Il fait plein jour, et j'ai quelqu'un pour dormir avec moi quand il fera nuit, et elle sourit à Chloé. Celle-ci l'assura qu'il n'y avait aucun sujet de s'alarmer.

— Je rencontrai ce monsieur, tandis que je me rendais à mes appartements, dit le Beau. C'était le soir, dans un corridor étroit, où il fallait de toute nécessité que l'un de nous cédât le pas à l'autre. Je dois le confesser, à ne tenir compte que des os, nous nous ressemblons tous d'une façon si étonnante que j'allais lui demander de me laisser passer. Car cet individu était décidément un obstacle sur mon chemin, et il inspirait, à première vue, de la répulsion. Je le pris pour le squelette de n'importe qui, pour l'emblème de la Mort, en contemplant son crâne grimaçant, ses côtes qu'on aurait pu compter, ses pieds extraordinaires aux doigts en éventail, — bref, tout ce polichinelle peu avenant et dégingandé sur lequel l'homme est bâti et qui le hante à ses heures de faiblesse. Pour être franc, je sortais d'un souper suivi de bal avec des

beautés et des gens d'esprit triés sur le volet. Bonne recette pour conjurer les apparitions! Allons! joli garçon, je m'en vais vous écarter; et sans saluer, j'allai de l'avant. Madame, je vous en donne ma parole, il se comporta exactement comme j'eusse fait moi-même dans lés mêmes circonstances. Il recule en courbant la taille, il fait un pas en avant et m'honore d'un salut qui signifie : « Votre serviteur ! » et qui exprimait en même temps la dignité. J'avance, il recule encore, et de nouveau le même salut, sans rien d'obséquieux, plein de condescendance majestueuse. Voilà, pensai-je, des manières royales. Je l'aurais bien pris pour le Monarque des Ténèbres en personne, dépouillé de son manteau. Sur mon âme, il me fit rougir de confusion.

— Et c'est tout? demanda la duchesse, qui poussa un soupir de soulagement.

— Comment, Madame, ne voyez-vous pas que mon squelette seul pouvait se comporter avec ces grands airs et cette bonne grâce devant l'insulte de son plus proche parent? Lorsqu'il m'ouvrit la porte en passant le premier j'y consentis cette fois de tout cœur — je le reconnus, et je compris le reproche qu'il m'avait administré à dessein; ou peut-être devrais-je dire que je me ressentis du souper de vins fins après lequel j'avais dansé! J'affirme que ce dernier témoignage manifeste d'une éducation raffinée constituait pour moi le plus bel éloge qu'aucun homme ait jamais reçu. C'était l'assurance que, ma parure mortelle une fois flétrie, je n'en serais pas moins remarqué pour mon urbanité et mon élégance; et je le serai même plus encore dans l'éternité qu'ici-bas puisque je ne commettrai plus les écarts dont je me rendais coupable lorsque j'étais un sac à vin.

La duchesse Suzanne s'éventa pour se faciliter la digestion de l'anecdote.

— Après tout, votre histoire n'est pas terrible et je vois bien que vous êtes le fameux M. Beamish.

Il lui demanda si son arrivée lui avait été signalée par le gentilhomme, là-bas, sur la colline.

— Que peut-il bien vouloir dire avec son gentilhomme ? — et elle se tourna vers Chloé.

— Mon duc m'a dit que vous viendriez à ma rencontre,

Monsieur. Et vous êtes tenu de me protéger. S'il m'arrive quelque chose, vous en serez responsable.

— Entièrement, dit le Beau. Aussi je m'en vais monter une garde vigilante.

— Tout en me laissant libre. Ouf ! j'ai été enfermée si longtemps. Voyez-vous, Chloé, il me semble être une robe des dimanches qu'on aurait sortie pour les vacances et qui a un peu peur de s'abîmer. Je suis une vraie enfant, plus que lorsque le duc m'a épousée. Lorsque je fus élevée au rang où je suis, il me sembla que je redevenais une toute petite fille et que je me remettais à grandir ! Et je n'avais personne à qui raconter cela ! N'était-ce pas triste ? On ne peut parler aux vieux messieurs de ce qui se passe au fond du cœur.

— Et aux jeunes ? lui demanda le Beau.

— Ils le devinent.

— Non pas sans que vous les y aidiez.

La duchesse Suzanne laissa pendre légèrement ses paupières et sa lèvre inférieure. Dans son regard malin et innocent à la fois, il y avait une pensée d'enfant de la nature, une pensée qui s'était fait jour en elle et se dressait furtivement en face du vaste monde. Les yeux bleu tendre et la lèvre cerise formaient un ensemble à vous mettre en joie.

— Qui sait si vous avez raison ? Et il y avait dans son accent la même malice que dans son regard.

— Méfiez-vous, dit-il, des hommes d'âge moyen.

Elle en appela à Chloé. « Ne sont-ils pas les plus agréables ? »

Chloé en convint.

La duchesse, l'esprit prompt à saisir tout ce dont il était avide, enveloppa ses deux compagnons d'un regard.

Elle aurait poursuivi l'aimable thème de la conversation, s'ils ne l'eussent engagée à contempler au-dessous d'elle les tours et les toits des Wells. Ils brillaient au soleil, assoupis dans l'atmosphère d'un jour d'été, à l'heure de la sieste.

Etalant sa robe de soie, elle toucha l'édifice de sa chevelure et murmura en s'adressant à Chloé.

— Je ne puis souffrir cette poudre... Vous me verrez sauter dans un cerceau ; je sais très bien. Je l'ai fait aux sons d'une musique lente ; mon duc en battait des mains. Je n'ai l'air de rien quand je suis assise, comparé à ce que je suis en mou-

vement. C'est parce que je n'ai pas encore acquis le beau langage. Cela viendra ; mais il semble que c'est ce qui vient en dernier lieu. Voici donc les Wells. Où est le lieu de rendez-vous, la promenade des gens du grand monde ?

— Là où vous voyez les arbres, Madame, dit Chloé.

— Et où est-ce que les dames vont s'asseoir et manger des tartes à la confiture avec de la crème fouettée dessus, pendant que les Messieurs, debout devant elles, leur débitent des galanteries ?

Chloé répondit que c'était dans une confiserie qui était située près de la salle des sources.

Le regard de la duchesse Suzanne passait par-dessus le faîte des maisons, au delà des haies poussiéreuses.

— Oh ! et cette poudre ! s'écria-t-elle. Je déteste être hors la mode et avoir l'air drôle. Mais j'aime mes cheveux ; et j'en ai une quantité. J'aime leur couleur et mon duc l'aime aussi. Seulement ne permettez pas qu'on me montre du doigt. Quand je commence à rougir devant les gens, tout mon courage s'en va, la chanson qui est en moi s'arrête ; elle étouffe. Car j'ai une véritable alouette qui mène son train en moi tout le jour, qu'il pleuve ou qu'il fasse du soleil... et, chut ! son chant roule toujours sur le plaisir et l'amour !

Chloé sourit et la duchesse Suzanne reprit :

— Ce doit être un oiseau ; car, pour ma part, je ne sais pas ce que c'est.

Elle regarda Chloé, comme si elle attendait une explication.

A ce moment arriva un couple d'écuyers montés ; et la calèche fit halte. En même temps, Beamish ordonnait que les cloches fussent mises en branle et que la fanfare rejoignît et précédât son équipage, au haut de l'avenue des Bains, « en l'honneur de l'arrivée de Sa Grâce, la duchesse de Dewlap ».

Sa voix était haute. Il lança un regard si étincelant à la duchesse qu'elle fut un instant fascinée et ne fixa pas sa pensée sur les mots qu'elle venait d'entendre. Mais bientôt elle manifesta quelque inquiétude ; puis elle parut tout à fait troublée, se mordit la lèvre, et, un peu haletante : « Est-ce de moi que vous parliez, monsieur Beamish ? » dit-elle.

— De vous-même, Madame ; c'est vous à qui nous sommes charmés de rendre honneur.

— Duchesse de quoi ? Et ses traits agités se contractèrent dans l'attente de la réponse.

— Duchesse de Dewlap.

— Ce n'est pas mon titre, Monsieur.

— Ce sera votre titre sur mon territoire, Madame.

Elle rendit son joli nez et sa lèvre supérieure tout à fait vilains par une grimace de dédain.

— Dew — entrer dans cette ville devant tout ce monde sous le nom de duchesse de...! Oh! non; je ne veux pas; tout simplement, je ne veux pas! Rappelez ces hommes, je vous prie, je vous en supplie, monsieur Beamish! Vous allez m'offenser, Monsieur! Je n'entends pas être un objet de risée. Vous allez offenser le duc, Monsieur. Il aimerait mieux mourir que de me savoir blessée dans mes sentiments. Voilà tout mon plaisir gâté. Je ne veux pas entrer dans cette ville, je n'entrerai pas dans cette ville avec ce titre stupide. Ainsi rappelez-les; rappelez-les à l'instant. Je sais qui je suis et je sais ce qui m'est dû; je le sais fort bien.

— Tout comme moi, dit Beau Beamish. Chloé est là, qui vous apprendra que je suis le maître ici.

— Alors je veux retourner à la maison, entendez-vous? Je ne veux pas être tournée en ridicule comme une grande dame pour rire. Je suis une vraie dame de haut rang, et c'est à ce titre que je veux faire mon entrée. Qu'est-ce qu'une duchesse de Dewlap? Dites tout de suite duchesse de Cowstail ou de Mopsend. Qu'est-ce qu'on va dire? Mais non — je n'en veux pas. Je ne veux pas qu'on se joue de moi. Quels yeux ils vont faire! Non, je ne puis m'y résoudre et je vous prie de rappeler vos gens où je retourne chez moi.

— La calèche de Votre Grâce est derrière nous, dit le Beau.

Son sang-froid et son assurance de despote provoquèrent une crise de larmes chez la duchesse.

Elle se mit à répéter : « Dewlap! Dewlap! » au milieu de ses sanglots et se cacha la figure, tandis que ses épaules étaient toutes secouées.

— Ainsi vous êtes fière de votre titre, Madame?

— Oui, je le suis.

Et elle découvrit son visage pour lui répondre bien fièrement. Oui, certes, ajouta-t-elle, pensant mettre dans ces mots l'accent le plus énergique.

— Alors écoutez-moi, dit-il avec autorité. Votre duc est mon ami et vous êtes ici sous ma garde. Je suis votre tuteur et vous êtes ma pupille. Vous ne pouvez entrer dans cette ville qu'à la condition de vous soumettre à moi. Ecoutez-moi donc, Madame. Personne ne peut vous dépouiller de votre vrai nom et de votre titre que vous seule. Mais vous êtes sur le point d'entrer en un lieu où se présenteront à vous mille tentations de les ternir et peut-être de perdre vos droits à les porter. Vous êtes prévenue : agissez en conséquence.

— Alors je porterai mon vrai titre?

Et son visage s'éclaira.

— Pendant tout le temps de votre séjour ici, vous êtes la duchesse de Dewlap.

— Je vous dis que je ne le serai pas.

— Vous le serez.

— Jamais.

— Je l'ordonne.

Elle se jeta avec un gémissement sur la poitrine de Chloé!

— Ne pouvez-vous intercéder en ma faveur? dit-elle de sa voix pleine de larmes.

— Il est impossible, répondit Chloé, d'ébranler M. Beamish.

Après une pause, pendant laquelle on n'entendait que ses soupirs et ses sanglots, la duchesse put articuler d'une voix brisée.

— Alors... alors... pour sûr... j'aurais préféré rencontrer son squelette.

La franchise valait de l'esprit.

Beau Beamish éclata de rire. Il applaudit de tout cœur à cette saillie et dans un élan de bienveillance provoqué par une admiration irrésistible, il s'octroya la liberté de saisir les doigts de la duchesse et de les baiser. Elle vit dans cet instant une occasion de gagner sa cause; mais au premier mot qu'elle en dit, il prit son air sévère.

Sur ces entrefaites, les sons joyeux de la fanfare se répandirent dans l'air; tandis que s'ébranlaient les cloches en fête. Une admonestation sur la nécessité de dissimuler son chagrin, de tenir son rang et de représenter devant la foule; l'excitation causée par les scènes environnantes et la musique qui accompagnait la marche; la nouveauté de la situation agirent

ensemble sur la duchesse Suzanne. La sensation aiguë de son désappointement s'effaça de son esprit; elle se tint droite et son visage n'exprima plus que l'attente de choses merveilleuses. Prompt à réfléter ses moindres impressions, il ressemblait à la surface du lac bleu que des brises capricieuses frôlent et froissent, ici et là, en dépit du soleil qui l'inonde partout.

G. MEREDITH.

Traduit de l'anglais par MARGUERITE YERSIN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LV. — Divorce.

M. DELARUE. — Avez-vous remarqué que chaque fois que l'on suit dans les journaux une discussion sur un sujet grave, à la troisième gazette on n'y comprend plus rien du tout? Ainsi le divorce...

M. DESMAISONS. — Cela tient à ce que les hommes, et même les plus sages, sont presque toujours trop engagés dans la vie pour considérer froidement la vie. Le divorce? Croyez-vous que sur cette question le mal marié et l'amoureux de sa femme puissent s'accorder avec sincérité? Et le divorcé, a-t-il, devant la raison, devant l'observation, un avis valable? Autant interroger un prêtre ou un dévot sur l'existence de Dieu ? Mais il est bon, je crois, qu'il en soit ainsi. Si la raison gouvernait la vie et si les problèmes sociaux se résolvaient comme les problèmes de géométrie, il y aurait peu d'agrément dans l'existence. Ce qui vous trouble m'amuse, moi qui ne songe pas à résoudre les grandes questions. J'observe les hommes à travers leurs écrits, et leur diversité m'enchante alors que l'unanimité m'épouvanterait. M. Bourget répugne au divorce. Cela prouve qu'il est un fidèle sujet de l'Eglise. Quels arguments voulez-vous qu'il donne qui ne soient dictés par plusieurs soucis religieux dont le plus grave est le salut de son âme? L'incrédule qui repousse le divorce me donnerait davantage à réfléchir. Encore voudrais-je connaître son âge ; s'il est marié, sa femme; s'il l'aime ou s'il la tolère seulement ; s'il a des enfants; s'il est riche ou pauvre, libre ou fonctionnaire; quelle est sa parenté, le monde où il fréquente; quelle fut son éducation ; et encore beaucoup d'autres détails dont l'ensemble achèverait la figure de mon bonhomme : ses mœurs passées et présentes; s'il a eu des maîtresses, de nombreuses passades; s'il est brun ou blond, beau ou laid, éloquent ou terne, mondain ou solitaire. L'opinion d'un homme sur le divorce dépend de tout cela et encore de certains petits secrets que nous ne saurons jamais et qui sont peut-être plus déterminants encore que tout ce que je vous viens d'énumérer. La raison est une invention, curieuse après tout, des professeurs de philosophie. On ne peut en faire état dans la vie courante. Les hommes sont menés par l'intérêt ou le sentiment, mais

le sentiment n'est qu'un des masques de l'intérêt, le plus joli, d'ailleurs. Maintenant voulez-vous connaître mon opinion sur le divorce?

M. DEL. — Je vous en prie. Vous avez tout ce qu'il faut pour cela.

M. DESM. — Remuez les cendres ; il n'y a pas de danger : elles sont bien froides.

M. DEL. — Alors, en vrai philosophe dégagé des contingences, votre opinion (1) ?

M. DESM. — C'est celle de Panurge sur le mariage.

M. DEL. — Vous songez à vous marier ? cher ami?

M. DESM — Nullement. Je me mets seulement dans une situation imaginaire adéquate à me fournir des arguments.

M. DEL. — Restez ce que vous êtes et dites-moi quelle est pour vous, en ce moment, dimanche 2 février, à 4 h. 35 du soir, votre opinion sur le divorce?

M. DESM. — Diable !

M. DEL. — Enfin, êtes-vous, oui ou non, tel M. Bourget, partisan de l'indissolubilité du mariage?

M. DESM. — Indissolubilité ? C'est de la métaphysique, cela ! Qu'y a-t-il donc de plus soluble que l'homme même, et ses goûts, et ses besoins, et ses désirs, et ses amours ? Comment peut-on être partisan de ce que vous dites? Regardons autour de nous. Faisons une petite statistique.

M. DEL. — Je vous parle loi et vous me répondez chimie, psychologie et statistique, dans la même phrase.

M. DESM. — C'est pour prendre le temps de réfléchir.

M. DEL. — Alors ?

M. DESM. — Alors, je trouve que le divorce gâte l'idée que je me faisais du mariage quand j'avais vingt ans.

M. DEL. — Gâte-t-il aussi l'idée que vous en avez maintenant ?

M. DESM. — Hélas !

M. DEL. — Mais enfin ?

M. DESM. — Peut-être encore un peu.

M. DEL. — Je voulais vous le faire dire ; c'est aussi mon sentiment.

M. DESM. — Si le mariage n'est pas éternel, il perd presque toute sa valeur. Au moins doit-il être éternel dans l'idée de ceux qui s'y réfugient. Il est évident que, avec ou sans divorce légal, il peut arriver qu'il soit rompu de bien des manières, mais il serait indécent

(1) On voudra bien se souvenir que M. Desmaisons a usé du divorce, formalité qui ne semble avoir été qu'un incident futile dans son existence. Cela n'en donne que plus de piquant à ses regrets, avouons-le, un peu romantiques, en ces temps où le mariage, contrat de louage, selon l'opinion apocryphe de M. Briand, est devenu, pour M. Paul Hervieu, contrat de vente. Le marché aux esclaves n'est pas si loin qu'on le croirait de notre mentalité. Mais je m'égare, comme dit Stendhal. Je voulais seulement indiquer que le divorce de M. Desmaisons est avoué par lui-même dans un premier dialogue sur le Divorce : *Dialogue des Amateurs sur les choses du temps;* Paris, 1907, page 65.

il serait bas d'y songer d'avance. C'est la beauté du mariage qu'il soit tragique : on franchit une porte qui mène on ne sait où, peut-être au bonheur (on le doit croire), peut-être au désespoir (il n'y faut point penser), et cette porte franchie, on ne pourra jamais sortir de l'enceinte. Je crois que les femmes surtout ressentent à ce moment une grande émotion. Celles qui ne la ressentiraient pas, d'ailleurs, seraient indignes de participer à la tragédie.

M. DEL. — Même avec le divorce, la tragédie demeure. Ne le croyez-vous pas ?

M. DESM. — Fort amoindrie, sinon peut-être pour les femmes. Une femme divorcée n'est guère jamais que la maîtresse de son second mari.

M. DEL. — Et les veuves ?

M. DESM. — Il en est de même. Les veuves font aussi d'excellentes majordomes.

M. DEL. — L'état de maîtresse et même celui de majordome vaut-il pas mieux que celui de femme malheureuse ?

M. DESM. — Je ne déprécie pas les maîtresses. C'est près d'elles souvent que l'homme trouve les meilleures joies. Mais ce n'est plus la même question. Nous quittons le social pour considérer l'individuel.

M. DEL. — Qui a son importance.

M. DESM. — Qui est peut-être seul important. La société doit travailler pour l'individu, et non l'individu pour la société. Ce qui existe dans le monde, c'est l'individu. La société n'est qu'un appareil à protéger l'individu, et une société n'est prospère que si tous ses membres le sont un à un.

M. DEL. — Alors vous admettez le divorce, moyen, pour l'individu, de corriger son malheur et d'essayer de refaire sa vie ?

M. DESM. — De ce point de vue-là, oui, et même l'union libre. Mais c'est peut-être de l'utopie. Et à quoi bon l'utopie ? Croyez-vous qu'un bavardage de théâtre ou de journal va changer la face du monde ? Voulez-vous que je vous dise que je ne conçois pas bien l'ingérence de l'Etat dans l'union de l'homme et de la femme ? Et après ? Le mariage se pourrait réduire à une déclaration qu'un homme de loi enregistrerait ; et le divorce serait la révocation de l'acte initial. Mais non, c'est trop facile de construire des sociétés selon ses goûts ou ses besoins logiques. Il y a une réalité ; il y a du moins un ensemble de figures et de mouvements que nous percevons comme réalité. Demeurons-y, bien sagement. D'ailleurs, l'union libre est à la portée de tous, il me semble ?

M. DEL. — Il me semble.

M. DESM. — Mais les hommes ne la pratiqueront que le jour où elle sera imposée par la loi.

M. DEL. — Ce qu'il leur faut, c'est l'union libre légale.

M. DESM. — Car ils ne conçoivent de libertés que celles qu'on leur enfonce dans la tête à coups de maillet, comme le montre dans les journaux populaires un célèbre marchand de poudre de perlimpimpin.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Mme Lucie Delarue-Mardrus : *La Figure de Proue;* E. Fasquelle, 3 fr. 50. — Leo Larguier : *Jacques*, poème ; Mercure de France, 3 fr. 50. — R. Vermandois : *Les Sources folles;* E. Sansot, 3 fr. — Maurice Heim : *Fleurs de Rêve*, Lemerre, 3 fr.

La Figure de Proue. — Ni Aphrodite ni la Panaghia, nées de l'Asie et des îles presque égyptiennes, mais de bonne heure hellénisées, ne sont les déesses qu'il convienne de sculpter à la proue des nefs conquérantes qui se ruèrent du Nord vers les douces côtes de France et les riches terres d'Espagne, de Trinacrie et de Palestine ; plus effrénée, une fille des Wikings s'offrira aux vagues des quatre horizons entraînant derrière soi la carène asservie, sans lui laisser de repos aux havres intermédiaires ; à peine un instant s'attardera-t-elle à une ressouvenance traditionnelle :

Ayant à la tempe une fleur d'asphodèle
Et l'antiquité au fond de mon esprit
Je rôde le long de la mer immortelle,
Dont, nue au soleil, la déesse naquit.

Je plonge mes mains dans la vague latine
Toute creuse encor d'avoir conçu les dieux
Et regarde au loin les eaux boire les cieux
Afin d'en nourrir leur couleur intestine.

Je vais seule ainsi tremblante sur le bord,
Redoutant, au cœur d'algues ébouriffées,
De rencontrer, un soir d'orage, le trésor
De la tête charmante et terrible d'Orphée.

Elle ne s'arrêtera que plus loin et, se libérant même de la coque délaissée sur la grève de sang et d'or, la Figure de Proue jusqu'au désert d'Iahveh et du Coran poussera son équipée furieuse et nostalgique vers un monde imaginaire ou réel, mais entièrement opposé à celui qu'elle quitta dans sa frénésie d'aventure, si n'était qu'ici et là les forces hostiles se réconcilient en une puissante et désordonnée barbarie qui s'évade des règles et des normes. Symétriquement les terres différentes s'évoquent l'une l'autre ; aux limites du sable africain le cri des crapauds réveille la mémoire des terres normandes :

Le cri des crapauds dans le Sud
Me tombe sur le cœur comme une goutte d'eau.
Les palmiers doucement balancent leur fardeau.
Rien, rien pourtant, ce soir, du passé ne s'élude.

Le désert orageux largement se dénoue.
La nuit d'Afrique monte entre les palmeraies...
Ah ! pourquoi ces crapauds ont-ils la voix des haies
Et des herbages verts pendant l'été chez nous ?

Ayant repris la mer et remonté jusqu'aux plaines herbeuses les estuaires normands, Mme Lucie Delarue-Mardrus a cru y retrouver son seul aïeul, Hamlet, prince d'Elseneur et de Thulé, et s'acquitter envers le sol natal par de vaines prières expiatoires :

Tout l'estuaire d'autrefois, couleur de pieuvre,
Te salue avec lui. Réponds à ce salut !
Que vas-tu dire, ô toi, jeune visage élu,
A ce silence, autour de ton front, mis en œuvre ?

Et sans paroles, j'ai dans le soir trouble et froid
Dit en pleurant d'obéissance et de tristesse :
— « J'atteste, ô mon pays, d'un sanglot qui me blesse :
Que je n'aime, n'aimai et n'aimerai que toi. »

Elle se leurre elle-même et toujours désormais la Figure de Proue s'oriente fatalement vers Tanit barbaresque, plus chaude que le pâle soleil du Nord.

Jacques. — Il est moins aisé aux poètes qu'au commun des écrivains en prose de renouveler sinon le fonds même de la matière poétique qu'ils façonnent depuis des siècles, mais au moins la forme qu'ils lui imposèrent. Quand l'un d'eux par fortune y réussit, l'émerveillement est tel parmi ses pareils qu'ils ne manquent pas d'imiter sa manière : en nul genre, les poncifs ne naissent plus abondamment et en ces dix dernières années, selon leurs affinités personnelles, des jeunes gens qui ne manquaient ni de talent ni d'habileté s'assimilèrent assez bien les façons de dire et les thèmes familiers à M. Francis Jammes, à M. Henri de Régnier, à Mme de Noailles, et à quiconque d'entre leurs contemporains avait fait preuve d'invention. Parfois leurs œuvres ressemblaient à se méprendre à celles dont elles étaient inspirées : les plus charmantes odes anacréontiques sont probablement d'Henri Estienne. M. Léo Larguier a voulu rouvrir des voies abandonnées ; très nourri à la fois de Victor Hugo et des classiques hellènes et latins, il a essayé d'oublier la double tradition qu'il s'était élue pour se rapprocher de Goethe, de Brizeux et plus encore peut-être de M. François Coppée, dans *Hermann et Dorothée*, *Marie* et *Olivier*. Il lui a paru qu'en leur temps les personnages de l'épopée homérique et de l'époque alexandrine furent modernes et que l'on

pourrait tenter de raconter, en une sorte d' « égloque épique », la simple vie d' « un jeune paysan qui vécut à la ville » et qui, ayant lu beaucoup de livres, interprétera d'après eux, sans le vouloir et sans s'en douter, les spectacles de la nature. Il y a dans cette conception quelque chose de contradictoire et, après avoir exclu d'abord les héros et les dieux, M. Léo Larguier ou Jacques les y ramènent bientôt par un artifice fort connu en littérature. La fable, qui relie les divers épisodes, est, comme il convient, fort ténue : Jacques oublie une belle infidèle qui s'était enfuie vers les Iles Borromées, pour s'éprendre de la fille du meunier dormant au clair de lune ; il épouse la fraîche Suzanne, et engendre d'elle un enfant qui meurt ; le soir de l'enterrement, la vie plus forte mêle à nouveau les lèvres que brûlait tout à l'heure le sel amer des larmes ; des personnages secondaires, Laurent, amant malheureux et poète méconnu, qui ressemble à Jacques comme un frère, un vieux mendiant très proche des bergers d'Alphonse Daudet, paraissent au second plan, sentencieux et lyriques. Le décor et les acteurs prêtent à de nombreux tableaux d'idylle et c'est moins ici un long poème qu'une série de poèmes rustiques, qui parfois n'excèdent pas le cadre d'une épigramme : *les Evénements* du village, vendanges, réconciliation du bon menuisier et de la femme qui l'avait quitté, militaires en manœuvres, départ d'hirondelles et de conscrits, bal du dimanche, conférence politique annoncée par le garde champêtre sont notés sur le carnet de Jacques en traits pittoresques et l'apparition des colchiques d'automne est bien l'une de ces épigrammes qu'arrangeraient avec art, s'ils revenaient au jour, Léonidas de Tarente ou Artémidore d'Ephèse :

> Personne n'attendait les colchiques, mais eux
> Sont venus dans la nuit pleine de frissons bleus.
> Ils sont comme campés aux portes du village,
> Dans les beaux prés mouillés et contre le barrage
> Des premières maisons on peut les voir ; ils vont
> Pareils aux Bohémiens qui s'installent en rond
> Pour tresser le panier, la corbeille et la cage
> Et qui demeurent quelque jour et puis s'en vont.

Cela est ingénieux et charmant, l'un de ces poèmes détachés auxquels M. Léo Larguier ne voudrait pas aujourd'hui donner plus d'importance qu' « à un air sifflé parce que la route est longue et que l'on n'est pas tranquille ». Ces airs, assez nombreux, sont le meilleur de son livre ; au contraire, les pages de complète simplicité et les scènes proprement modernes (terrasse d'un café parisien, le soir du quatorze juillet, noce villageoise) semblent parodiques ou insuffisantes ; et bien qu'il en ait, M. Léo Larguier revient malgré lui aux plus anciens symboles ; la faux du jardinier est dressée contre la margelle au moment où l'enfant meurt ; l'arc-en-ciel annonce à

Jeanne et à Suzanne, ainsi qu'aux passagers de l'arche biblique, la pacification suprême et lorsqu'ils s'abandonnent à l'amour après les larmes, les motifs de la légende mythologique et orientale s'entremêlent à leur émoi :

Jacques, vois ce sein pur. La neige des hivers,
Vierge, dans la ravine où ne passe personne,
Est moins blanche. Prends-le dans la main ; il frissonne.
Une fraise admirable y mûrît. Sur ses yeux
Penche-toi longuement, car ce sont d'autres cieux.
Sens ce tiède parfum étourdissant qui monte.
A-t-il passé les mers et vient-il d'Amathonte,
Des bleus plateaux persans aux jardins de jasmins,
Du Sud, divin pays des œillets grenadins ?
As-tu dans ton enclos, à la saison dernière,
Planté des seringas? Sens-les... Mais non, derrière
Ta maison il n'est que des arbres, cette odeur
Est celle du beau corps de ta Suzanne en fleurs.

De même, « le paysan rêveur », qui regarde passer un vol triangulaire de canards, sait aussi bien que Théophile Gautier et que M. Léo Larguier où vont les oiseaux migrateurs, vers Tunis, vers Trébizonde, vers Ispahan et vers les roses d'Asie. Le poète a sans doute perdu la gageure qu'il s'était proposée à soi-même : les détails surtout plairont dans une œuvre qu'il eût voulue forte par l'ensemble et, dans cette vaste composition narrative, les parties lyriques ou pittoresques se détachent aussi nettement qu'en un recueil de pièces juxtaposées. M. Léo Larguier ne doit pas cependant être moins grandement loué d'avoir tenté des chemins où ses contemporains ne s'aventuraient pas et d'avoir cueilli, avec un brin de laurier, les rustiques aubépines des haies.

Les Sources folles. — Modestement, M. R. Vermandois avoue qu'il ne saurait toujours discerner dans son chant sa voix, d'autres voix déjà entendues :

O mes pauvres vers que j'ignore,
Vers « d'un autre » ou vers de moi-même,
D'où venez-vous l'aile sonore
Nicher au nid de mes poèmes ?

Des influences nombreuses et des images de terres diverses se disputent l'empire de son esprit encore incertain et qui n'a pas fait de choix définitif ; une gouaillerie d'argot montmartrois et des rondels d'album voisinent avec une ode nietzschéenne au Campéador et une brutale *Marche à la joie* et la mémoire de *Flossy*, petite poitrinaire du Nord, n'est pas offensée par *l'Inscription pour la porte d'une taverne :*

Songe que l'heure est brève et que l'art est trompeur !

Entre, viens t'accouder devant quelque bouteille
Et noyant dans le vin ta tristesse ou ta peur,
Caresse hardiment la servante vermeille.

L'Envoi, romantique, clôt, sur le mode de la chanson de Fortunio, ce livre déconcertant d'un poète très maladroit et très curieux des meilleures lettres et des plus subtiles, et qui ne répugne ni au dandysme de Corbière ni à la truculence délicate de M. John-Antoine Nau.

Fleurs de Rêve. — M. Maurice Heim a versifié, tant bien que mal, l'Hymne à Ammon-Rà-Hermakis, que traduisit excellemment M. Maspéro, jusques à des scènes galantes, d'où Watteau est absent, certains thèmes souvent mieux traités depuis quatre mille ans. Les saynètes jointes à ces essais poétiques ne valent ni plus ni moins que les travaux non rythmés du même genre qui se jouent comme lever de rideau dans les salons et théâtres.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Henri Barbusse : *L'Enfer*, librairie Mondiale, 3.5o — Gaston Hérisson : *Un jeune bourgeois*, Sansot, 3.5o. — Paul Fraycourt : *Dupecus*, Stock, 3.5o. — Paul Flamant : *Isarina*, Sansot, 3.5o. — Charles Foley : *Tueur*, Ningler, 3.5o. — Léon Berthaud : *Le Reveil*, Flammarion, 3.5o.— Jean Rameau : *L'Ami des montagnes*, Ollendorff, 3.5o. — Jean Ajallert : *Bas de soie et pieds nus*, Bibliothèque générale d'éditions, 3.5o.

L'Enfer, par Henri Barbusse. « Elle s'est approchée de la fenêtre comme moi tout à l'heure je m'étais approché de la mienne. C'est sans doute le geste éternel de ceux qui sont seuls dans une chambre. » Bien simple, bien claire, surtout bien familièrement vivante est cette phrase du début de *l'Enfer*, et pourtant elle contient en entier l'exposé d'un drame terrible, d'une œuvre à la fois redoutable et nécessaire accomplie par un poète fanatiquement brave, osant toucher à l'horreur et au sublime du même geste éternel de ceux qui sont seuls, prisonniers dans la chambre obscure de leurs désirs. Nous sommes tous nos propres prisonniers dans le cabinet noir de notre moi et nous n'osons pas sortir du cercle fatal que délimitèrent autour de nous, avant nous, des étrangers à nous, malgré leur humanité semblable. Nous n'osons presque jamais franchir les barrières qu'ont accumulées successivement devant notre faiblesse la famille, la religion, la patrie, nos professeurs, nos amis, nos ennemis... Enchaînés par tous les sentiments, quoique victimes de tous nos instincts, nous continuons à nous débattre seuls vis-à-vis d'étranges problèmes dans le noir intense de nos cellules de condamnés à mort. Nous respirons cependant très proches les uns des autres, nous imitant les uns les autres, traqués dans le piège même où on nous ordonne de buter correctement contre l'impossible, pareils à ces forçats qui ne montent

une marche que pour la sentir crouler sous eux, guettés de loin par on ne sait quel bourreau, toujours seuls, jamais libres, avec l'indéracinable espoir d'une lueur, de voir enfin s'ouvrir, sous une poussée intérieure, la fenêtre qui nous attire, cette fenêtre banale, transparence de l'infini, cette page blanche d'illusion encadrée sur le ciel. Eternellement murés en nous, chez nous, par nous, il nous faut l'espoir de fondre le mur sous nos baisers ou de le crever sous nos poings ; nous rêvons tous de nous pencher sur la rue, sur le monde, sur le temps quotidien ou sur l'éternité. Il ne nous est pas permis de songer à *la vérité* sans une idée noble d'espace, de grandeur incommensurable. Pour chercher à comprendre, il nous faut tout l'azur, tout le soleil, ou la gloire d'une foule en rumeur, le délire d'un peuple criant des noms connus, acclamés depuis des siècles. Oui, le geste éternel des êtres seuls, c'est d'aller vers une lumière qui leur a été promise dès la naissance du globe. Et depuis son berceau notre humanité vagit de bonheur aux clartés qui pénètrent déjà si difficilement jusqu'à elle, clartés louches qu'on lui dispense derrière le tulle brodé des chimères, les rideaux lourds des préjugés, encore bien contente si on ne laisse pas retomber sur elle l'épais volet de bois des superstitions religieuses. Et toujours, le col tendu, les narines palpitantes, flairant le vent des grands horizons, elle court à la fenêtre, s'efforçant vers le dehors, vers l'intérieur inconnu, puisque son intérieur lui demeure fermé. Ah ! l'homme n'a pas l'orgueil *divin* qu'on lui prête ! Il n'essaye point de se contempler. Comme il vit dans un isolement complet malgré l'apparence de sa communauté, il n'a pas l'idée de juger ses semblables par lui-même, la vie par sa vie et l'éternité par l'instant dont il est seul possesseur. Or, si le hasard avait troué sa prison juste à l'opposé de *sa fenêtre*, de cette banalité du jour qui est un leurre, car il n'éclaire, en somme, que par l'unique intermédiaire de nos yeux, si le hasard faisait une fente discrète au mur de la vie privée de son voisin, si, devenu le *Voyeur* par excellence, c'est-à-dire cette monstruosité qu'on appelle *Dieu*, il pouvait pénétrer d'une manière occulte dans une existence non moins murée que la sienne, il comprendrait la vérité, il la tiendrait sincèrement nue sous le puissant effort de son intelligence, une vérité nue qui n'est pas celle que des peintres, accablés de toutes les infirmités de leur génie, ont voulu nous offrir sortant du puits dans une indécence de gala. La vérité est plus belle de ce qu'elle plus hideusement dépouillée et il y a plusieurs vérités : celles qui pleurent sur la folie de leurs corps et celles qui rient sur la conscience de leur geste ! Presque toutes n'ont pas de honte mondaine, parce qu'elles sont vierges, étant absolument certaines de n'être pas violées par l'œil du témoin étranger à leurs ébats. Et, partant de ce point que la beauté d'une vérité est d'être entièrement inviolée, celui qui s'approcherait de la fente

discrète serait donc illuminé de la grâce divine et pourrait refaire le monde à sa propre image, à sa propre image grandie, éblouie de tout ce qu'il ignorait jadis du monde ou de lui-même. Il ne m'appartient pas de suivre le *Voyeur* dans son roman au pays de la réalité, mais à la place d'Henri Barbusse, au lieu d'intituler mon livre *l'Enfer*, je l'aurais tout simplement appelé : *Dieu*. Si vraiment Dieu était en qualité de voyeur éternel refusant d'intervenir, il mériterait notre dégoût, mais si le héros de ce livre existe en qualité de poète, il ne doit inspirer que le respect et l'on peut se trouver consolé de bien des choses en imaginant avec lui ce rêve merveilleux du plus merveilleux réel.

Un jeune bourgeois, par Gaston Hérisson. Un libre penseur bien élevé (il paraît qu'il y en a encore !) s'éprend malheureusement d'une jeune fille aux idées cléricales. Dans un groupe politique formé par des étudiants de province on le surveille, on le tourmente et sous prétexte de pensée libre on lui retire naturellement tous les droits de croire à la liberté d'autrui. Après une lutte courageuse entre ses sentiments et ses instincts, il finit par sacrifier son amour non pas à la politique, ce qui serait lâche, mais à cet amour même de la liberté de penser qu'il a pour la femme dont il voudrait faire sa compagne. Il la devine toute prête à céder sa religion, comme elle finirait par céder sa pudeur, et il se retire du combat... pour ne pas vaincre. Roman curieux à cause de ce dénouement inattendu, noble sinon humain. Je veux pourtant reprocher à l'auteur un professeur qui s'appelle : *Pédague*.

Dupecus, par Paul Fraycourt. Dupecus père, c'est un honnête concierge; Dupecus fils, c'est un pauvre diable de petit garçon qu'on enrôle dans la grande armée des jésuites. La maman Dupecus a la manie religieuse au point de ne pouvoir accomplir aucun acte important sans consulter son confesseur ou, pour le moins, brûler une petite bougie devant quelque personnage sacré. Il en résulte des scènes de ménage fréquentes, car le mari est un républicain aussi bon savetier que possible. Il laisse faire la première communion, il abandonne ses droits à l'éducation laïque et, de concessions en concessions, il finit par mourir désespéré, quoique toujours impénitent. Ce rôle de la dévote compagne qui ne se révolte jamais, prie du fond de son cœur et croit que son fils est appelé à la gloire du froc, est bien tracé, intéressant, malgré son exagération dans la douceur.

Isarina, par Paul Flamant. Venise ! Venise ! Depuis son exposition où tous les notables commerçants français eurent un aller et retour pour le palais des doges, on n'entend parler que de cette ville, dont la vie semble le perpétuel déclin d'une belle tuberculeuse : plus elle agonise, et plus elle aime les mondanités. Naturellement, les romans ont la couleur de cette agonie; c'est l'apothéose de la mer

qui crache, des pierres qui croulent, des canaux vert de gris sentant le chat mort. Du sang, de la volupté et... du chat mort ! Isarina est une servante d'auberge discrètement silencieuse, comme il convient à une peinture d'enseigne, et Frivoline, une noble dame attirée par le coucher du soleil sur la lagune, lequel soleil n'a pas du tout la décence qu'il aurait à son coucher vu du Pont des Saints-Pères. Il s'agit d'un conte d'art, d'une flamme de bengale, d'une lanterne de gondole, telle l'offrande d'un cœur en feu. Ces choses-là sont dites en termes aussi galants que vénitiens. Tout en lisant cette belle histoire, je pensais ouir le clapotis de ce vers nostalgique de la comtesse Mathieu : « La chanson du désir et de Sainte-Lucie! » (Quand j'étais petite, les étuis à aiguilles des couturières de province étaient faits de ce bois-là). *Isarina* est certainement la plus discrète de mes impressions sur Venise, car elle ne m'apprend rien de nouveau, sinon que la ville en question doit sentir le chat mort. La seule vision de la Venise immortelle que je garde, inoubliable, au fond de mes yeux fatigués par les décevantes apothéoses de la Venise mourante, est celle d'une dogaresse, debout, en manteau de pourpre brodé d'or, de pourpre éteinte comme un sang séché, au collier d'aigues-marines azurant la robe de satin blanc, ainsi qu'un clair de lune bleuirait l'écume des vagues adriatiques, d'une dogaresse très pâle dans la nuit de ses cheveux, plus pâle que la neige tombante des plumes de son chapeau, d'une dogaresse parisienne parlant de l'Arétin tout en sucrant son thé : j'ai nommé, je crois, M^me^ Catulle Mendès.

Tuteur, par Charles Foley. Aimable roman où tout se passe comme dans les romans où il y a des jeunes filles. Le vieux tuteur grognon devient un tendre jeune homme et il épouse la pauvre enfant abandonnée qui se trouve tout à coup une riche héritière. Bien raconté, ça fait toujours plaisir, même quand on ne prend pas cela pour une étude de mœurs.

Le Réveil, par Léon Berthaud. Une Alsacienne courageuse arrive à force de patience et de dévouement à vaincre l'anti-patriotisme naissant d'un petit Français très désabusé. Il y a la fille coquette d'un pseudo-traître qui paraît d'abord l'emporter sur le souvenir de Strasbourg, mais le remords d'une faute par omission conduit notre jeune soldat à la pénitence, c'est-à-dire aux genoux de la jolie province perdue... car tôt ou tard on en vient, hélas! aux grandes explications de famille.

L'Ami des montagnes, par Jean Rameau. Le docteur Laurent Lucq épouse une trop jeune créature, un peu coquette, un peu étourdie, mais très gracieuse, qui répond au nom léger de Passarine. L'ami des montagnes, âgé de 45 hivers, s'unit à ce printemps parce qu'il le sait menacé de toutes sortes de maux qu'engendre la fonte des neiges. Passerine, c'est le pont volant fait de deux lianes flexibles

entre un rocher et l'arbre qui penche, le précipice est au-dessous. Qu'un glaçon, chu de haut, pèse dessus et tout s'abîme jusqu'au torrent du fond. Le docteur connaît les montagnes belles et traîtres, les petits ponts qui vous donnent le vertige et peuvent aussi s'effondrer. Il est jaloux, mais il souffrira sans se plaindre, jusqu'au jour où, ses belles montagnes lui faisant signe, il ira leur demander le mystère de leurs avalanches, c'est-à-dire l'éternel repos. Passerine, guérie de tous les maux et de tous les amours, ne songe plus qu'à son médecin. A son tour elle saura le sauver. Ils s'abîmeront ensemble dans l'éternelle contemplation de leurs chères montagnes, celles qui donnent le vertige du renoncement en nous rendant la fidélité de l'habitude.

Bas de soie et pieds nus, par Jean Ajalbert. De jolies silhouettes de petites filles civilisées et sauvages. On ne préfère pas les unes aux autres, mais on compare, on étudie. Ici c'est l'animal frêle, à peine rusé, tellement il est apprivoisé depuis les siècles de politesses mondaines. C'est la petite apprentie pâlotte qui vous tombe dans les bras, confiante, heureuse de mal se conduire et qu'on remet dans le chemin de la vertu, comme on la remettrait dans les bras de son voisin. Là, c'est la bête cabrée en pleine jungle, fuyante ou blessée, toujours féroce, malgré qu'elle en arrive à lécher les mains. Jean Ajalbert mêle à la galette du Moulin de Montmartre un peu de piment et des fumets de gibier. Malgré qu'il revienne de loin, il ne ment pas, car il a bien capturé lui-même les gentils animaux dont il parle et ce ne sont pas seulement des histoires de chasseurs. Ce sont bien mieux des secrets de dompteurs.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Collection des plus belles pages : Saint-Amant ; « Mercure de France ». — *Poètes et Goinfres du* XVII^e^ *siècle : la Chronique des Chapons et des Gélinotes du Mans d'Etienne Martin de Pinchesne,* publiée sur le manuscrit original de la Bibliothèque Nationale, par Frédéric Lachèvre ; Henri Leclerc. — *La Guirlande de Julie,* augmentée de Pièces nouvelles, avec une Notice et des Notes, par Ad. van Bever ; Sansot.

Voici les Plus Belles pages de Saint-Amant. Dans la notice qui précède cette anthologie, M. Remy de Gourmont écrit ces mots qui caractérisent la poésie de Saint-Amant. Il a, dit-il, « tous les dons d'un grand poète, et pourtant il serait peut-être excessif de l'appeler ainsi. C'est qu'il lui a manqué tout de même je ne sais quelle sérénité supérieure, je ne sais quels dons spirituels. Notre sensibilité ne protestera plus si l'on ajoute un mot au jugement : Saint-Amant fut un grand poète verbal. » Ce don du verbe fut chez lui un don instinctif, et non un acquis de culture. Saint-Amant savait peu de latin et peu de grec, et il lisait surtout en lui-même. Son poème sur *la Solitude* nous le dit :

Oh que j'aime la solitude !
C'est l'élément des bons esprits,
C'est par elle que j'ai compris
L'Art d'Apollon sans nulle étude.

Il aime la nature et sait la décrire telle qu'il la voit. A ce point de vue, il semble être, avec Théophile, le précurseur immédiat des Romantiques. On trouve même dans ses vers une sorte de prédilection pour les ruines et les vieilles pierres :

Que j'aime à voir la décadence
De ces vieux châteaux ruinés,
Contre qui les ans mutinés
Ont déployé leur insolence !
Les sorciers y font leur sabbat...
Là se nichent en mille trous
Les couleuvres et les hiboux.

S'il aime la mer, il la préfère courroucée, lorsqu'elle étale sur ses bords

Des gens noyés, des monstres morts,
Des vaisseaux brisés du naufrage.

Il y a des contrastes en lui : il est à la fois spirituel et mélancolique, satyrique, étrange et fantastique, et réunit toutes ces qualités sous une égale maîtrise. C'est que, nous dit l'auteur de la notice, Saint-Amant est « tout extérieur, artiste bien plus que poète sensible. Théophile annonce le lyrisme personnel des romantiques; Saint-Amant préfigure le lyrisme impersonnel des parnassiens : il y a en lui du Banville et du Leconte de Lisle. Mais que n'a-t-il pas préfiguré, ce poète protée » ?

Les Visions sont la description de véritables hallucinations. Furent-elles réelles? On peut le croire, si on rapproche de ces *Visions* l'aveu sincère de cette strophe du *Contemplateur :*

Tantôt, saisi de quelque horreur,
D'être seul parmi les ténèbres,
Abusé d'une vaine erreur,
Je me peins mille objets funèbres ;
Mon esprit en est suspendu,
Mon cœur en demeure éperdu,
Le sein me bat, le poil me dresse,
Mon corps est privé de soutien,
Et, dans la frayeur qui m'oppresse,
Je crois voir tout pour ne voir rien.

Pour chasser ces fantômes, le poète prend son luth (ce qui n'est pas une métaphore, Saint-Amant était excellent musicien); mais ses doigts, suivant l'humeur de son « triste génie »,

Font languir les accents et plaindre l'harmonie ;

Mille tons délicats, lamentables et clairs,
S'en vont à long soupirs se perdre dans les airs.

On trouvera dans ce recueil, à côté des pièces célèbres de Saint-Amant : *la Solitude*, *le Contemplateur*, *les Visions*, *le Palais de la volupté*, *le Melon*, *le Passage de Gibraltar*, *la Rome ridicule*, des poèmes moins connus, mélancoliques, burlesques ou bachiques : *le Paresseux :* « Accablé de paresse et de mélancolie... », *les Goinfres :*

Coucher trois dans un drap, sans feu ni sans chandelle,
Au profond de l'hiver, dans la salle aux fagots,
Où les chats, ruminant le langage des Gots,
Nous éclairent sans cesse en rouant la prunelle.

et ce sonnet qui suit : « Quand je la vois, cette gorge ivoirine... », qui est une chose délicieuse. Voici encore, en quarante pages, ce qu'il faut retenir du *Moïse sauvé*, idylle héroïque : « C'est, en somme, dit l'éditeur critique, le plus grand effort poétique, de Ronsard à Victor Hugo, et qui n'a pas été tout à fait vain. *Le Moïse* a surtout une valeur de poésie picturale : c'est une curieuse fresque. » Des *Lettres et Préfaces* de Saint-Amant aident à faire comprendre l'homme et l'œuvre. En appendice, une biographie, des anecdotes, et des jugements critiques, une bibliographie et un petit lexique complètent ce petit volume, destiné à faire aimer ce poète méconnu ou du moins peu connu qu'est Saint-Amant : C'est seulement maintenant, semble-t-il, que le jugement de Boileau ne pèse plus sur ces poètes de la fin du XVI^e^ siècle, quoique déjà, dans ses *Grotesques*, Théophile Gautier écrivait à propos de Saint-Amant : « Il est à coup sûr un très grand et très original poète, digne d'être cité entre les meilleurs dont la France puisse s'honorer. »

§

M. Frédéric Lachèvre qui publia, en 1900, *la Lune parlante, poème nocturne* de Saint-Amant (dont jusqu'à ce jour l'existence était discutée), nous donne aujourd'hui : **la Chronique des Chapons et des Gélinotes du Mans d'Etienne Martin de Pinchesne**, publiée sur le manuscrit original de la Bibliothèque Nationale. Ce Pinchesne était le neveu de Voiture. Ce fut lui qui édita ses œuvres. Il obtint même de M^me^ de Montausier la restitution du manuscrit d'*Alciadis*, qu'elle détenait, en la menaçant de publier les lettres qu'elle avait échangées avec Voiture. Ces propositions et ces menaces furent faites en vers. Pinchesne, n'obtenant d'abord pas de réponse, adressa une requête, en vers, à l'Académie Française, puis « une autre requeste à Messieurs de l'Académie sur la rançon d'Alciadis », requêtes qui circulaient dans les ruelles des Précieuses. La marquise capitula.

Admis, à la suite de son oncle, à l'Hôtel de Rambouillet, Pinchesne eut, très jeune encore, l'honneur de voir deux de ses madrigaux insérés dans *la Guirlande de Julie*. Ce sont deux pièces assez médiocres. Mais, dès lors, Pinchesne se crut poète et destiné à une grande gloire. Il faisait agréablement des vers faciles, comme tous les honnêtes gens de cette époque. Il écrivit de nombreuses *Poésies héroïques*, qu'il faisait imprimer luxueusement, à ses frais, et ornait de frontispices dessinés par Mignard et Chauveau. L'insuccès le découragea, et il eut le tact, dit spirituellement M. Lachèvre, de ne pas mettre au jour ses deux œuvres maîtresses : *l'Heureuse alliance* et *la Rochelle ou l'Hérésie détruite*, œuvres qui resteront à jamais inédites. Pourtant, un autre ouvrage, qu'il dédaignait, lui assurera, sinon la gloire, au moins de n'être pas oublié. Ce récit des pantagruéliques repas où furent mangés à la gloire de Costar les chapons et les gelinottes du Mans, par des académiciens comme Ménage, G. Colletet, Charpentier, l'abbé Tallemant, des épicuriens, roturiers, et grands seigneurs, tels que : Charles Rosteau, Des Barreaux, Linières, etc..., est, dit M. Lachèvre, un des plus curieux morceaux de la littérature gastronomique de notre pays.

Le succès des « œuvres de Voiture » provoqua une querelle littéraire entre Balzac et Pinchesne, défenseur de Voiture. Balzac se voulait le premier épistolier de France. Costar, érudit et épistolier lui aussi, prit parti pour Voiture. Il devint, par ce geste, et sa *Défense des ouvrages de Voiture*, l'ami de Pinchesne. Une correspondance s'établit entre eux. Costar envoie à son ami des chapons et des gelinottes et Pinchesne organise chez Guille, un fameux cuisinier de l'époque, des repas pantagruéliques où l'on mange et boit à la santé de Costar. On y improvise et on y récite des vers. Pinchesne se fait le chroniqueur de ces festins poétiques. Ce sont ces lettres, entrecoupées de vers, que M. Lachèvre publie aujourd'hui, ainsi que les réponses de Costar, archidiacre du Mans. Les lettres de Pinchesne sont aimables, un peu précieuses : il s'essaie à faire du Voiture Mais quelle facilité poétique. Les lettres de Costar sont d'une langue plus sobre : quelques-unes sont belles. On trouve dans ces chroniques des pages, prose et vers, écrites par divers convives, en reconnaissance de la munificence de Costar, expéditeur infatigable de « voitures » de gelinottes. *Le Voyage héroïque* de M. Charpentier est un curieux morceau, « digne de feu M. de Voiture, et bien loin au-dessus de feu M. Sarrazin », écrit Costar. Voici des *stances* de Perrault, un madrigal de Saint-Amant, une lettre, prose et vers, de G. Colletet, des vers de Claudine Colletet, servante d'abord, puis femme et muse du poète, que Pinchesne appelle l'illustre et la divine. La divine Claudine cessa de chanter après la mort de son mari. La Fontaine écrivit :

Sans gloser sur le mystère
Des madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons désormais
Qu'en la langue de sa mère.

On pourrait extraire de ce volume de curieuses recettes culinaires. Pinchesne conte à Costar que chez Mme du Housset on ne servit ses gelinotes, qu'une à une, tantôt au milieu d'une douzaine de petits poulets de grain, tantôt à la tête d'une compagnie de cailles, de bécassines ou de pluviers. Dans une épître en vers, Linières se fait l'historien d'un de ces banquets :

D'abbord on estala deux potages fort beaux ;
L'un estait de perdrix, l'autre de pigeonneaux,
Qu'avait accompagné de force béatilles.
... Un excellent chapon confit à l'estoufade
Entouré de poulets frits à la marinade.

Boudin blanc, etc. Premier service. Ensuite, salades

Avec des chapons gras, des grives, des perdrix,
Des pluviers, des faisans et quelques bénavis ;
... Le service suivant ne fut point moins pompeux
Qui fut de champignons, de truffe et de morilles ;
Là parut la gelée, et les pieds de pourceau.
... Le blanc manger y fut un mets incomparable.
Ensuite on nous apporte un dessert admirable, etc.

Cette *Chronique des Chapons et des Gélinotes du Mans* est éditée par M. Lachèvre d'une façon très luxueuse, telle que l'eût désirée Pinchesne lui-même.

§

M. Ad. van Bever publie une édition critique définitive de **la Guirlande de Julie**, avec un curieux portrait de Julie d'Angennes. Il restitue justement à Conrart des pièces qui jusqu'ici furent attribuées à Corneille, et publie en outre des madrigaux composés pour *la Guirlande* et qui ne figurent pas dans le manuscrit original. Pièces extraites du Recueil Conrart, conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal. D'autres pièces extraites des poésies de Malleville. Des « Fleurs de M. de Scudéry destinées à la Guirlande de la Princesse Julie ». Enfin, quelques fleurs inédites : *le Narcisse* de M. Godeau, *le Lys* de M. Des Reaux, *le Souvenez-vous de moi* de M. de Frémont, etc... Ce petit livre est établi avec le soin et le souci d'exactitude que M. van Bever apporte dans tous ses ouvrages documentaires.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

André Lebey : *Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848 ;* Juven.— Pierre Quentin-Bauchart : *Lamartine et la politique étrangère de la Révolution de Février ;* Juven. — Robert Dreyfus : *Quarante-huit ;* Cahiers de la Quinzaine. — A. Malet : *Histoire Contemporaine, 1789-1900 ;* Hachette. — Cours et conférences.

Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848, par André Lebey. — M. André Lebey ne cache pas ses sympathies d'historien pour Napoléon III. Ce volume-ci est une suite à un précédent ouvrage sur les tentatives de Strasbourg et de Boulogne. Il doit être suivi de trois autres volumes qui mèneront le lecteur jusqu'au Coup d'Etat du 2 décembre. Ainsi, cinq volumes pour la seule période des débuts. Nous ne savons si M. Lebey ira plus loin ; mais si son ouvrage ne fait point mentir l'adage que « le commencement demeure toujours le plus notable moment », son entreprise, dans le programme qui en est actuellement tracé, ne sera pas sans intérêt pour ce qui est d'une exacte connaissance des idées que le neveu de l'Empereur apporta sur le trône.

Passant de l'intérêt de l'œuvre en son ensemble à l'intérêt du présent volume, nous voyons l'auteur s'efforcer de préciser le rapport de Louis-Napoléon Bonaparte à la Révolution de 48. Un premier chapitre contient une psychologie très fouillée de ce mémorable mouvement. L'auteur procède par exposés mêlés de considérations d'un ton assez spéculatif Il sied de louer le soin apporté dans le choix et dans l'utilisation des documents, presque toujours contemporains. On ne saurait dire que le tableau véritablement consciencieux tracé par M. Lebey de la Révolution de 48 soit flatté. Il ne nous apporte aucun motif nouveau d'estime et de sympathie pour les choses de ce temps. Nous ne savons si l'auteur l'a voulu ainsi, mais il nous semble que c'est bien là l'impression qui se dégage de son livre. Les membres du Gouvernement provisoire, dont la situation fut toujours fausse, sont par surcroît, pour la plupart, de petits ambitieux. Seule, la mégalomanie de Lamartine reste généreuse. Encore n'était-il pas loin de s'égaler à Napoléon lui-même. On se souvient du tour que lui joua Sainte-Beuve, qui, pressé de confesser l'opinion à lui prêtée, touchant ce prestige napoléonien de Lamartine, riposta tout net qu'il n'avait jamais rien dit ni pensé de pareil. Le caractère dominant de cette Révolution, le caractère qui doit, et à juste titre, continuer de solliciter l'attention des historiens et des hommes d'Etat, c'est son côté socialiste. Cette signification, considérable bien qu'antipathique, excéda les facultés des hommes de ce temps, à commencer par Louis Blanc, qui cependant avait été par avance le théoricien du mouvement de février. Les membres du gouvernement provisoire, de la commission exécutive et de l'Assemblée Nationale ne purent rien

faire de suivi. Issus d'une révolution, ils eurent à en comprimer le développement au nom des idées de conservation et d'ordre bourgeois qui étaient, en 48, le facteur contre-révolutionnaire. Cette contre-révolution de 48 fut autrement efficace que celle de 92, bien qu'essentiellement mesquine, et de courte vue, et désorganisatrice à sa manière. L'expérience socialiste des Ateliers Nationaux aboutit aux terribles journées de Juin. Toute cette morne et filandreuse affaire de 48 est là.

Que, dans un tel degré de contradiction, d'impuissance sociale et d'anarchie, le nom de Napoléon ait pris un pouvoir magique, ait résumé, pour une France désorientée, toutes les idées de capacité, d'organisation, comment s'en étonner ? Louis-Bonaparte n'eut qu'à se laisser porter. Encore y fallait-il beaucoup de perspicacité, de prudence, de finesse, tout ce sens de l'opportunité, secondaire sans doute dans l'ordre des facultés, mais essentiel, sans lequel le bonheur d'une situation ne saurait durer. Louis Bonaparte l'eut au plus haut degré. Il s'insinua là où un autre aurait cru, bien à tort, pouvoir s'imposer.

Une chose qu'il faut se dire, et qui ressort de l'étude historique de M. André Lebey, — il fera bien d'insister encore là-dessus, — c'est la grande influence que les idées de 48, — principe des nationalités, socialisme, — eurent sur les idées de Napoléon III. Etant donné 48, rien d'autre que Napoléon III n'était possible. César fut bien « la dernière carte révolutionnaire », au moins en fait de politique étrangère, — la carte heureuse et décisive, et trop.

Lamartine et la politique étrangère de la Révolution de Février, par Pierre Quentin-Bauchart. — Le 15 mai 1848, l'émeute qui envahit l'Assemblée Nationale criait : « Vive la Pologne ! » en même temps que : « Vive l'organisation du travail ! » Le premier cri résume les difficultés de la politique étrangère du gouvernement provisoire de 48, de même que le second résumait les difficultés de sa politique intérieure. Cette double difficulté avait un même principe : la Révolution même dont était issu le gouvernement provisoire, tenu de gouverner contre cette Révolution, internationaliste à l'extérieur, comme elle était socialiste à l'intérieur.

Du 24 février au début de mai, et même de là jusqu'au 24 juin 1848, la politique extérieure fut toute aux mains de Lamartine. Elle fut, dans ce qu'elle eut de bon, un long effort pour éviter les conséquences de la Révolution à l'étranger, c'est-à-dire la guerre avec l'Europe. De même la politique intérieure fut une longue lutte contre la démagogie. Mais si cette dernière lutte ne fut pas toujours loyale, eût des faussetés, des maladresses et des indécisions qui la rendirent meurtrière, si l'on y voit les membres du gouvernement provisoire louvoyer à l'envi, soigner leur popularité, pour se jeter finalement dans les bras de Cavaignac, Lamartine, lui, fit pour mener à bien

la lourde tâche qui lui était échue les efforts sinon les plus heureux, du moins les plus désintéressés. Issue d'une révolution, brusquement interrompue en juin, ayant eu durant ce court laps, du fait de son origine et des conditions où elle s'exerça, un caractère d'instabilité et de provisoire, la politique étrangère de Lamartine semble éphémère et « vouée à l'obscurité ». M. Quentin Bauchart a pensé que cette œuvre, pour avoir été accomplie dans des conditions défavorables, n'en est pas moins importante et caractéristique. Il l'a étudiée en détail avec un soin louable. Sans doute le vice originel de ce pouvoir était cruel : le ministre qui, après les révolutions de Berlin et de Vienne, se vantait, selon ses propres expressions grandiloquentes, d'apporter un « pan d'Europe » chaque fois qu'il entrait au Conseil, ce ministre, à Paris, n'avait point, de son propre aveu, quatre hommes de troupe pour faire garder l'ambassade d'Autriche menacée par les agitateurs allemands. Cependant, tout ne fut pas illusoire dans ses vues, même, pendant un instant, dans ses vues libérales. Lorsque les mouvements révolutionnaires de Berlin et de Vienne eurent rendu l'Europe plus souple à l'égard de la France, Lamartine put faire assez grande figure, donner quelque ampleur, et même, chose plus difficile, quelque consistance en Europe à la fameuse politique libérale, orgueil et chimère de tous les hommes de 48. Dans une étude minutieuse de la politique de Lamartine en Italie, M. Quentin-Bauchart a montré que la plupart des idées de Napoléon III devaient être attribuées à Lamartine. Ce qui vaut mieux, et ce qui n'implique pas un mince effort, c'est que, ministre d'une Révolution essentiellement internationaliste, Lamartine sut rassurer l'Europe, et ceci sans de trop grandes complaisances, sauf peut-être envers l'Angleterre dont il sollicita un peu trop vivement les bonnes grâces. « Les affaires extérieures ne se présentaient pas mieux après Austerlitz ! » mot ambitieux et un peu ridicule, et qui fait mal le pendant à la fameuse phrase sur le drapeau rouge. Mais il est vrai qu'elles se présentèrent, ces affaires, aussi bien que le permettaient des circonstances pitoyables, et M. Pierre Quentin-Bauchart a eu raison de croire qu'il était intéressant et instructif d'étudier à fond le rôle diplomatique de Lamartine.

Quarante-huit, par Robert Dreyfus. — Nous ne pouvons que signaler cet ouvrage sur *Quarante-Huit*, qui complète la série des publications nouvelles dont cette période vient d'être l'objet. M. Robert Dreyfus a réuni dans ces pages quatre études sur l'histoire de la Deuxième République : l'une consiste en une vue d'ensemble sur la Révolution de Février, où l'auteur voit avant tout, et c'est bien voir, un mouvement social, beaucoup plus qu'un mouvement politique; l'autre est un précis historique de la Loi Falloux ; la troisième raconte l'expédition de Rome, tandis que la dernière donne un curieux tableau de la Presse en 48. Ces fragments d'histoire, notamment les morceaux

sur la loi Falloux et sur l'expédition de Rome, aideront le lecteur à comprendre « comment la reconstitution très rapide des forces conservatrices, après la tourmente de février-juin 1848, prépara l'opinion française à désirer ou à accepter le Coup d'Etat du 2 décembre 1851 ».

Histoire Contemporaine, 1789-1900, par A. Malet. — On demandait un jour au rédacteur de cette rubrique quels étaient les ouvrages d'histoire qu'il aimait le mieux et qui lui allégeaient le plus sa tâche. A quoi il répondit sans hésiter : « les manuels », de bons résumés clairs, succincts, sans tendances morales ou politiques. Il a pu constater plus d'une fois qu'il fallait toujours retomber, après toutes les variations des ouvrages de détail, sur les notions consignées dans les bons manuels; et cette constatation s'impose de nouveau, et avec une singulière plénitude, à propos du livre de M. A. Malet. C'est un repos pour l'esprit de parcourir, ainsi disposée en claires séries de faits non contestés, ou contestables on sait immédiatement en quoi, l'histoire du XIX^e^ siècle. Rien de plus tonifiant pour la mémoire noyée sous le flot des lectures particulières. Les grandes lignes de l'édifice se retrouvent, et aident au classement des détails nouveaux. Ajoutez que l'ouvrage est soigneusement illustré, dans un goût neuf, avec une compréhension piquante du document graphique. C'est vraiment, — et nous prenons bien garde à ce que nous disons là, et nous savons que c'est beaucoup dire, — c'est vraiment le meilleur manuel d'histoire contemporaine que nous ayons encore connu.

Cours et Conférences. — Dans une récente *Conférence*, faite à l'Institut d'Action Française, M. Jacques Bainville a poursuivi ses études sur l'histoire de la formation de l'unité allemande. Après avoir rappelé les plans politiques qui marquèrent les dernières années du règne de Charles X, notamment le règlement avantageux des frontières de Belgique et du Rhin, qu'allait permettre, paraît-il, l'alliance avec la Russie à la suite de Navarin, M. Bainville aborde l'étude de la politique extérieure de Louis-Philippe. Il systématise ingénieusement cette politique en politique libérale (révolutionnaire, internationaliste) et en politique dynastique (traditionnelle, française), selon que Louis-Philippe fait sa part au « mouvement » ou à la « résistance ». Le duc de Broglie, puis Thiers furent les ministres de la politique de « mouvement »; Casimir-Périer, Molé et finalement Guizot, ceux de la politique de « résistance ». Cette dernière seule, affirme M. Bainville, était conforme aux intérêts de la France et celle qui eut avec elle l'esprit de Louis-Philippe. Elle repoussait la propagande révolutionnaire et internationaliste, acceptait les traités de 1815 (M. Bainville les juge, semble-t-il, un peu trop acceptables) (1),

(1) Albert Sorel a montré qu'ils satisfirent des ambitions et des rancunes qui

non sans essayer d'en tirer le plus de parti possible, etc. M. Bainville montre comment c'était là, à son sens, une politique réaliste et sûre. Le siège d'Anvers et l'occupation d'Ancône furent des concessions, de « coûteuses expériences » qui, jointes à d'autres intermittences et imprudences libérales, amenèrent, après l'appui prêté à Méhémet-Ali contre la Turquie, l'exclusion de la France du concert européen (15 juillet 1840). Moins d'un an plus tard, Louis-Philippe avait rendu à la France son rang en Europe, en reprenant les traditions de la politique conservatrice. — En ce qui concerne l'Allemagne particulièrement, cette dernière politique en eût empêché l'unité, dit M. Bainville, en s'opposant au libéralisme intéressé de Frédéric-Guillaume IV et en liant partie avec l'Autriche, selon la tradition des derniers ministres de l'ancienne monarchie, pour empêcher l'hégémonie prussienne de s'étendre aux états allemands de second ordre et d'ordre inférieur. Ajoutez l'Italie. Sur ces deux points, essentiels en Europe, — du point de vue français et monarchique, — M. Bainville résume heureusement de la sorte la politique conservatrice de Louis-Philippe (politique très injustement calomniée, dit-il) : « L'Autriche était suspecte en Italie : c'est à la France que serait confiée la pacification italienne. La France était redoutée en Allemagne : c'est l'Autriche qui se chargerait d'y rétablir l'ordre. » M. Bainville trouve « excellent » ce programme; nous le trouvons, nous, lucide certainement, mais complexe quant à l'application et surtout impraticable en France, sans trop voir, d'ailleurs, en quoi il justifiait la réputation de pusillanimité qui valut à Louis-Philippe, avec les fureurs libérales, la perte de son trône en 1848.

— Nous devons nous contenter, pour aujourd'hui, de signaler le *Cours* intéressant que M. Alfred Rébelliau, bibliothécaire de l'Institut, fait, chaque jeudi, à la Sorbonne, sur l'histoire des idées et de la littérature chrétiennes, du XVI^e^ au XIX^e^ siècle. On sait que ce Cours a été institué par le ministère et la Sorbonne à la suite de la suppression de la Faculté de théologie d'Etat. Voici les sujets des leçons déjà données cette année ou des leçons les plus prochaines : Courants nouveaux dans la théologie catholique au début du XVIII^e^ siècle. La théologie de Fénelon. La défaite du Jansénisme en 1713. Le protestantisme hollandais. Bayle et Fontenelle, etc. Nous nous proposons de revenir sur ces diverses matières du Cours de M. Rébelliau, en nous plaçant au point de vue historique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

remontaient, dans les cours européennes, non plus à la Révolution, mais à Louis XIV même.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

A. Meillet : *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 8° 2e éd. 1908, Hachette, 10 fr. — G. F. Scott Elliott : *The Romance of Savage life*, in-16, 45 ill., 1908, Londres, Seeley et Cie, 5 sh. — Fr. S. Krauss : *Das Geschlechtsleben in Glauben, Sitte und Brauch der Japaner*, 4°, 1907, Leipzig, Deutsche Verlagsactiengesellschaft, 30 marks. — M. Delafosse : *les Frontières de la Côte d'Ivoire, de la Côte d'Or et du Soudan*, 8°, 94 ill 1908, Masson et Cie, 6 fr. — A. B. Lloyd : *In Dwarf-land and Cannibal country*, 3e éd., 8°, ill., 1907, Fisher Unwin 7. sh 6. — Les instituteurs et les enquêtes de folk-lore. — *Folk-lore de Saint-Rémy* (Vosges), 1907, éditions du *Pays Lorrain*, Nancy. — Memento.

Il est peu de sciences à première vue aussi rébarbatives que la linguistique. Pourtant ses adeptes en sont enthousiastes. C'est que, presque autant que les mathématiques, elle donne une sensation de sécurité. Les mots et les phrases ne sont considérés par elle que pour leur contexture et leurs rapports formels, leur sens ne comptant pas. S'il entre en ligne de considération, ce n'est pas de la linguistique, mais de la sémantique, science nouvelle, fondée par M. Bréal, et à laquelle M. Meillet, successeur de M. Bréal au Collège de France, a donné sa véritable signification.

De même, la linguistique s'est enrichie, ces temps derniers, grâce surtout à l'abbé Rousselot, de la phonétique expérimentale. Cette double tendance a fait de la linguistique une science plus vivante, et mieux assise. Nombre de suppositions hâtives ont dû être rejetées, nombre de recherches recommencées sur des bases nouvelles, telle la dialectologie romane et germanique.

Il est remarquable qu'en ce domaine, comme en tant d'autres, il a fallu faire table rase de presque tout ce qui a été fait au XIXe siècle. Dans l'un des appendices à son **Introduction**, consacré à l'histoire des théories linguistiques au siècle dernier, M. Meillet montre comment, en définitive, la science des langues indo-européennes ne s'est constituée que tard.

Ce terme d'indo-européennes est à lui seul déjà une indication : on a cessé de parler de langues aryennes ; on ne les prétend plus la propriété caractéristique d'une race spéciale, celle des Aryens ; on n'essaie plus, tant furent piteux les échecs antérieurs, et tant apparaît comme ridicule la méthode proposée, de reconstituer la langue primitive de nos prétendus ancêtres venus soi-disant d'Asie, en partant des faits linguistiques classiques et modernes. Au moment où chacun des dialectes indo-germaniques entre dans l'histoire, il avait déjà subi, pendant de longs siècles, des modifications profondes. Les linguistes ont réussi à déterminer entre ces dialectes des concordances et par suite à reconnaître l'existence d'une famille linguistique indo-germanique. Mais ces concordances sont trop peu nombreuses pour permettre de reconstituer la langue souche.

Ainsi débarrassée des recherches tendancieuses, la grammaire

comparée a vu peu à peu se délimiter son objet propre : c'est,« grâce à la détermination des éléments communs indiqués par les concordances, de mettre en évidence ce qui, dans chacun des idiomes historiquement attestés, est la continuation d'une forme ancienne de la langue, et ce qui est dû à un développement propre et original ». Le livre de M. Meillet est donc consacré à montrer par où les diverses langues indo-européennes concordent, ou diffèrent.

La difficulté d'un tel livre était de présenter les milliers de faits linguistiques d'une manière à la fois précise, complète et lisible. Et je crois que ceux-là même qui ne s'intéressent pas à la linguistique d'une manière spéciale apprécieront l'élégance avec laquelle M. Meillet s'est tiré d'une tâche d'autant plus ardue qu'il n'existait pas jusqu'ici de traité synthétique en ces matières. Ce qu'on avait, c'étaient des manuels pour les étudiants, où les faits sont présentés au complet, en détail, et discutés à fond ; ce qui manquait, c'était un travail où ne fussent retenus que les faits proprement typiques, suffisants pour fonder des démonstrations continues. Aussi l'*Introduction* n'est-elle pas un manuel qui seulement se consulte, mais un vrai livre qui se lit d'un bout à l'autre. Il a été assez souvent parlé ici de la supériorité des Anglais, des Américains et des Allemands dans la plupart des branches de l'ethnographie, pour que l'occasion soit avec plaisir rencontrée d'indiquer comment la science française dépasse parfois de nouveau, d'un bond, ses concurrentes : c'est par une alliance merveilleuse de la précision dans la connaissance des faits et de l'élégance synthétique et explicative de leur exposition.

Et cette même qualité se rencontre d'un bout à l'autre du livre de M. Meillet, dans chacun des chapitres où il traite successivement : de la méthode, de la notion de langues indo-européennes, des diverses langues indo-européennes, de la phonétique, des principes de la morphologie, du verbe, du nom, de la phrase, du vocabulaire, et du développement des dialectes indo-européens, question sur laquelle l'auteur prépare d'ailleurs un vaste traité d'ensemble.

§

Le Roman de la vie sauvage, par G.-F. Scott Elliott, est plutôt, comme le titre l'indique, une narration descriptive qu'un traité pour les spécialistes. Les faits sont en général bien choisis, et caractérisent avec précision les mille et une nuances de la vie sociale et mentale des demi-civilisés. Mais ce n'est pas des « sauvages de couleur » seulement que traite le livre : les « sauvages blancs » y sont en bonne place; l'auteur rapproche souvent les contradictions, les pratiques enfantines ou risibles relevées chez les populations d'Océanie ou d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique, des mœurs et des croyances de l'Europe moderne ou actuelle. Des « sauvages », nous

en coudoyons tous chaque jour : et c'est le mérite de M. Scott Elliott, par ce manuel conçu un peu dans le genre de nos *Lectures* pour l'enseignement secondaire, de montrer à des contemporains qui se croient très civilisés, combien petite est leur supériorité mentale et sociale sur les hommes à demi-nus des îles et des continents extra-européens.

§

M. Fr.-S. Krauss, bien connu pour ses travaux de fokl-lore général, s'est fait de plus en plus une spécialité de l'étude de la sexualité chez les divers peuples. Le volume qu'il vient de publier sur **La Vie sexuelle des Japonais** est vraiment curieux. Je laisse de côté ici les théories qu'il y soutient, notamment sur les rites phalliques au Japon, qu'il regarde comme les éléments d'un vrai culte rendu au phallus ou au cteis, alors que je ne puis leur reconnaître que la valeur de rites magiques directs (de fécondation) ordinaires. Ce qui intéressera davantage les lecteurs du *Mercure*, c'est de savoir que la représentation figurée des actes sexuels a pris au Japon une forme esthétique dont on n'a guère idée en Europe. Sur les nombreuses planches (il y en a 80) qui illustrent ce beau volume, on trouvera reproduits des instruments pour plaisirs solitaires qui sont de vrais bijoux, notamment des boîtes à surprises, d'où sort, quand on les ouvre, non pas un diable, mais ce que vous savez : ces boîtes se donnent en cadeau aux veuves. Aux fiancées on offre le jour de leurs noces de petits livrets illustrés, destinés à l'éducation des futurs conjoints. Ainsi la monotonie n'obscurcira pas la lune de miel. Cependant que les héros y jouent des muscles, des paysages de fond ou des perroquets sur leur perchoir expriment leurs « états d'âme ». C'est à la fois naïf et raffiné. Ailleurs se voient les tribulations d'hommes graves poussés par la tempête — oh ces vagues, et ces ciels ! — dans une île uniquement habitée par des femmes. Jugez de leur joie... celle des femmes, car les hommes, au bout d'une nuit, n'en peuvent plus, puis dévalent vers leur barque, poursuivis par les goules désespérées. Mais au Japon les consolations pour dames seules sont aisées et perfectionnées, témoin celles que M. Fr. S. Krauss reproduit, à des grandeurs presque exagérées, sur plusieurs de ses planches.

Dans tout l'Extrême-Orient, indemne jusqu'ici de ces tristes conceptions éthiques et religieuses qui altèrent chez nous les « plaisirs de la chair », raffiner les joies sexuelles est regardé comme aussi normal que chez nous les joies du palais, de l'oreille, de l'œil. On y cultive vraiment un art érotique, sans fausse honte, ni perversité ; et les petits objets pour usages intimes tout comme les livrets éducateurs sont de vente publique et d'usage courant.

§

M. Maurice Delafosse est l'un de nos rares fonctionnaires coloniaux

qui connaissent, de l'ethnographie et de la linguistique, la vraie méthode, et l'appliquent. Il sait en même temps présenter le résultat de ses observations sous une forme animée, souvent un peu ironique, qui fait lire d'une traite ses monographies et ses livres. Le dernier publié est une description des **Frontières de la Côte d'Ivoire, de la Côte d'Or et du Soudan**, du point de vue géographique et ethnographique, frontières qu'il connaît mieux que quiconque puisqu'il était le chef de la mission française de délimitation. Tout le bassin de la Haute Volta Noire a été ainsi reconnu. De nombreuses photographies, toutes excellentes, complètent les descriptions. Le volume est très bien présenté : notamment on signalera la couverture, d'un jaune soutenu, avec ornementation d'après des motifs locaux (façade de mosquée soudanaise et danses indigènes).

Il y a moins à glaner pour l'ethnographe, mais davantage pour qui aime les aventures dramatiques dans le Livre d'A. B. Lloyd sur le **Pays des Pygmées**. Cependant on y trouvera des renseignements utiles sur plusieurs populations du Soudan Egyptien, de l'Uganda et du Congo Belge, entre autres sur les Pygmées de la Grande Forêt. On sait fort peu de choses, en réalité, sur ces populations que tout conduit à regarder comme les plus anciennes qui soient. Et une expédition spéciale, confiée à des ethnographes et à des linguistes, devrait être envoyée pour plusieurs années dans les régions qu'ils habitent. Jusqu'ici, on n'a été renseigné sur eux que par des explorateurs de passage, des fonctionnaires en tournée ou des missionnaires.

§

On ne saurait assez engager les instituteurs à faire des enquêtes de folk-lore alors qu'il en est temps encore. Le meilleur procédé, trop peu connu en France, est de demander aux enfants des narrations sur divers sujets, par exemple sur les fées, sur les sorciers, sur les observances de toute sorte ; les enfants interrogent leurs parents et leurs voisins et en peu de temps l'instituteur a ainsi à sa disposition une masse de matériaux qu'il n'a plus qu'à classer et à mettre en œuvre — mais sans souci littéraire ni tendance rationaliste. On peut de même faire écrire aux enfants les chansons et les rondes, leur faire décrire les jeux locaux. Ce procédé d'enquête a donné d'excellents résultats en Angleterre et en Suisse, et l'on a pu ainsi recueillir et sauver de l'oubli un grand nombre de variantes, souvent archaïques. Mais trop peu d'instituteurs connaissent l'intérêt national et scientifique de ces recherches ; beaucoup d'entre eux s'occupent bien de l'histoire locale, dépouillent des archives, compulsent les papiers des familles : mais ce travail pourra toujours être fait un jour ou l'autre. Le « progrès » uniformise vite les populations

des campagnes ; c'est donc de la vie actuelle qu'il s'agit de s'occuper avant qu'elle ne disparaisse, plutôt que de la vie d'autrefois.

M. Martin, instituteur à **St-Remy** (Vosges), est dans la bonne voie : il a décrit les **croyances et les coutumes** de sa commune et a reproduit en patois plusieurs contes et récits. Peut-être ses collègues de Lorraine se prendront-ils d'émulation, et s'il en est qui désirent être guidés dans leurs recherches (car encore faut-il savoir quoi demander et quoi chercher), qu'ils s'adressent M. P. Sébillot, l'infatigable secrétaire général de la Société des Traditions Populaires.

§

Memento. — Il est question de créer au ministère des Colonies un *Service Ethnographique*, analogue en principe à ceux qui fonctionnent déjà dans plusieurs pays étrangers. Ce sera là un progrès intéressant, dont la répercussion sur notre politique coloniale se saurait être que bienfaisante, sans parler de sa portée scientifique considérable.

Parmi les revues reçues, je signale : *Anthropos*, t. III, fasc. 1 ; la *Revue des Traditions Populaires*, 1907, nº 12 ; la *Revue du Traditionnisme*, fasc. 12 ; *le Préhistorique*, t. V, nº 1 ; — et un nouveau périodique, la *Revue des Etudes Ethnographiques et Sociologiques* (Geuthner, éd., 68, rue Mazarine), fasc. 1 et 2, dont le titre indique le but, à la fois descriptif et théorique.

A. VAN GENNEP.

LES BIBLIOTHÈQUES

Le rapport de M. Steeg sur le budget des bibliothèques. — Les traitements du personnel de la Bibliothèque Nationale comparés à ceux des fonctionnaires du *British Museum*. — Causes probables de quelques défauts dans le fonctionnement des bibliothèques. — La salle de la rue Vivienne. — Les périodiques : leur exil proposé ; en quoi il serait fâcheux. — Un conseil supérieur des Bibliothèques, S. V. P. — La collection Audéoud. — La table des périodiques à la B. N. — Exposition Rembrandt .— Memento.

La critique est aisée. C'est une vérité dont le rapport de M. Steeg sur le **budget** de l'Instruction publique impose une fois de plus la preuve. Il a dessiné un tableau peu enchanteur, quoique exact, de la situation des bibliothèques en France, sans se flatter d'ailleurs d'y apporter un remède efficace.

Il y fut longuement question du sort des fonctionnaires et agents de ces établissements, et de l'absence du fameux « statut », fixant les droits et les devoirs et réglant l'avancement. A l'heure actuelle, les promotions dépendent uniquement des vides que la mort et le découragement peuvent produire dans les rangs du personnel. Encore existe-t-il une garantie contre l'arbitraire et le népotisme ? Aucune. La moindre place est guettée par les parents pauvres des ministres, et les situations plus importantes risquent d'être enlevées par quelques publicistes ministériels fatigués de polémique.

§

Au moins si l'avancement est nul, les traitements relatifs sont-ils honorables ? Comparons-les à ceux que l'Angleterre ou l'Allemagne donnent à leurs bibliothécaires. En regard des 454.099 francs que coûtent au budget français les 171 fonctionnaires ou agents de la rue de Richelieu, le *British Museum* consacre une somme de 941.675 francs à rétribuer ses 174 fonctionnaires ou agents, sans parler d'une autre allocation de 275.000 francs destinée à la police de l'établissement et aux gens de service hors cadre. Pourtant le *British Museum* est moins riche que la Bibliothèque Nationale. A Berlin, le budget du personnel dépasse de 30.475 francs celui de notre grande bibliothèque, et pourtant la *Bibliothèque royale* ne comprend ni les cartes, ni les médailles, ni les estampes.

La situation est peut-être pire dans les bibliothèques Mazarine, Sainte-Geneviève et de l'Arsenal. Il est vrai que le service y est moins absorbant ; mais tandis que tous les fonctionnaires de la rue de Richelieu sont payés dès leur entrée en fonction, — ne serait-ce que 4 francs par jour, — on a vu des « stages gratuits » se prolonger plus de dix ans dans les bibliothèques ci-dessus nommées, aussi bien que dans les bibliothèques universitaires.

§

Est-ce donc du découragement du personnel que proviennent les **défauts de fonctionnement** reprochés aux bibliothèques françaises, et particulièrement à la Nationale ; délais invraisemblables dans la réception, le classement dans les collections et la mise à la disposition des lecteurs, des ouvrages nouvellement parus ; lenteurs exagérées dans la communication des ouvrages portés aux catalogues et demandés avec toute l'exactitude désirable, etc. ? Non certes. Mais si l'on voulait essayer de réformer les abus signalés, peut-être faudrait-il s'en prendre au dépôt légal dont la réforme s'impose, à l'esprit maladroitement démocratique qui exige qu'on accorde à tout venant une carte pour la salle de travail, alors que la salle publique est désertée ; aux architectes enfin, dont les plans gagneraient à être soumis à l'approbation des bibliothécaires.

§

A qui fera-t-on croire que les millions gaspillés dans la construc- d'une **seconde salle de lecture, rue Vivienne**, n'auraient pas été mieux employés à aménager des magasins et à créer un machinisme moderne pour la circulation rapide à travers les services encombrés des ouvrages demandés par les travailleurs de la salle déjà existante, et qui contient trois cents places ? Il y aurait assez de fauteuils pour les lecteurs sérieux, si les demandes d'admission

étaient délivrées plus judicieusement. Il n'y en aura jamais assez pour les livres dont la masse toujours accrue exige des magasins toujours plus vastes.

§

C'est au point que, pour désencombrer nos bibliothèques, M. Henri Martin propose le transfert dans un local spécial des collections de journaux et de **périodiques**. A notre avis, ce n'est là qu'un dangereux expédient. Il nous paraît impossible aujourd'hui de séparer dans la bibliographie d'un sujet quelconque le livre du périodique. Dans l'ordre scientifique, par exemple, l'idée neuve, le faits cientifique nouveau, l'expérience intéressante, sont consignés dans une revue spéciale, aussitôt qu'acquis, par leurs auteurs jaloux de s'assurer la priorité de la découverte. C'est ainsi que M. Deniker, le savant bibliothécaire du Muséum, donne toute son attention à la presse, et laisse percer parfois un certain dédain pour le livre. Mais livres ou articles, de quel droit les séparer? Est-ce que souvent l'article n'est pas le prolongement du livre? Est-ce que telle Revue encyclopédique n'est pas le complément de tel dictionnaire? Et devrons-nous un jour prendre le métro pour aller consulter, dans l'*Annuaire de la Société française de bibliographie*, les *Notions sommaires sur la littérature bibliographique courante*, dans lesquelles M. Stein complète et remet au point son excellent *Manuel de bibliographie générale* ?

§

M. Steeg, pour revenir à son rapport — lequel n'a provoqué aucune révolution, — M. Steeg a entrevu quelques remèdes à la situation fâcheuse qu'il a diagnostiquée. Il se demande timidement s'il n'y aurait pas lieu d'accorder la personnalité civile aux grandes bibliothèques publiques, d'instituer une *Caisse des bibliothèques*, analogue à la caisse des Musées, etc. Il voudrait qu'on mît à l'étude la question très intéressante de *la spécialisation des bibliothèques* — ce qui serait à l'encombrement signalé plus haut une solution plus élégante que celle de l'exil des périodiques ; enfin et surtout, il se retranche, pour la solution de toutes les questions soulevées, derrière un **Conseil supérieur des bibliothèques**, dont la création est désirée par l'Association des bibliothécaires français et admise en principe par le ministère de l'Instruction publique.

§

En attendant que les Bibliothèques puissent accepter des legs et régir librement leur budget, il ne leur est pas défendu de recevoir des cadeaux en nature. C'est pourquoi l'on peut voir, rue de Richelieu, une intéressante petite exposition de beaux livres modernes, tirages sur papiers de luxe d'éditions d'art publiées par les Rouquette, les

Boussod et Valadon, les Conquet, les Ferroud, etc., ou pour la Société des *Amis du Livre*, tous exemplaires habillés de richissimes reliures. C'est à Monsieur **Audéoud** que l'on doit cette aubaine. Il lègue cinq à six millions au Louvre — qui jouit, lui, de la personnalité civile, — et des livres, dont quelques-uns sont des merveilles de l'art décoratif appliqué au livre moderne, à la Bibliothèque Nationale. Cela n'était pas un cadeau à dédaigner, car l'Etat n'est pas assez riche en France pour faire travailler les Marius Michel, les Mercier et les Cuzin, qui sont les ténors de la reliure, et dont les filets d'or sont un pactole. Or j'avoue que Marius Michel, qui est le plus abondamment représenté dans la collection Audéoud, me semble avoir une regrettable tendance à charger ses plats de festons et de fleurs à peine stylisées qui tiennent beaucoup de place et ne meublent pas. J'avoue que les truculents cuirs ciselés de Lepère n'ont nullement besoin du livre qu'ils recouvrent et gagneraient à s'accrocher tout simplement à des murs, sans relier rien du tout. J'avoue encore que la manie de faire gribouiller par des artistes en renom les marges des livres et leurs blancs de croquis et d'aquarelles originales autant que médiocres, m'a toujours paru fâcheuse, et que l'exposition Audéoud n'est pas pour me faire revenir sur mon opinion. Il y a là notamment un certain pompier jeté par Rochegrosse sur le faux-titre d'une édition de la « Tentation de Saint-Antoine », qui est à faire crier. Plus intéressant, un bel exemplaire de « Germinie Lacerteux », dont les plats portent les portraits des auteurs peints par Carrière. Telle qu'elle est, la collection Audéoud avait sa place marquée rue de Richelieu où la reliure moderne d'art n'était représentée que par les quelques spécimens du travail des Mercier, des Michel, des Noulhac et des Joly, dus à la libéralité de M. Béraldi, et exposés dans la Galerie Mazarine.

§

Dans le même établissement on a beaucoup apprécié le très simple dispositif adopté depuis quelque temps à la **table des périodiques**. L'innovation permet de mettre à la disposition du public le dernier numéro paru de plus de 250 revues et bulletins de sociétés, et cela dans un ordre relatif. On sait que jusqu'ici les quelques périodiques admis à l'honneur de figurer sur ce meuble s'y étalaient dans le plus plus inextricable désordre.

§

Pour terminer, annonçons que le département des Estampes prépare pour le mois de mai une **Exposition Rembrandt**, qui sera une véritable féerie ; car il ne faut pas qu'on ignore que, sans compter les dessins originaux, la collection de la rue de Richelieu ren-

ferme les plus merveilleux tirages qu'il soit possible de voir de l'œuvre gravé du maître hollandais.

§

Memento. — Notes sur l'évolution du portrait enluminé en France, du XIIe au XVIIe siècle, à propos de l'Exposition de la Bibliothèque Nationale, par P. André Lemoisne (*Revue des bibliothèques*, 17e année, nos 79, juil.-sept. 1907). — P. Schwenke : La nouvelle bibliothèque royale de Copenhague (*Zentralblatt für Bibliothekwesen*, no d'avril 1907). — Ch. Sustrac : De l'Orientation des bibliothèques modernes (*Bulletin de l'Ass. des bibliothécaires français*, no 5, sept.-oct. 1907). — René Caguat : Les bibliothèques municipales dans l'Empire romain (*Mém. Acad. inscriptions et belles-lettres*, XXXVIII.)

GABRIEL RENAUDÉ.

LES REVUES

La Revue : ce que boivent les savants, les écrivains, les artistes. — *La Nouvelle Revue :* des vers de M. Paul Géraldy. — *Revue Bleue :* notes d'Ernest Renan. — *La Revue Hebdomadaire :* M. Hugues Le Roux, à propos d'un manuscrit abyssin. — Memento.

Ce que boivent les savants, les écrivains, les artistes, tel est le sens d'une enquête de MM. Fernand Mazade et du docteur F. Regnault, publiée par **La Revue**, et dont la conclusion se trouve dans le fascicule du 15 janvier.

On se rendrait compte, en lisant les réponses des personnes interrogées, que l'alcool n'est plus en faveur et que le vin n'est pas manifestement loué. On peut être sobre et manquer pourtant de génie dans l'art où l'on s'exerce. Tel, qui préfère l'eau pure à tout breuvage, y ajouterait un peu de vin qu'il ne perdrait point la moitié de l'once que pèse son talent. Il faut plus de deux longues pages à M. J.-F. Raffaëlli pour nous confier son régime. En dix lignes, M. Maurice Barrès nous a dit l'essentiel du sien.

Très justement, les enquêteurs résument de ce mot le débat qu'ils ont provoqué : l'alcool agissant « à la façon d'un coup de fouet », ils disent : « Fouettez une bourrique, vous n'obtiendrez rien. » Si, quelquefois des ruades.

Voici la conclusion de MM. Mazade et Regnault :

Reconnaissons qu'il s'est trouvé deux hommes que l'usage habituel de l'alcool n'a pas frappé d'impuissance, deux hommes dont l'œuvre a été effectuée sous l'influence du poison. Mais l'exception confirme la règle. En l'espèce, elle la confirme d'une manière assez funeste. Ces deux hommes ont eu une vie peu enviable, et ils sont morts jeunes et tristement. L'un d'eux est Hoffmann ; l'autre est Edgard Poe.

D'abord magistrat et musicien, Hoffmann ne commença à écrire qu'après sa trentième année. S'inspirant du mesmérisme, il évoquait dans le délire de l'ivresse des personnages fantastiques qui rappellent les prouesses des

hypnotiseurs contemporains. Il passait toutes ses nuits au cabaret, et si ce genre d'existence profita à son talent, l'existence fut brève et le talent plus bref encore. L'esprit d'Hoffmann s'obscurcit promptement. Les derniers ouvrages du conteur sont loin de valoir les premiers. Hitzig, son écuyer de gloire, l'avertissait qu'il devenait nuageux et morne.

Edgar Poe dut à l'alcool des visions et des terreurs dont sa littérature est profondément impressionnée. Il connaissait le vertige moral qui force à accomplir un acte que l'on réprouve. Il le décrit dans *le Démon de la perversité ;* et il retrace, dans *le Chat noir*, les impulsions irrésistibles de l'alcoolique. D'autres de ses contes rappellent les hallucinations du buveur. La plupart de ses chefs-d'œuvre ont été créés entre deux crises de *delirium tremens*, chefs-d'œuvre étranges, certes. Poe a dit que l'étrangeté était la beauté, et il a été un poète beau, quoique étrange. Il y a donc eu deux génies alcooliques. Nous n'en connaissons pas un de plus. Et Alfred de Musset ? Alfred de Musset a été un alcoolique qui avait eu du génie. On saisit la différence essentielle. Musset s'adonna à l'absinthe pendant les dix dernières années de sa vie, et on n'a pas assez noté qu'en ces dix années-là il ne produisit presque plus rien.

Il en est de même de Charles Cros et de Paul Verlaine, qui ont été abîmés par le rogomme. L'alcool leur a tout pris sans leur rien donner. Les chansons de Cros sont fraîches et ingénues ; et les bonnes poésies de Verlaine dégagent une odeur d'encens, d'aubépine et de poudre de Chypre : elles ne sentent pas l'eau-de-vie.

Qu'en dites-vous?

§

Parmi les jeunes poètes, M. Paul Géraldy est de ceux dont le vers net a le plus de couleur. Il donne à **la Nouvelle Revue** (15 janvier) un poème inspiré d'un des plus beaux spectacles qui soient au monde, puisqu'il chante cette merveille : *le Printemps sur Paris*. Si les lignes ne m'étaient mesurées, je citerais la pièce en son entier, pour sa franchise de ton, la justesse de ses images, sa fraîcheur imitative, pour tout dire. Au moins, ne laisserai-je point, sans l'avoir transcrit, ce vers heureux où l'on trouvera un accent typique de l'auteur :

Des enfants aux yeux grands comme des petits sous...

L'antithèse réduite à cela est délicieusement expressive. Elle a quelquefois cette minutie dans Victor Hugo, quand elle n'y éclate pas en foudre : car il a gouverné le peuple turbulent des mots comme un dieu superbe. Mais M. Paul Géraldy a cette sensibilité très personnelle sans quoi on n'est qu'un versificateur, et non point un poète.

Les Boulevards sont frais d'air et de jeunes filles.
Une vieille qui rit et pleure sur un banc
est plus jeune aujourd'hui de soixante printemps.
Sur le sol qu'à travers les feuilles il fusille,

le soleil se répand multiplié, meilleur,
et fait marcher les bonnes gens comme des riches.
Les murs sont pavoisés de papiers de couleurs.
L'été s'est annoncé sur toutes les affiches
qui font une réclame au soleil de Paris...
Et somptueusement, vers le Bois reverni,
descendent, poussant l'air qui refuit sous leurs ailes,
les autos débordées de chapeaux et d'ombrelles,
telles, sur le gravier qui s'écrase et se creuse,
des corbeilles qui glisseraient silencieuses...

Et puis, comme un marchand qui refait ses paquets
et qui reprend sa marchandise éblouissante,
un à un, le soleil retire ses reflets
en laissant un désir dans les yeux des passantes.
L'heure laiteuse meurt sur les sens échauffés.
Une aurore nocturne a jailli des cafés,
où le jour électrique irradie hors des globes.
Les femmes sont plus nues sous l'alcôve des robes.
Les corsages éclos que la nuit va fleurir
épandent dans l'air tiède un pollen de désirs.
Le long des quais, des feux minuscules s'émeuvent.
Tout au bout, le couchant rosit les maisons neuves.
La Seine, avec ses tons écrasés de pastel,
s'en va, lourde de ponts, se jeter dans le ciel.
La chaleur morte exhale une joie un peu triste.
Le bruit décroît le long des pavés et s'endort...
La ville cérébrale a bougé jusqu'aux bords.
Et parmi les buveurs attardés, les cyclistes
qui rentrent fatigués, tous les guidons fleuris,
racontent que ce soir, en regagnant Paris,
ils ont cru voir rêver, aux fenêtres, des femmes,
et qu'au fond des quartiers pauvres et décriés,
sans corset, au seuil noir des logis ouvriers,
les femmes des faubourgs avaient du vague à l'âme...

§

La majorité ne va que par intérêt et peur : ce n'est pas cela qui a droit de gouverner le monde. Quoi! une majorité de lourds propriétaires, ne voulant pas être dérangés, endormiraient le monde!

De qui vous semble cette boutade? Elle est de maître Ernest Renan. Je la trouve dans des notes réunies sous le titre *Observations et faits psychologiques* et publiées par la **Revue Bleue** (18 janvier). Rien de ce qui coula de cette plume n'est indifférent. Tout concourt à dérouter sur ce que pensait, au fond, ce philosophe bienveillant, sentimental comme une grisette et plus méditatif qu'un vrai moine. Fort avant sa rupture avec l'Eglise, il doutait. Cela ressort du soin,

du plaisir d'intelligence, qu'il prend à analyser les aliments dont elle pensait bien le fortifier pour la servir. Il l'aura servie, malgré tout, sinon dans ses prêtres, du moins dans son esprit, sa morale. De même que Fénelon n'est pas étranger au style d'Ernest Renan, pareillement les livres des pères orthodoxes ont des droits sur l'auteur de *la Vie de Jésus*, et d'*Emma Kosilis* également.

A la suite de cette page qui vaut d'être citée, je crois, Ernest Renan a inscrit entre parenthèses : « Ceci important pour mon traité de la méthode. » Ne serait-ce que pour cette note, j'aurais cité ces lignes qui se recommandaient d'elles-mêmes :

Tous les proverbes du vulgaire, profanes et surtout religieux, tous les dogmes des religions qu'on peut regarder comme la philosophie d'instinct, la philosophie de l'humanité spontanée, opposée à la philosophie du travail individuel, sont vrais quant au fait exprimé, mais généralement il s'y mêle une hypothèse. Exemple : ce proverbe si connu : il y a un ange pour les petits enfants (pour les préserver des dangers.) Il y a en cet aphorisme deux choses : 1° un fait, lequel est vrai, c'est que les enfants échappent souvent à des dangers où des grandes personnes périraient, si elles n'avaient pas plus de prudence ; 2° une cause fictive (qui toutefois *peut* être vraie), c'est d'attribuer cette conservation à un ange. Le fait s'explique physiquement, parce qu'ils ne se troublent pas du danger, ou plutôt ils ne le voient pas. D'ailleurs ils ne se roidissent pas. — Voilà donc deux choses, l'une vraie, l'autre hypothétique, mêlées dans ce proverbe, car jamais le peuple ne peut se résoudre à s'arrêter au fait, il est toujours jeté au delà dans la cause, et cela se conçoit : la connaissance de la cause est un besoin pour l'homme. D'un autre côté, cette connaissance ne pouvait s'acquérir que par la lente induction, et le peuple étant incapable d'attendre et d'induire, il arrive qu'il est essentiellement hypothétique. Ce serait au sage éclectisme à faire ainsi, en tout, l'élimination du fait et de l'hypothèse : ce serait un puissant moyen de collection de vérité.

§

La Revue hebdomadaire (11 janvier) commence la publication de *Magda, reine de Saba*, fragment d'une chronique abyssine. « Le Ferha-Nagast » (la Gloire des Rois), que M. Hugues Le Roux a traduit de la langue ghéze.

Ce qui suit est extrait de la préface où le traducteur narre comment le précieux manuscrit de cette chronique, après un séjour dans les collections du British Museum, fut restitué au roi d'Ethiopie :

L'empereur Jean avait reçu l'envoyé d'Angleterre avec sa couronne impériale sur la tête. En apercevant le joyau dont on voulait lui faire présent, il flaira les prémices d'un protectorat. Il fronça les sourcils et dit :

— Ai-je deux têtes pour porter deux couronnes ?

L'amiral demanda à l'empereur Jean si, de sa part, il ne pourrait rapporter à la reine Victoria quelque parole plus obligeante.

Le négus répondit :

— Dis à ta reine que ses soldats ont pris dans la chambre de Théodoros le livre auquel les empereurs d'Ethiopie tiennent le plus. C'est l'histoire de la reina de Saba et de son fils : notre livre. Je prie Dieu qu'il me revienne.

Décidément, les Anglais avaient envie de complaire à l'empereur Jean, car, dans le tas des livres que les soldats avaient emportés de Magadala, on fit rechercher à Londres le manuscrit que réclamait le négus. On le lui renvoya comme il l'avait demandé.

Le manuscrit disparut par la suite. A la demande formelle de Ménélik, que M. Le Roux en avait prié, on le rechercha. Et j'emprunte de nouveau à la préface de M. Hugues Le Roux :

Je vis donc arriver à ma tente un haut fonctionnaire. Il se présentait avec les déploiements de cortège qui conviennent à un envoyé de l'empereur. Les chevaux, les mulets et les lances de son escorte encombraient la pelouse qui me servait de cour d'honneur.

J'accueillis ce messager dans les formes d'usage. Il était porteur d'un livre qu'habillait entièrement une étoffe précieuse. Je le reçus des semains, — non sans émotion.

Je me trouvais en face d'un manuscrit de vingt-six centimètres de hauteur sur vingt-cinq de large et sept d'épaisseur. La matière était de peau de chèvre. Je comptai soixante-quatre feuillets, — y compris la feuille de garde et le verso. Ces feuillets étaient écrits sur deux colonnes de dix-sept centimètres de hauteur et de huit de large. Il y avait régulièrement dix-neuf lignes par colonne, tracées d'une écriture régulière, un peu grosse. Les caractères atteignaient une hauteur, en moyenne de quatre à cinq millimètres. Les changements de chapitre étaient indiqués, sans alinéa, par le fait que les premières lignes du chapitre nouveau apparaissaient d'un bout à l'autre écrites à l'encre rouge. La feuille de titre portait l'indication suivante :

Presented by the Secretary of State for India
Aug. 1868.
393

Au bas du second feuillet, le premier écrit du manuscrit, dans l'espace laissé libre, entre les deux colonnes d'écriture, je relevai un cachet à l'encre rouge d'environ deux centimètres et demi de diamètre. Il figurait le lion et la licorne, soutenant un écusson couronné au-dessus de l'inscription « British Museum ».

Le verso du dernier feuillet du manuscrit portait, — outre l'estampille à l'encre rouge et l'écusson qui vient d'être décrit, — les lignes suivantes, tracées d'une écriture cursive et très inclinée :

This volume was returned to the King of Ethiopia
by order of the Trustees of the British Museum
December 14 1872
J. WINTER JONES
Principal librarian.

Il n'y avait plus de doute possible : le livre que je tenais dans mes mains était bien cette version de l'histoire de la reine de Saba et de Salomon que négus et prêtres d'Ethiopie considèrent comme la plus ancienne de tou-

tes celles qui circulent dans les bibliothèques européennes et les monastères abyssins. C'était le livre que Théodoros avait sous son oreiller, la nuit où il se suicida ; celui que les soldats anglais avaient emporté à Londres, qu'un ambassadeur rendit à l'empereur Jean, que ce même Jean feuilleta dans sa tente, le matin où il tomba sous les cimeterres des mahdistes, enfin, que les moines avaient dérobé et que Ménélik rendait à la lumière.

§

Mémento. — *La Grande Revue* (10 janvier). — M. E. Gauthier : « L'ancienne taille et l'impôt sur le revenu ». — M. A. Binger : « L'or à la côte d'Ivoire. »

La Revue des idées (15 janvier). — M. A. Chide : « Synonymie. » — M. André Lebey : « Les hommes et les partis autour de Louis-Bonaparte en 1848. »

La Rénovation esthétique (janvier) contient un très bon poème de M. Edmond Gojon : « Le Calvaire. »

Le Correspondant (10 janvier) : un bel article de M. A. de Lapparent sur « Janssen ». — Du lieutenant-colonel Rollin : « Le Service des renseignements militaires. »

La Revue de Paris (15 janvier) publie une remarquable étude de M. Léon Blum sur « l'œuvre poétique de Mme de Noailles », des poésies de M. Henri de Régnier, un article de M. le Dr E. Burnet sur « le cancer », et la suite des « Lettres de Rome » de Georges Bizet.

Dans le *Mercure* du 16 janvier, parlant de ce groupe de jeunes écrivains qui a pour organe *la Foire aux chimères*, j'ai écrit par inadvertence qu'ils étaient des « aristocrates ». L'un d'eux me prie de faire connaître que j'aurais dû écrire : *artistocrates*. Je lui laisse la responsabilité de ce néologisme dont le besoin n'est pas encore prouvé.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les derniers rabelaisiens (*Journal de médecine interne*, 20 janvier). — M. Bourget et le divorce (*Le Matin*, 28 janvier). — Flaubert et le théâtre (*Comœdia*, 31 janvier). — Joyeuse histoire naturelle (*Écho de Paris*, 30 janvier).

La pudibonderie règne partout. Berquin est rédacteur en chef de presque tous les journaux. La consigne générale est de « jeter un voile ». Aussi n'y a-t-il plus d'amusant que les journaux de médecine. Il n'y a plus que là que l'on ait son franc parler, et c'est là que se sont réfugiés les derniers rabelaisiens. La liberté du langage y égale à la liberté de l'esprit. On y appelle — enfin ou encore ! — les choses par leur nom, et l'on n'y prend au sérieux que ce qui est vraiment sérieux. J'aime surtout le **Journal de médecine interne**. Il y a là un certain Dr Besançon, qui n'a pas moins de bon sens que de verve. Qu'on lise cette joyeuse chronique :

Comme je m'étonnais auprès d'une théâtreuse qu'elle s'appelât aux Bouffes Irène de Jolimont, et à l'Olympia Gabrielle de Beauminet : « Docteur,

m'expliqua-t-elle, je ne suis pas du même père. » — « Ma chère enfant, lui dis-je après avoir réfléchi, je ne suis qu'un pédant et un cuistre ridicule, mais permettez-moi de vous dire que votre explication m'a fait enfin comprendre tout l'enseignement de la Faculté. »

La Faculté professe en effet, à l'instar de Mlle Irène, qu'un individu peut être à la fois le fils de plusieurs célibataires. Entrez demain dans une salle d'hôpital, et voici certainement les premières paroles que vous entendrez : « Fumeur, mangeur de viande, alcoolique et avarié, ce malade avait tout ce qu'il faut pour faire de l'artério-sclérose. Si vous ajoutez qu'il a eu la fièvre typhoïde à 20 ans, et si vous rappelez les travaux de Landouzy sur les séquelles des maladies infectieuses, vous ne serez pas étonnés que ce malheureux ait des artères en tuyau de pipe. »

Un homme de bon sens, qui n'aurait pas l'honneur d'être médecin, se demanderait évidemment, en entendant ce discours extraordinaire, s'il assiste à une leçon du docteur Goudron ou du professeur Plume.

Quand ce vieux malin de Ricord hésitait à prononcer si une ulcération était scrofuleuse ou syphilitique, il s'en tirait sur une cabriole : « C'est, disait-il, du scrofulate de vérole. » Le bonhomme devait d'ailleurs se faire une pinte de bon sang en voyant autour de lui quelques crétins prendre sa pantalonnade pour un credo, et proclamer sur sa parole le dogme de l'hybridité morbide. De nos jours, l'athérôme est du tabago-toxinate-d'alcoolo-syphilis. « Je suis le fils de Marasquin, chantait le ténor dans *le Cheval de Bronze*, de Marasquin et Compagnie. » Aussi, quand on s'est mis à parler des affaires de l'adrénaline, je me suis dit avec frayeur : « Diable, si c'est maintenant l'hypernéphrie qui fait la sclérose artérielle, qu'est-ce que va devenir ce pauvre Huchard avec son tabac et sa viande sur les bras? » Eh bien, on s'est parfaitement arrangé en famille. L'enfant a un papa de plus, et voilà tout, les questions d'internat une ligne de plus, les questions d'agrégation un chapitre de plus.

Pendant ce temps-là les vétérinaires, qui fort heureusement nous refont une médecine, nous montrent des chevaux artérioscléreux, chez lesquels l'enquête la plus minutieuse ne révèle ni excès de tabac, ni petits verres, ni syphilis méconnue, et dont la note chez le boucher est moins élevée que celle de Huchard lui-même. On ne leur trouve d'ailleurs aucun adénome surrénal, mais de l'emphysème et une usure incroyable des cartilages ; — et nous sortons du Grand-Guignol pour rentrer dans la clinique.

Il n'est pas étonnant d'ailleurs que la notion de l'espèce soit perdue à une époque où la notion de la race a si complètement disparu : « Je suis aussi français que vous, me disait un affreux Metèque, je suis né à Paris. » — Voyons, mon bon monsieur, lui dit ma marraine, si vous étiez né dans une étable, est-ce que vous seriez un veau ? »

§

Avec les raisons de M. Bourget contre le divorce, nous rentrons dans la chronique grave, celle qui sauve tous les matins l'Europe, la France et la civilisation. Le sermon que M. Bourget donna dans **le Matin** est divisé en quatre points. Premier point : Que le divorce aboutit dans la pratique à des résultats d'une insuffisance ridicule et

navrante. Deuxième point : Que le divorce n'est pas un remède, ou qu'il est un remède pire que le mal. Troisième point : Que le divorce est opposé au courant traditionnel de notre civilisation. Quatrième point : Que cependant l'élargissement de la loi de divorce est à peu près certaine, et que ce sera la fin de tout. Voici le troisième point :

3° Mais, dites-vous, *le vice de la loi actuelle sur le divorce ne tient-il pas à un défaut d'adaptation, parce que notre société est romaine, par la loi et par la foi ?*

Ce serait là, déjà, pour nous autres Français, une objection très forte contre le divorce. La politique scientifique et réaliste a pour principe d'accepter le fait. Si la France est, de fait, romaine, il est absurde de ne pas la traiter comme telle. Qui donc a dit que tous les votes de tous les Parlements ne peuvent pas abolir une loi décrétée chez les protozoaires ? Cet humoriste a donné une forme paradoxale à une vérité de simple bon sens. Vouloir faire vivre un peuple au rebours de ses traditions profondes, sous prétexte de le rationaliser, c'est, pour un médecin, vouloir faire vivre un malade au rebours de son tempérament, pour un ingénieur, creuser un canal au rebours de la pente du terrain — entreprise chimérique dont le moindre défaut est un inutile gaspillage de forces. A une race de traditions romaines, donnons des lois de type romain, à moins qu'il ne nous soit bien démontré que ces lois sont incompatibles avec l'évolution — mot fort mal compris, entre parenthèses, par la majorité de ceux qui l'appliquent à la sociologie. Qui dit évolution, dit changement pour durer, c'est-à-dire pour maintenir certaines fonctions essentielles, lesquelles ne doivent pas changer, sinon l'être mourrait. Il en résulte que la loi d'évolution n'est qu'une des formes de la loi de constance, lumineusement affirmée, ces temps derniers, par le biologiste Quinton. Dans l'espèce, la loi traditionnelle de l'indissolubilité du mariage se trouve être la loi de progrès. C'est ce qu'a démontré, sans réponse possible, le professeur Enrico Morselli, le célèbre psychiâtre italien, personnage peu suspect de cléricalisme, dans sa vigoureuse brochure : *Per la polemica sul divorzio* (Gênes, fratelli Carini). Il s'est fondé, pour combattre l'introduction du divorce dans la législation de son pays, sur une statistique bien saisissante. Je regrette de n'en avoir pas noté les chiffres, mais vous les retrouveriez facilement. Morselli a donc établi que, dans les pays où le divorce existe, le nombre des criminels, des fous et des suicidés est proportionnellement décuple, chez les divorcés, par rapport au reste de la population. « De deux choses l'une, en conclut-il : ou le divorce est, pour ceux qui l'ont pratiqué, un élément probable de malheur et de déchéance, ou bien ils ne le pratiquent que parce qu'ils sont, pour la plupart, des prédisposés à cette déchéance. Dans le premier cas, la loi est mauvaise. Dans le second cas, légiférer pour des gens dont le plus grand nombre est d'une qualité humaine inférieure, ce n'est pas progresser, c'est régresser... » En fait, à mesure que les civilisations sont allées se fortifiant, elles ont tendu à la monogamie. Chaque fois qu'elles ont reculé, elles sont revenues à la polygamie, sous la forme du dérèglement des mœurs. Le divorce, lui, est une polygamie successive et réglée. Il peut s'associer, par exception, aux plus hautes vertus privées, comme il peut

par exception, s'associer au bonheur. Les lois, par définition, doivent négliger les cas exceptionnels. On peut donc, sous cette réserve, affirmer, avec le positiviste italien, que la loi du divorce est une loi de régression. Aller contre le courant traditionnel, quand c'est aller, en même temps, contre le progrès, c'est vouloir, systématiquement, détruire le pays que nous ont fabriqué nos morts,et pourquoi ? Pour expérimenter une idéologie grandiloquente ! Hélas ! nos révolutionnaires ne font que cela, depuis cent ans !

Notons que la tradition invoquée par M. P. Bourget est toute récente. Le droit romain a de tout temps admis le divorce et il est probable que les premiers chrétiens divorcèrent comme les autres. Le code de Justinien, en effet, admet le divorce, qu'il réglemente ; or, Justinien règne plus de deux cents ans après Constantin. Ensuite, dans les royaumes issus de l'empire romain, le divorce fut encore en usage, régi par le droit traditionnel, jusqu'aux environs du dixième siècle. A partir de ce moment, l'autorité de l'Eglise devient assez forte pour s'opposer au divorce, loi civile ; mais elle l'admet, loi religieuse, par sa procédure d'annulation. Les cas de nullité étaient au nombre de quatorze, parmi lesquels il fallait être bien peu malin pour ne pas trouver le sien. M. Bourget abuse trop de la tradition, lui et d'autres. Toute tradition sociale a eu un commencement. Si on avait respecté la tradition, dès le début des traditions, nous mangerions encore la chair crue et nous ferions la chasse avec des cailloux aiguisés.

Je ferai remarquer aussi à M. Bourget que les lois de constance de M. Quinton ne peuvent aucunement servir d'argument contre le divorce. Ce qui est constant, en l'espèce, c'est la civilisation, la société : le mariage indissoluble est un moyen, mais le mariage libre ou même le mariage communautaire en est un autre. Quel est le meilleur? Sans aucun examen, le dernier adopté. Il y a un souverain juge du bien, c'est le fait ou la tendance au fait.

A ce propos, je rappellerai un joli mot de M. Quinton :

« Ils finiront par me faire dire que la loi de constance thermique prouve qu'on doit aller à la messe ! »

§

Les déboires de Flaubert au théâtre, d'après **Comœdia** :

Flaubert avait piqué, sur le manuscrit d'une œuvre dramatique qu'il avait écrite, la note suivante :

1° Marc Fournier a refusé de lire ma pièce sous prétexte que j'étais incapable d'en écrire une ;

2° Gustave Claudin m'a demandé la pièce pour Noriac, directeur des Variétés. Enthousiasme dudit Noriac, qui a parlé de la mettre en répétition immédiatement. Silence de six mois, au bout desquels je ne pus obtenir mon manuscrit que par une insistance vraiment brutale ;

3° La piece a été entre les mains de Hostein, directeur du Châtelet, qui, vingt-quatre heures après l'avoir reçue, a envoyé son domestique avec ce message : « M. Hostein m'a dit de dire à M. Flaubert que ce n'était pas du tout ce qu'il lui fallait » ;

4° Un directeur de la Gaîté m'a entendu lire la pièce chez moi et m'a exprimé son admiration, mais je n'ai rien entendu de lui ;

5° La pièce m'a été demandée de la part des directeurs de la Gaîté, qui l'ont gardée pendant trois mois, puis me l'ont renvoyée avec mépris ;

6° Raphaël Félix l'a entendue lire chez Michel Lévy et m'a proposé de la monter, mais il y a renoncé soudain, parce qu'il s'est souvenu qu'il devait donner *Lucrèce ;*

7° L'année dernière, le directeur de la Gaîté a gardé le manuscrit une semaine et alors m'a donné la même réponse que ses collègues ;

8° Cet hiver, on a refusé de la publier dans la *Revue Française*.

§

La science étant fort à la mode, M. Frédéric Boutet nous initie, dans l'**Echo de Paris**, aux mystères du transformisme à toute vapeur. La nature a fait, ces dernières années, des progrès remarquables ; elle est devenue l'émule de Fregoli. Lisez :

Avant de terminer, je veux encore rappeler la stupéfiante histoire des rats dans les frigoriques. Ils endommageaient grandement les viandes que l'on transportait, et, afin qu'elles fussent hors de leur portée, on suspendit les quartiers de bœuf et de mouton à une hauteur inaccessible aux rongeurs; ceux-ci d'abord souffrirent cruellement de la faim et connurent le supplice de Tantale ; mais bientôt, sans qu'on sache comment, ils apprirent à sauter, purent atteindre l'objet de leur convoitise et s'en repurent de nouveau. On imagina un autre moyen. On abaissa la température des cales frigoriques jusqu'à un froid mortel pour les rats. Ceux-ci périrent en foule, et pendant quelques voyages tout alla bien; mais, un beau jour, on s'aperçut, avec stupeur, qu'il y avait de nouvaux rats qui mangeaient la viande, et ces rats-là avaient de longs poils et ils étaient blancs comme les animaux des contrées polaires.

Et l'auteur s'émerveille « des ressources éternelles de la puissante nature ». Son étude « enseigne à respecter toutes les manifestations de la vie, même les plus humbles ».

Par ces derniers mots, il entend sans doute les blagues de feu Alphonse Allais, car c'est, si je ne m'abuse, l'humoriste décédé qui inventa cette histoire de rats frigoriques. Elle était bonne. Cela a très bien pris.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie-Française : *Les Deux Hommes*, comédie en 4 actes, de M. Alfred Capus (20 janvier). — Vaudeville : *Un Divorce*, comédie en 3 actes, de MM. Paul Bourget et André Cury (28 janvier). — Théatre Mévisto : *Service d'Eté*, fantaisie

en un acte de M. Léo Marchès. *Miousic*, pièce en un acte de MM. Auguste Germain et Trébor. *A la Noce*, comédie en 2 actes, de MM. Léon Frapié et Paul-Louis Garnier. *L'Etranger*, épisode de la guerre de 1870, de M Edmond Lepelletier. — *La Vieille Dame d'au-dessus*, farce en un acte, de MM. Robert Dieudonné et Gusky (1er février). — Memento.

Stendhal rêva pendant longtemps, dans sa jeunesse, d'écrire sous ce titre: *Les Deux Hommes*, une comédie en vers qu'il destinait au Théâtre-Français. Le fragment qu'on nous en a donné dans *le Journal* ne fait pas regretter qu'il ait abandonné ce projet: c'est carrément mauvais. Pour être en prose, la comédie que M. Capus vient de faire jouer sous le même titre ne vaut pas mieux, sans que l'auteur ait ici l'excuse de la jeunesse et de l'inexpérience. Ce que M. Capus a voulu nous montrer dans **les Deux Hommes**, c'est le contraste entre l'homme d'honneur et l'homme d'argent. Il pouvait, en effet, y avoir là matière pour une comédie de caractères, une œuvre sérieuse, pouvant intéresser et faire réfléchir, sans toutefois rien de bien neuf, ce sujet ayant déjà été traité, il n'y a pas longtemps, dans la pièce de M. Mirbeau: *Les Affaires sont les affaires*. Mais M. Capus est un auteur à la mode, ce qui est souvent tout l'opposé d'un véritable écrivain. Il est resté, au fond, le petit articlier du *Figaro*, qui passait pour être spirituel, et que des gens peu difficiles trouvaient amusant. Son domaine, c'est le superficiel, cette sorte d'esprit fait de la blague du jour, cette philosophie à fleur d'intelligence qu'on rencontre dans les salles de rédaction, et il est si peu fait, si peu capable, en dépit de sa bonne volonté, pour les œuvres un peu réfléchies et senties, que voulant, dans *les Deux Hommes*, nous rendre sympathique son homme d'honneur, autant qu'antipathique son homme d'argent, il a atteint le résultat tout contraire: le paladin n'est qu'un aigrefin moral, poseur autant que poltron, et l'arriviste est en réalité un excellent homme, plus emballé qu'amoral, et qui fait son propre malheur avec clairvoyance. C'est d'ailleurs une pièce que j'ai déjà vue deux fois rien que cette saison, *les Deux Hommes*. La première, c'était également à la Comédie Française. Elle s'appelait *Chacun sa vie*. La seconde, c'était à la Renaissance, sous le titre de *Samson*. L'entendre une troisième fois, et surtout quand l'auteur est M. Capus, je ne crois pas m'avancer trop en disant que c'est un plaisir dont on peut se passer. Revoir les mêmes situations, entendre presque le même dialogue, et contempler de nouveau ce même personnage plein de générosité, attaché aux nobles traditions de sa race, se posant en victime de notre époque sans scrupules, où l'argent est tout, et l'honneur et la délicatesse rien! Sous ces beaux dehors, le héros de M Capus n'est pas moins choquant que celui de MM Guiches et Gheusi et que celui de M. Bernstein, par sa lâcheté et son hypocrisie inconscientes, et c'est là un sentiment que j'ai entendu exprimer par nombre de spectateurs, revenus, un peu tard,

de M. Capus, et jurant qu'on ne les y prendrait plus. J'en donnerai ici un exemple, tiré d'une scène de la pièce, où le champion de l'honneur, après avoir refusé à une femme du demi-monde de l'épouser à cause de son passé, n'hésite pas, juste au moment où une jeune provinciale, femme absolument irréprochable, vient d'être trompée par son mari et est toute à sa douleur d'épouse et de mère, n'hésite pas, dis-je, à lui peindre avec éloquence les ridicules, l'égoïsme et la bassesse de ce mari, et à la presser d'en profiter pour se donner à lui. Si c'est là le fait d'un être noble et délicat, il y a l'un de nous, M. Capus ou moi, qui donne aux mots un sens bien étrange. La précision du style va d'ailleurs de pair, chez M. Capus, avec le développement logique des caractères. Les journaux ont reproduit des morceaux de ce « dialogue toujours spirituel » qui lui est si propre. Recueillons seulement deux de ces « perles », comme ils ont dit sans ironie. « Je ne l'aime pas et il ne m'aime pas; c'est même la seule idée qui nous soit commune. » Ce qui n'est qu'un manque de sentiment présenté comme une idée, n'est-ce pas vraiment neuf? « L'examen d'honnête homme est devenu très facile à passer. On en reçoit beaucoup plus qu'avant. » Quoi : en? Des examens ou des hommes? Ainsi du reste. En réalité, tout l'art de M. Capus, c'est de présenter des banalités avec une sorte d'imprécision qui prête à les prendre pour des pensées très fines, et ses « mots » ne valent pas, pour être lus, toute la peine qu'il doit se donner pour les écrire. Il lui manque ce qui constitue au premier chef l'homme d'esprit, je veux dire la justesse de l'expression, la promptitude et la netteté, tout ce qui fait précisément le brillant et la pénétration d'un « mot ».

L'idée maîtresse des *Deux Hommes*, — un des personnages la formule, et l'auteur nous l'a répété lui-même dans un article de journal, — est celle-ci :

> Chaque époque à ses armes : seulement, les uns savent les manier, et les autres ne le savent pas. Les uns prennent sans effort, par un instinct naturel, le courant, les habitudes et la moralité de l'heure où ils vivent, et, quand l'heure change, ils changent comme elle, tandis que les autres sont immobiles dans la foule toujours mouvante, et ils finissent par être piétinés. Enfin, il y a deux grandes catégories d'hommes civilisés : ceux qui s'adaptent exactement à leur époque et ne lui demandent que ce qu'elle peut donner, et c'est parmi ceux-là que la vie choisit les vainqueurs, car, ce qu'on appelle la chance, c'est la faculté de s'adapter instantanément à l'imprévu. Et puis, il y a ceux qui ne s'adaptent pas, qu'ils soient nés trop tard ou trop tôt, qu'ils aient encore les idées d'hier ou qu'ils aient déjà celles de demain. Et, ceux-là, ce sont les vaincus. Je ne vous dis pas qu'ils le méritent, je ne vous dis pas que cela soit très juste, mais cela s'accomplit avec la tranquille fatalité des lois de la nature.

Admettons qu'il en soit réellement ainsi, et que *les Deux Hom-*

mes soient une illustration convaincante de cette théorie. Est-il vraiment de quelque intérêt, de quelque valeur, ce vainqueur ? Je le trouverais, pour ma part, plutôt bien provisoire, bien piètre, et d'une allure bien peu relevée. L'auteur nous le présente, dans sa pièce, sous l'aspect d'un avocat de province, avide de la consécration de Paris. Transportez-le un moment dans la littérature, au lieu du barreau. Vous aurez M. Capus lui-même. S'il est des gens à qui ce résultat puisse faire envie, je n'éprouve aucune gêne à déclarer que je n'en suis pas.

De toute l'interprétation de cette mauvaise pièce, il n'y a à retenir que Mlle Sorel, qui montre du talent dans son rôle de demi-mondaine avide de considération.

Je pense bien que la comédie de MM. Paul Bourget et André Cury, **Un divorce**, sera un succès. Elle n'est pas amusante, ressemblant en cela aux romans de M. Bourget, mais au contraire de ces derniers, elle est d'un grand intérêt, et, surtout, elle est l'œuvre de deux esprits droits, francs et impartiaux comme on l'est rarement. Traditionnaliste, M. Bourget, comme moraliste et comme sociologue, est opposé au divorce, dans lequel il voit, — il n'a peut-être pas tort, — la destruction progressive de la famille, et un principe contraire aux origines et à la formation de notre société. Il le juge volontiers comme un produit révolutionnaire, — selon M. Bourget, la Révolution de 1789, sur les idées de laquelle nous continuons à vivre, a créé un déséquilibre de l'esprit français, — et il n'en attend pour nous qu'une alternative : ou revenir au mariage indissoluble, ou aller jusqu'à l'union libre. Mais s'il se dégage de sa pièce que toutes ses préférences sont pour le mariage religieux, — préférences qu'on sent plutôt qu'il ne les a nettement formulées, — il n'a pas davantage marqué son antipathie pour le nouveau mariage après divorce, ni pour l'union libre toute simple, sans prêtre ni officier de l'état civil. Les trois formes d'union nous sont présentées sur un plan égal, avec des arguments pour et contre de même valeur, et avec des personnages du même relief et de la même valeur morale. C'est au spectateur de juger, de se faire une opinion, et de fixer son choix. Je dois avouer que je n'ai pas encore réussi, pour ma part, à terminer ce travail, et il est probable que je n'y réussirai jamais, en dépit de toutes mes réflexions, inutiles puisqu'elles ne m'amènent à aucune conclusion, à aucun avis définitif. Sur toutes choses, je suis perpétuellement dans la situation d'un homme qui en voit un autre se noyer, et qui se demande, en le regardant, s'il faut le secourir, ou l'abandonner à son sort. Le temps qu'il soit sorti de ses réflexions, il y a belle lurette que l'autre a été sauvé, ou s'est enfoncé sous l'eau. Le mariage religieux ? le divorce ? l'union libre ? L'un et l'autre ont leurs avantages et leurs désavantages, leur part de bien et de mal, comme

toute chose ici-bas, et peut-être faut-il laisser à chacun de nous le soin de décider, selon son point de vue, ses besoins, sa situation et son tempérament. Le seul avis que je pourrais avoir, c'est qu'il n'est peut-être pas sans danger d'agiter toutes ces questions. Qui sait si MM. Bourget et Cury n'auront pas causé beaucoup de désordre chez nos contemporains, avec leur pièce? Ici, une femme divorcée et remariée qui n'avait jamais pensé à Dieu et vivait en paix dans son nouveau ménage, s'est avisée de retrouver la foi et ne quitte plus l'église, au détriment de son foyer. Là, une jeune personne qui vivait en concubinage sans s'en croire déshonorée s'est tout à coup prise de la folie du mariage et n'a plus cesse que son amant ne consente à l'épouser. Là encore, deux époux pas très bien assortis, mais qui se supportaient tant bien que mal, ont senti subitement s'exaspérer leur incompatibilité et ne voient plus de remède que dans le divorce le plus prochain. Là, enfin, un jeune don Juan sans scrupules, désireux seulement de s'offrir une amourette, a peut-être réussi à détourner de ses devoirs une jeune fille chaste et timide, en lui vantant les beautés de l'union libre. Les personnages de MM. Bourget et Cury sont si beaux dans leur honnêteté et leur libéralisme, si supérieurs à ce que nous sommes dans la vie, et les idées qu'ils expriment sont si nobles, si entraînantes! On écoute les uns et les autres séduit, transporté, ardent de la même ardeur et généreux de la même générosité, et l'on part de là pour se précipiter dans la réalité, où l'on se casse le nez.

On joue *Un divorce* au Vaudeville comme on ne le jouerait dans aucun autre théâtre de Paris. Mmes Brandès, Cécile Caron et Jeanne Heller, et MM. Lérand et Louis Gauthier s'y montrent des interprètes hors ligne.

Des cinq pièces qui composent le nouveau spectacle du Théâtre Mévisto il n'y a, pour intéresser que la comédie de MM. Léon Frapié et Paul-Louis Garnier: **A la Noce**, et que **l'Etranger**, de M. Edmond Lepelletier. La première, qui nous peint des mœurs de bureaux, est d'une ironie plaisante, fort bien conduite, et le second, où l'on voit un tableau de la guerre de 1870, d'une ironie cruelle, qui aurait pu être plus forte encore si l'auteur n'avait pas dénaturé le caractère des personnages qu'il met en scène, paysans qui livrent à un officier allemand, en réparation de l'assassinat d'une sentinelle, un malheureux ouvrier estropié auquel ils viennent de donner asile l'instant d'auparavant. M. Leroy, dans son rôle de chef d'administration, et dans celui de l'officier allemand, et M. Mévisto, en paria sacrifié à la peur et à l'égoïsme, ont mérité sans restriction les bravos qu'on leur a donnés.

Memento. — Folies Dramatiques: *Tourtelin s'amuse*, vaudeville en 3 ac-

tes, de MM. Henri Kéroul et Albert Barré (29 janvier).—Athénée : *Le Boute-en-train*, comédie vaudeville en 3 actes, de M. Alfred Athis (30 janvier).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Concerts Lamoureux : L'ouverture d'*Iphigénie en Aulide* et M. Vincent d'Indy. —Concerts Sechiari : Quatre ouvertures inédites de Wagner : *Christophe Colomb*, *Polonia*, *Rule Britannia*, *le Roi Enzio*. — Memento.

Les lecteurs du *Mercure* n'ont pas oublié sans doute le jugement sévère porté par M. Vincent d'Indy, dans *Comœdia*, sur la représentation d'*Iphigénie en Aulide* à l'Opéra-Comique. Les incidents qui s'y greffèrent lui ont donné d'ailleurs une exceptionnelle publicité, mais en faisant dévier le débat à des discussions personnelles dont le rapport avec l'*Iphigénie* susdite demeure insaisissable à maints esprits impartiaux. Quoi qu'il en soit, la question restait entière, et, huit jours après avoir été répondre aux digressions sur un terrain fort étranger à la musique, il semble que M. V. d'Indy ait voulu la vider par des arguments plus pertinents. L'auteur de *Fervaal*, on s'en souvient, avait émis cette assertion que, « dans les airs dramatiques de Gluck, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir *trois* mesures qui gardent le même mouvement ». Il ajoutait même que, « dans une seule mesure, on rencontre parfois deux ou trois mouvements différents ». Ce qu'il avançait à l'égard des « airs dramatiques », M. V. d'Indy le pense aussi vraisemblablement du surplus, hormis peut-être les ballets, car, pour le démontrer, il employa l'**Ouverture d'Iphigénie en Aulide**, que l'opiniâtre indisposition de M. Chevillard lui fournit l'occasion de diriger aux Concerts Lamoureux. Et certes la démonstration fut loyale. Il y alla carrément, si j'ose m'exprimer ainsi, sans suggérer l'évocation de l'adversaire *in artibus* qu'il eût aimé convaincre plutôt que souhaité vaincre. Je n'affirmerais pas qu'il y ait mis « parfois trois mouvements différents dans une seule mesure », mais on ne peut pas dire que l'orchestre ait joué bien souvent beaucoup plus de « trois mesures dans le même mouvement ». Le résultat, je le confesse, m'apparut des moins convaincants. Le sujet, cependant, prêtait plus que tout autre à l'expérience. On n'y reconnaît pas seulement l'acte précurseur d'où surgit le romantisme expressif des Ouvertures de Méhul, de Beethoven et de Mendelssohn, on découvre en ces pages fougueuses le germe déjà fécondé du Poème symphonique. Pourtant, à entendre haleter cette admirable musique en des soubresauts convulsifs coupés de soudains fignolages, on avait l'impression d'une très vieille dame essoufflée, cramoisie, pénible à regarder, pour vouloir essayer de faire un tour de valse avec ses jambes engourdies par l'âge et sa taille guindée aux révérences du menuet. Jamais peut-être, autant qu'en ces transports

désordonnés, le Chevalier ne me sembla si décrépit, si engoncé sous sa perruque, si perclus dans l'habit brodé au jabot maculé de tabac encore humide après la prise. Et, si cet avis n'offre, en somme, que le discutable énoncé d'un sentiment individuel, il peut se justifier par des raisons moins subjectives.

M. V. d'Indy n'est point l'innovateur de cette « Danse des Morts » des chefs-d'œuvre. La mode nous en vint d'outre-Rhin, importée, sauf erreur, par « l'élégant » M. Weingartner. Sous prétexte d'« expression », de « vie », un virtuosisme interprétateur déchaîna sur les maîtres défunts l'implacable « génialité » d'une armée de *Kapellmeister*. Malgré la gêne éprouvée par certains, Beethoven est assez près de nous pour supporter à la rigueur ce tripatouillage arbitraire. Mais ses effets s'attestent de plus en plus fâcheux à mesure qu'on remonte dans le passé. C'est que, si l'âme humaine apparaît de tout temps identique en son tréfonds innombrable et nuancé de réactions sentimentales, les moyens de les exprimer par le canal de l'art musical ont notablement varié selon les époques, et, parmi ces moyens, celui qui s'est le plus profondément transformé depuis deux siècles est assurément *l'orchestre*. Outre que sa composition s'est considérablement modifiée peu à peu pour aboutir à la richesse équilibrée des nôtres, rien qu'en lisant les lamentations de Berlioz, on peut mesurer quel abîme sépare les exécutions d'il y a une centaine d'années et celles à quoi nous sommes accoutumés désormais. On pourrait objecter que, chez nous, en anéantissant tout d'un coup l'organisation de notre musique nationale par la ruine des maîtrises et la suppression de subsides traditionnels, la tourmente révolutionnaire avait préparé et causé l'infériorité subséquente de nos orchestres. Toutefois, l'enthousiasme de Wagner et de Mendelssohn pour notre Habeneck et sa *Société des Concerts*, aux environs de 1830, divulgue à tout le moins que nos voisins alors n'avaient pas mieux chez eux. Et, si nous entendions aujourd'hui, cependant, cet ensemble illustre et si rare, peut-être y aurions-nous quelque désillusion. Son plus ardent admirateur, en tout cas, le vantait simplement d'être arrivé à « jouer la musique comme elle est écrite », c'est-à-dire avec toutes les nuances marquées et dans le mouvement prescrit par l'auteur. Et il semble bien que ce fût, au moment dont il s'agit, l'idéal suprême accessible aux masses orchestrales. Les objurgations postérieures et contradictoires du même Wagner à ses compatriotes aux fins de les induire à *varier le mouvement* chez Beethoven (1869), la préface de Liszt exigeant analogue interprétation de ses *Poèmes Symphoniques*, prouvent que, jusqu'il y a peu, une pratique de ce genre était inconnue aux orchestres allemands ou autres, qui ne s'y soumirent pas sans résistance. Et, s'ils n'en usaient point auparavant, c'est qu'*ils n'en étaient pas capables*. Du vivant de Beetho-

ven, un orchestre avait déjà bien du mal à réaliser, en gardant sans broncher le mouvement initial, des nuances relativement nouvelles. Le *crescendo* et le *diminuendo* ne datent que de la direction célèbre de Cannabich à Mannheim (1775-1778), où Mozart les connut pour la première fois ; ce qui explique l'absence de ces indications dans les partitions ou parties antérieures. Et, si nous reculons un peu plus loin, c'est bien pis. Dans son *Dictionnaire de Musique* (1767), Rousseau nous renseigne amplement sur ce qui se passait à Paris avant la venue de Gluck. Chez cet orchestre de l'Opéra, qui devait jouer *Iphigénie*, Rousseau déplore entre autres choses:

... 7° le bruit insupportable du bâton de son chef, qui couvre et amortit tout l'effet de la Symphonie ;... 9° pas assez de Contrebasses et trop de Violoncelles, dont les Sons, traînés à leur manière, étouffent la Mélodie et assomment le spectateur ; 10° enfin *le défaut de Mesure* et le caractère indéterminé de la Musique Françoise, où c'est toujours l'Acteur qui règle l'Orchestre, au lieu que l'Orchestre doit régler l'Acteur, et où les Dessus menent la Basse, au lieu que la Basse doit mener les Dessus.

Encore que la dernière observation puisse sembler d'abord donner quelque raison à M. V. d'Indy en ce qui concerne les « airs dramatiques », ce reproche même, néanmoins, du « défaut de Mesure », et d'une « Mesure » aussi vigoureusement assénée sur le bois d'un pupitre, trahit les habitudes des auditoires contemporains et dénonce, avec la difficulté d'obtenir un ensemble correct, l'impuissance d'un orchestre de qualité semblable ou approchante à un chromatisme dynamique d'ailleurs totalement ignoré en l'espèce, et duquel on ne découvre pas la moindre trace à l'égard, pour le moins, des pièces purement instrumentales. Car, si l'italianisme de Jean-Jacques, non sans quelque partialité plausible, estime cet orchestre parisien un des plus mauvais de l'Europe, ni dans les textes, ni dans les œuvres, on ne saurait trouver de quoi légitimer la présomption que ses rivaux aient plus que lui pratiqué, au cours d'un morceau symphonique, des variations ou contrastes expressifs de mouvement dont tous étaient également *incapables*. Un des plus tangibles motifs de cette incapacité matérielle d'un ensemble orchestral à une exécution à la fois libre et sûre, nuancée et souplement mouvementée, était l'imperfection des instruments en usage. Les améliorations des facteurs au mécanisme, aussi bien de la tardive clarinette que des flûte, hautbois et basson, ses devanciers, sont l'œuvre du XIX^e^ siècle et en particulier, de Bœhm. Il y a quarante ans à peine qu'on commença d'admettre au concert les cuivres à pistons, d'où s'ensuivit, pour toute l'étendue des cors et des trompettes, la sonorité uniforme et l'aisance de jeu actuelles.

Or, les musiciens de toute époque ont composé avec et pour *les*

moyens de leur temps, et, même alors qu'ils en devançaient peu ou prou les possibilités, secouant la torpeur de praticiens routiniers et déterminant quelque progrès, il leur fallait fatalement compter avec la réalité contemporaine, en subir les nécessités, s'accommoder de ses ressources afin de pouvoir s'en servir. Aussi ont-ils, non pas seulement écrit, mais *pensé* diversement selon les facultés diverses des moyens choisis parmi ceux à leur disposition. En appliquant à son orchestre le *rubato* prêté à Beethoven au piano, on méconnaît combien, dans l'un ou l'autre cas, l'écriture y est différente et l'adéquate « expression » corrélative : comparées au détail fouillé de telles de ses Sonates, les Symphonies de Beethoven sont des fresques. C'est insensiblement que l'exécution orchestrale atteignit la souplesse intégrale dont nous jouissons quelquefois aujourd'hui. Sans doute, il serait parfaitement absurde de priver tout à fait les œuvres du passé d'aussi précieux avantages. Mais, à y introduire sans précaution ni frein des éléments d'expression ignorés des artistes créateurs, parce qu'alors inexistants, on risque de les défigurer parfois jusqu'à quelque caricature. On impose à un organisme impropre la violence d'exercices qui deviennent pour lui des dislocations d'acrobate, et dont sa raideur éventuelle est soulignée. Au lieu d'« expression » et de « vie », on suscite l'incohérence d'une agitation plus ou moins ostensiblement sénile. Est-ce donc si ardu d'acquérir une mentalité quelque peu « objective » à l'endroit du passé ? En ce temps de critique historique et d'« éditions originales », n'est-il pas singulier qu'on dédaigne à ce point les conditions d' « exécution originale » *avec leurs conséquences ;* qu'on substitue sans embarras les us et les coutumes de notre modernité virtuose et réaliste aux milieux respectifs et à l'ambiance inéluctable où ont vécu, senti, pensé, créé les maîtres qu'on évoque ? C'est avant tout de cet anachronisme intrinsèque que pâtit, à mon humble gré, cette Ouverture d'*Iphigénie* dans l'interprétation d'indyste. Et ses méfaits sont plus profonds qu'on pourrait croire. En mélodramatisant ainsi l'inspiration de Gluck, on travestit la caractéristique essentielle de son génie, ce *lyrisme* de pur musicien, traducteur, non d'action, mais d'état d'âme, et contre quoi le « tragédisme » en vogue à l'Opéra ne réussit jamais à prévaloir malgré tous les efforts du Chevalier à s'en assimiler le style pour être assuré du succès. Cet art, un peu simpliste à nos oreilles, mais de large et harmonieuse envergure, en apparaît rapetissé, déchiqueté en lambeaux mièvres ou disparates, émasculé, par ces accès d'une hystérie caduque, de la robustesse sonore en quoi survit pour nous sa plus sûre beauté.

§

Les quatre **Ouvertures inédites de Wagner**, que M. Se-

chiari nous révéla en deux séances, ont surtout la valeur d'un document d'où découle peut-être un exemple. Ce sont des œuvres de jeunesse, et de prime jeunesse, composées entre seize et vingt ou vingt-trois ans. Sans doute, à maint mélisme et dans la trituration des timbres, on y peut reconnaître déjà la personnalité du signataire, toutefois quoique perçant sous un imbroglio d'influences le plus bizarrement panachées. A côté de l'authentique filiation Weber-Beethoven, on y rencontre des relents falots d'italianisme ou des vulgarités d'orphéon encadrant... Auber en personne et dans ses plus fichus quarts d'heure. Mais on y est aussi frappé, comme d'un vent de tempête au visage, par un débordement de vie exubérante, inouïe, formidable. Un torrent de force impatiente y roule scories et limon pêle-mêle en son lit d'écume folle et de clameur. En présence de ce paroxysme inconscient, jetant brutalement la gourme juvénile du musicien qui plus tard fit *Tristan*, on songe irrésistiblement aux essais circonspects de nos jeunes et combien plus « savants » contrapuntistes, et même aux délicates aquarelles harmoniques dont le savoureux pointillé nous charme et peut-être nous hypnotise. Nous avons certes plus de « goût » que nos voisins teutons, et nous sommes assurément parvenus plus loin qu'eux dans l'évolution musicale, mais peut-être nous plaisons-nous trop à fignoler des miniatures. Est-ce respect timide, défiance, probité, lassitude de race ? Il semble que nous nous attardions volontiers à flirter avec la Muse ardente, à la combler d'égards, sinon de madrigaux, pour ne la posséder suavement que parée de joyaux symétriques et nippée de dessous soyeux. Longtemps après comme au lendemain du contrat passé devant notaire conservatorial ou quelconque, on dirait que nous avons peur d'y toucher, de froisser le plissé de sa robe, de déranger l'édifice ondulé de sa coiffure ou de meurtrir son épiderme par un geste de passion trop brusque. C'est toujours d'outre-Rhin que, non sans brutalité, pesanteur ou pathos, se manifestent à nous les variables aspects de ce qu'on nomme « la puissance ». Et, au milieu de notre art subtil, encore qu'issu de la nature, on peut rêver qu'après celui d'un Richard Strauss l'exemple de l'adolescent Wagner incite, chez nous, quelque jeune à démontrer qu'il a, non seulement quelque chose dans le ventre, mais autre chose itou, qu'on énonce parfois en sifflant.

Memento. — A noter sans plus aujourd'hui l'insoupçonnable métamorphose de notre Opéra National, dévoilée par la représentation de *Faust*. Certes, tout n'y fut point parfait, et l'ensemble souffrit çà et là peut-être de quelque inexpérience autant que du laps si court écoulé depuis la transmission des pouvoirs. Mais, tout de même, quelle différence ! D'abord on y travaille, à l'Opéra : certain jour on y répéta, paraît-il, jusque passé trois heures du matin ! On éprouve agréablement les effets de cette assi-

duité nouvelle, doublée visiblement de l'entrain d'une bonne volonté unanime. Tels décors de M. Pierre Lagarde, enfin, montrent que l'intrusion d'un non-professionnel, dans ce domaine spécial de la peinture, peut avoir les plus heureux résultats. Le jardin de Marguerite et la vieille cité germaine endormie sous la neige, à l'abri de sa cathédrale et de sa forteresse, sont deux tableaux de chevalet qu'on était tout joyeusement ahuri de contempler en cet endroit, et dont le réalisme poétique, un peu discret de teintes, minutieux et fondu, procure une impression assez neuve au théâtre et fort propice à l'illusion scénique. Une interview récente nous confia que M. Gailhard se préparait à dépenser ses 97 fr. 50 de bénéfice en s'en allant chasser le tigre au Bengale. Que n'y est-il parti plus tôt !

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Peintres et marchands. — Expositions Van Gogh (chez Bernheim jeune, rue Richepanse, et chez Druet, rue du faubourg Sainte-Honoré). — 45 tableaux de Sisley (Galeries Durand-Ruel) — Lithographies de M. Belleroche (Galeries Henry Graves, 18, rue Caumartin). — Le Groupe de l'Abbaye (49, rue Laffitte). — Peintures et études de MM. Baruetta-Asteinsa, Henry Déziré. — Memento.

Peintres et marchands. — Un de mes amis, peintre de grand talent, a reçu d'un puissant marchand de tableaux, auquel il avait proposé une exposition d'œuvres récentes, une lettre qu'il me communique. Elle est suggestive. Le passage qu'on en va lire — et que j'en crois pouvoir citer sans indiscrétion, car il n'y a là rien de confidentiel — jette un jour révélateur sur les relations actuelles du peintre et du marchand, et notamment sur la psychologie de celui-ci :

... Nos galeries ne sont pas libres, et d'autre part j'ai renoncé, à moins de circonstances exceptionnelles, à y faire des expositions d'œuvres de jeunes artistes. Celles qu'ils organisent tous les jours et de tous les côtés ont eu pour résultat de fatiguer les amateurs par leur fréquence et de tuer le commerce des tableaux modernes. Nos clients ne s'intéressent plus qu'aux maîtres anciens ou tout au moins à ceux dont les œuvres sont devenues rares.

Appréciez-vous le style hautain, lointain, seigneurialement ironique de cette déclaration ? Mais il est surtout comique parce qu'il suppose une rupture de proportions, une inversion de rapports vraiment extraordinaire. Sur ce ton, toutefois, les relations entre artistes et marchands ne vont-elles pas, tout à l'heure, devenir quelque peu difficiles ? « — Est-il bien nécessaire que je vous serre la main ? » disait Puvis de Chavannes à je ne sais quel marchand, dont il laissa la main tendue et vide. Aujourd'hui, c'est le marchand qui refuse l'étreinte ; je crois qu'il fait un faux calcul. Les artistes ont pu bénévolement encourager cette étrange outrecuidance — en tendant la main les premiers, trop souvent ; — mais, dans son propre intérêt, que le marchand n'abuse pas d'une situation fausse. C'est une excellente

méthode pour « faire devenir rares les œuvres » que de leur refuser les moyens d'atteindre le public. Ne pourraient-elles pas devenir *trop rares*, pourtant ? Que vendront les vendeurs quand ils auront mis les artistes dans l'impossibilité de produire ? Les « maîtres anciens » finiront par s'épuiser... Et sont-ils bien assurés de ne rien devoir, ces gens-là que les maîtres anciens ont enrichis, aux jeunes de talent, légitimes héritiers de ces maîtres ? Il y a autant d'ingratitude que d'imprévoyance dans l'arrogance de ces hauts parvenus de la brocante.

§

Fort à propos les deux récentes **expositions simultanées de Vincent Van Gogh** nous offrent l'occasion d'estimer à sa valeur la sagesse du sus-désigné marchand, de qui l'espèce n'est pas, je crains, rare. Il y avait, chez Bernheim jeune, un petit tableau — *les Crevettes roses*, indication délicieuse, mais cursive — dont Gauguin a noté l'histoire dans son journal écrit à la Dominique. Cette nature morte fut vendue pour la somme de cinq francs. Gauguin prévoit le jour où la même toile sera, sous la baguette du commissaire-priseur, payée trois ou quatre cents francs par un amateur éclairé : Gauguin est loin de compte ; c'est 2.500 francs qu'on en demandait, rue Richepanse, et l'amateur éclairé les a donnés sans regret. Ne pensez-vous pas que le premier acquéreur des *Crevettes* aurait eu tort d'attendre — que les œuvres de Van Gogh fussent « devenues rares » ?

A ces deux expositions je ne puis m'arrêter comme je voudrais. La plus importante et la moins nombreuse des deux fut celle de la galerie Druet. Il y avait là quelques-unes des plus belles, des plus célèbres toiles de Van Gogh : le portrait dit « A l'oreille coupée », un des célèbres et splendides *Tournesols*, *l'Arlésienne*, *le Portrait du père Tanguy*, *les Cyprès*, — sélection très pure. On avait, chez Bernheim, fait de violents efforts afin d'atteindre — pourquoi ? — à la centaine, et à côté de tableaux admirables il en était d'inutiles.

§

Sisley, le plus délicieux des impressionnistes, n'en fut peut-être pas le moins puissant. Il voyait joli, mais il exprimait avec force, avec certitude et solidement. C'est pourquoi aucun des quarante-cinq tableaux de lui qu'on a réunis dans la galerie Durand-Ruel, et dont plusieurs sont datés de 1873, 1872, même de 1871, n'a vieilli. Cet ensemble important, qui caractérise sans l'épuiser la production de l'artiste pendant dix-sept années, de 1871 à 1888, impose à notre admiration la double constance d'une sensibilité qui se développe sans cesse et ne se dément jamais. Nous pouvions faire déjà une observation analogue à propos d'une autre exposition de

Sisley récemment organisée rue Richepanse ; mais l'évidence est plus incontestable, semble-t-il, ici, peut-être grâce au soin qu'on prit d'inscrire sur le catalogue les dates de chaque œuvre, qui nous permettent d'observer par quels légers écarts l'artiste passe d'un motif à un autre, ou plutôt l'un à l'autre les rejoint.

§

Les lithographies de M. Belleroche, ne le connût-on que par elles, ne nous laisseraient pas ignorer que cet artiste est, surtout et d'abord, un peintre. M. Roger Marx, dans la préface du catalogue, note très justement la « polychromie » que l'artiste obtient de la pierre et cette « palette » qui va « du noir velouté, profond, au gris fin, léger, blond, vaporeux, argenté ». Je ne crois pas, en effet, qu'on ait jamais mieux employé les ressources vraiment picturales de la lithographie ; pour leurs qualités plastiques tout au moins, pour leur souplesse, pour la belle harmonie de leurs valeurs, les estampes de M. Belleroche placent son nom tout près des maîtres. On devrait donc croire qu'il s'est adonné à cet art de bonne heure, par élection et avec fatalité, et l'on s'étonne d'apprendre que, sans l'avertissement du hasard, l'artiste eût pu méconnaître sa voie. Ce fut, nous dit encore M. Roger Marx, « sous le coup du dépit » que l'artiste s'y engagea : « En 1899, la piètre traduction d'un de ses dessins lui met de vive force le crayon gras aux mains ; M. Belleroche ne s'est plus avisé de la délaisser... » Bénissons l'auteur de la « piètre reproduction ». S'il avait eu du talent, la joie nous serait interdite d'admirer les portraits de Mlle Clifton, de Mlle Gildys de Mme Andrée Mégard, de Mme Fix-Masseau et toutes ces séduisantes études féminines qui, la plupart, viennent doucement de l'ombre dans le rayonnement personnel de clartés intérieures.

§

Faut-il reprocher aux artistes qui composent **le groupe de l'Abbaye** la diversité de leurs tendances? Ils n'ont point pris l'engagement de travailler tous selon le même « canon » et si des sympathies individuelles, humaines, les unissent, chacun d'eux a gardé, devant l'idéal, toute son indépendance. On doit les en louer, puisqu'ils ne sauraient nous donner une meilleure preuve de leur sincérité. Est-il permis, toutefois, de regretter que le fait d'une rencontre assidue, pour quelques-uns le partage quotidien de la vie, n'ait pas déterminé entre eux l'union aussi des esprits et quelque unité dans les directions esthétiques? Il semblait que l'occasion rare s'offrît d'un beau labeur collectif où toutes les différences se fussent résolues en harmonies amples. On eût aimé voir, à cette exposition, les éléments d'une décoration générale de L'ABBAYE par ses heureux habitants... Après cela, elle est peut-être décorée déjà : j'ai le tort de n'y être

point encore allé. — J'ai retrouvé avec plaisir, dans des œuvres nouvelles qui signalent le développement de son talent, Mlle de Krouglicoff. De M. Albert Gleizes j'ai particulièrement aimé les études faites d'après l'Abbaye et son parc, et la *Neige à Créteil*, d'une très belle harmonie. Je note les paysages parisiens de M. Henri Doucet, les dessins de M. Maurice Robin, la tapisserie de Mme Ory Robin, le *Beethoven* de M. Naoum Aronson, un buste de femme de M. Jean de Sczezpkowski, les bronzes de M. Géo Printemps.

§

M. Baruetta-Asteinsa est un peintre d'une sensibilité profonde, un peu attristée, mais toute vibrante de tendresse et très émouvante. Il ne paraît guère préoccupé des problèmes de technique et de facture où s'attardent aujourd'hui la plupart de ses jeunes confrères, et bien que M. Baruetta lui aussi soit, me dit-on, fort jeune, on sent qu'il a préféré la leçon des anciens à celles des maîtres récents. Sa personnalité n'en souffre point. Peut-être même s'affirme-t-elle plus sûrement à s'excepter d'une querelle dont le thème unique et restreint fait que toutes les répliques retentissent, sensiblement, sur le même ton. Ce jeune homme-ci, avec une intuitive ingénuité, peint selon son âme et selon ses yeux. Ses yeux voient juste, son âme sent douloureusement. Paysages du haut Montmartre, coin d'atelier modeste, fruits achetés par la voisine dans les petites voitures et déposés sans recherche sur une table sans luxe, les motifs de ces peintures sont humbles; leur exécution est forte et large, d'un œil intéressé, d'une main nerveuse et chaude. Il y a là un artiste.

M. Henry Deziré, qui expose en même temps que M. Baruetta, fait avec lui un contraste absolu. Ces études de nu, ces fruits rouges sur ces nappes blanches, ces scènes de la vie galante ne sont point tristes, et l'artiste ne manqueni de grâce ni de virtuosité. Mais tout cela est un peu froid, un peu trop propre. C'est de la peinture, certes, et les qualités en sont souvent exquises. Pourquoi est-on induit à craindre que toutes ces choses charmantes aient été exécutées sans amour? L'émotion manque.

Memento. — 5e salon de l'Ecole française, jusqu'au 28 février (grand Palais des Champs-Elysées). — 16e Exposition des Femmes artistes ; miniature, aquarelle, art précieux ; aquarelles de voyage de M. Alexandre Bruel ; œuvres de Ferdinand Chaigneau (galeries Georges Petit). — Les Quelques ; récents Tableaux de M. Louis Braquaval ; peintures, gouaches et dessins de M. D.-O. Wachopff (galerie des Artistes modernes, 19 rue Caumartin). — Aquarelles et peintures de Mmes Laurencin, Marval ; MM. Braut, Flandrin, Lehmann. R. de Mathan, Metzinger, Plumet (galerie B. Weill, 25, rue Victor-Massé).

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Armand Dayot : *La Peinture anglaise de ses origines à nos jours* (Lucien Laveur, éditeur). — Armand Dayot : *L'Œuvre de Chardin et de Fragonard* (F. Gittler, éditeur). — *L'Œuvre de Dürer* (Hachette). — E Gebhart : *Botticelli* (Hachette). — J. Charles Roux : *Le Costume en Provence* (Lemerre).

J'ai déjà eu l'occasion de parler de Constable à propos de l'ouvrage de M. Léon Bazalgette, de Gainsborough à propos de celui de M. Gustave Mourey, et d'autres fois encore de Hogarth et de Reynolds. Mais un travail d'ensemble, complet, au courant des recherches récentes, nous manquait jusqu'ici : M. Armand Dayot, dans son livre sur la **Peinture anglaise**, vient de nous le donner. Il a su joindre la précision du détail aux généralisations nécessaires et montrer avec une justesse et une compréhension remarquables l'évolution de l'art d'outre-Manche. A vrai dire, malgré quelques miniaturistes et quelques peintres de personnalité discutable, c'est avec Hogarth seulement que l'école anglaise, au XVIII^e^ siècle, prend un caractère nettement marqué. On connaît assez l'humoriste, et il n'est pas nécessaire d'exhumer le médiocre peintre d'histoire que fut Hogarth : mais il faut rendre aussi justice au coloriste. Le moraliste a trop fait oublier l'admirable auteur de toiles comme *la Fille aux crevettes* et de nombreux portraits. La liberté de la touche, la largeur de l'indication annoncent Reynolds.

Celui-ci, ainsi que l'écrit M. Armand Dayot, résuma, dans une expression originale et par un prodige d'habileté, le splendide coloris des Vénitiens, le modelé fin et brillant de Van Dyck, le mystérieux et léger clair-obscur de Rembrandt. Il oublia le dessin pénétrant et psychologique d'Holbein. Ce fut là d'ailleurs la faiblesse de toute l'école anglaise. Ni Reynolds, même en son effigie de *lord Heatfield*, ni Gainsborough, ni Romney, ni Hoppner, ni Lawrence, ni Raeburn n'échappent à ce défaut. Pour avoir recherché la composition élégante, le modelé facile, le coloris fleuri, ils ont oublié le trait incisif. Tous se souviennent de Van Dyck bien plus que d'Holbein. Reynolds, par volonté, par réflexion, échappe à l'imitation par l'imitation en combinant des qualités diverses, et il arrive, en peignant comme un Vénitien, à conserver le charme du grand portraitiste flamand. Mais Lawrence, plus mince, plus pauvre, ne sait déjà plus se maintenir à cette hauteur.

Gainsborough, grâce à l'abondance de ses dons, demeure au premier plan, à côté de Reynolds. S'il est le plus brillant continuateur de Van Dyck, peut-être dut-il également quelque peu aux Français, à Watteau ou du moins à Gravelot, qui vivait à Londres en illustrant les éditions de Pope. Dans la légère tonalité roussâtre des fonds, dans le facture fine des feuillages, il aura toujours quelque parenté avec nos peintres. La délicatesse des harmonies y est presque musicale et

cela n'étonne pas trop si l'on songe que Gainsborough était un musicomane endiablé.

Je suis dégoûté des portraits, écrit-il à son ami Jackson, et je voudrais bien prendre ma viola di Gamba et m'en aller dans quelques plaisants villages, où je pourrais peindre des paysages et jouir du beau final de la vie, dans la tranquillité et le bien-être. Mais ces belles dames, avec leurs tasses de thé, leurs bals, leurs chasses aux maris, etc..., m'escroqueront mes dix dernières années...

M. Armand Dayot cite aussi l'opinion de Jackson :

La profession de Gainsborough, dit celui-ci, était la peinture, et la musique son amusement; cependant il y eut des moments où la musique semblait son occupation principale et la peinture sa distraction.

Je n'ai pas l'intention de montrer ici ce que put devoir Constable à Gainsborough, et moins encore d'insister sur Richard Wilson, cet élève de Zucharelli épris des paysages de Claude Lorrain, ou sur John Crome, plus vériste et partant plus proche des Hollandais. Et l'on a trop épilogué sur Turner, sur Bonington même pour que je doive insister. La manie du détail, tant vantée par Ruskin, et qu'il est heureusement difficile de découvrir chez Turner ou même chez le plus grand des préraphaélites, John Millais, n'a pu gâter la peinture anglaise et l'école moderne s'est vite échappée de la contrainte des théories. Mais je sortirais du cadre même de cette chronique en m'étendant sur ce sujet.

Il est cependant toute une série de peintres anglais qu'on ne peut oublier : les peintres de genre. C'est encore Hogarth leur ancêtre en ses scènes du *Mariage à la mode,* et après lui il faut rappeler Wilkie, C. R. Leslie, Stuart Newton, Mulready. Ceux-ci sont les frères spirituels de Sterne et de Dickens. Voici comment M. Armand Dayot parle du plus caractéristique d'entre eux, David Wilkie :

Il posséda à un degré supérieur l'art si particulier aux artistes, comme d'ailleurs aux littérateurs anglais, de traduire avec une spirituelle ingénuité les scènes intimes du « chez soi », *the home.* Tout le charme mystérieux de la vie familière anglaise se reflète dans les vivantes compositions de Wilkie, et si, très souvent, il se souvient des leçons de Van Ostade pour décrire ses plus joyeux thèmes, sa formule n'en demeure pas moins très anglaise, et bien différente dans sa joliesse rosée et un peu molle, dans sa grâce un peu artificielle de keepsake, de celle plus austère et assurément plus forte du maître hollandais.

A travers toutes les influences rencontrées dans ses nombreux pèlerinages artistiques, on ne découvre guère que celle d'Ostade. Ne l'a-t-on pas d'ailleurs assez spirituellement appelé une sorte d'Ostade enluminé ?

Plus heureux que beaucoup de ses compatriotes, il sut éviter les dangers de l'italianisme décadent, et, en vérité, on peut affirmer que ses deux grands ancêtres artistiques furent Ostade et Hogarth. Il prit au premier un peu de

sa finesse mouvementée et bruyante et de son énergique rusticité, mais avec plus de grâce morale, et au second son acuité d'observation et aussi parfois quelques-unes de ces touches franches et vives qui illuminent son œuvre.

Mais si David Wilkie a, comme son glorieux maître William Hogarth, les yeux grands ouverts sur les tableaux de la vie qui l'entoure et dans la contemplation desquels il goûte une joie si évidente, sa vision est bien différente de celle de l'âpre peintre de *l'Opéra des gueux* et de *la Carrière d'une femme perdue*. L'art de Wilkie nous fait sourire au lieu de nous faire penser.

Le prix de l'ouvrage de M. Armand Dayot s'augmente du grand nombre et de la perfection des reproductions. Cette illustration continue du commentaire en facilite infiniment la complète intelligence. Et j'avoue que je partage tout à fait, en cette matière, le goût du public pour les livres à images. Rien ne vaut mieux, sinon, bien entendu, la vue des originaux. Et précisément M. Armand Dayot qui avait réuni ceux-ci dans une exposition célèbre désormais de **Chardin et de Fragonard**, dont j'ai parlé à son heure, vient de nous donner, en un magnifique volume, publié par l'éditeur Gittler, les reproductions de toutes les œuvres qui figurèrent à cette exposition. Il a fait plus encore, puisqu'il a complété cette série par des photographies de certaines toiles qu'on n'avait pu faire venir à Paris, comme *la Femme cachetant une lettre* ou *la Femme prenant le thé* de Chardin, lesquelles se trouvent la première à Potsdam, et la seconde au musée de l'Université de Glascow. M. Léandre Vaillat a donné des notices précises sur chacune des œuvres, et M. Armand Dayot dans l'introduction a expliqué les raisons qui ont déterminé le choix des deux maîtres du XVIIIe siècle français :

— Pourquoi Chardin et Fragonard et non Watteau et Boucher ? Pourquoi le peintre du *Bénédicité* et celui de *l'Escarpolette*, à l'exclusion de l'incomparable Latour ?

— Et le petit groupe glorieux des plus grands peintres français du XVIIIe siècle, « les grands chefs », ceux qui emplirent toute cette époque privilégiée du rayonnement de leur génie spirituel et gracieux, ceux qui, à eux seuls, suffiraient à la gloire impérissable d'une époque, est ainsi intégralement signalé.

Largillière et Lemoine sont, en effet, des peintres de transition, parfois encore trop asservis à la pompe artificielle du grand siècle ; l'art de Pater et de Lancret pâlit singulièrement à la chaude lumière de celui de Watteau ; l'ensemble des œuvres les mieux choisies de Lépicié, de Jeaurat, et de Greuze lui-même n'obtiendraient, croyons-nous, près du public convié à les contempler, qu'un succès limité, et nous n'oserions pour notre part convoquer les amateurs d'art, les friands de forte et savoureuse peinture, à venir admirer l'expression la plus définitive et la plus brillante de l'école française du XVIIIe siècle dans une réunion de portraits ou de scènes mythologiques dus aux pinceaux des Coypel, des Van Loo, des Drouais, des Tocqué, des

Tournières..., etc., peintres d'un incontestable talent, mais si visiblement inférieurs aux Watteau, aux Chardin, aux Latour, aux Boucher, aux Fragonard...

Donc si nous avons cru devoir nous borner à insérer en tête de notre catalogue les grands noms de Fragonard et de Chardin, c'est qu'il nous a paru impossible de constituer un ensemble de toiles de Watteau, dignes de représenter, sous tous ses aspects, l'art du maître, la plupart de ces œuvres capitales figurant dans les musées nationaux et à l'étranger. De même pour Latour, dont le musée de Saint-Quentin possède les principaux chefs-d'œuvre et se refuse, avec une obstination qu'on ne saurait blâmer, à s'en dessaisir, ne fût-ce que pendant quelques semaines.

Sans doute. Néanmoins de grands maîtres comme Chardin et Fragonard ne doivent pas nous laisser indifférents à leurs contemporains. En un cadre moins important il serait peut-être possible de réunir tour à tour des ensembles des Saint-Aubin, de Perronneau, de Portail, de ceux que nommait tout à l'heure M. Armand Dayot, et je crois que de telles expositions, sans prétendre au retentissement qu'obtint celle de Chardin et de Frago, seraient de plus grand profit pour nos artistes et du plus grand intérêt pour nos amateurs. C'est là d'ailleurs l'un des buts que s'est proposés la « Société d'Art Français » récemment fondée, et pour laquelle il faut espérer le concours des collectionneurs et de tous les amis de notre tradition.

Après ce que j'ai dit des livres illustrés de reproductions de peintures, je n'ai plus à faire l'éloge de recueils comme celui que la maison Hachette vient de consacrer à l'œuvre d'**Albert Dürer**. Publiée d'abord en Allemagne, cette collection des *Classiques de l'Art* est d'une valeur incomparable, puisqu'elle contient en un seul volume l'œuvre entier d'un maître ancien, et il est heureux qu'un éditeur français ait eu l'idée d'en donner une version plus commode pour nous. L'ouvrage est en effet précédé d'une étude brève, mais complète, où sont notés tous les faits à retenir, où sont montrées les influences subies ou exercées. Si personnel en effet que soit Albert Dürer, on ne saurait ignorer ce qu'il dut aux vénitiens à un moment de sa carrière, et la combinaison de ses dons natifs avec les qualités empruntées aux compatriotes des Bellini, nous a valu quelques-unes des plus belles peintures du maître allemand, tels les portraits d'hommes de Hampton Court, du musée de Vienne, ou le portrait de jeune femme du musée de l'empereur Frédéric à Berlin, tous trois exécutés vers 1506. On trouve d'ailleurs en ce volume non seulement l'œuvre peint, mais encore l'œuvre gravé d'Albert Dürer, et j'ajoute que, malgré la quantité des reproductions (près de cinq cents), le prix fort modique de l'ouvrage le rend accessible au plus grand nombre.

C'est pour un album du même genre, mais fort coûteux, que fut

écrite l'étude de M. Emile Gebhart sur **Botticelli**. On a donc cru bon de la détacher et d'en faire une réimpression séparée. Assurément Botticelli est l'un des peintres assez connus pour que le texte puisse au besoin se passer de l'image. Et ici le texte emprunte une valeur particulière au talent remarquable de l'écrivain, M. Emile Gebhart, qui connaît parfaitement le quattrocento et a montré Botticelli dans son milieu, suivant en cela la méthode qui fut ici même coutumière au regretté Virgile Josz dans ses travaux sur les artistes français. La vie florentine sous les Médicis trouve en M. Gebhart un historien amoureux de l'époque qu'il décrit. Florence est au moment où l'on aime, on rit, on chante.

Deux amants princiers, Laurent et Julien de Médicis, président au chœur des amoureux ; deux poètes, Laurent le Magnifique et Politien, en sa vingtième année, honorent les charmes des amoureuses illustres. Politien met en rimes la beauté de Simonetta, *la belle Simonetta*, femme de Marco Vespucci, aimée de Julien. Julien venait de triompher dans la joute du 28 janvier 1475, tournoi chevaleresque qui, en face de l'austère église de Santa Croce, au son des tambours et des fifres, parmi les étendards de soie, les belles dames et les pages, célébrait la Ligue éphémère de Florence, de Sixte IV, de Milan, de Venise.

De Botticelli au **Costume en Provence**, il y a trop loin pour que j'essaie de chercher une transition. Je me contenterai donc de rendre hommage, ainsi qu'il sied, au remarquable ouvrage dans lequel M. J. Charles Roux a comblé une lacune de Racinet. Les documents, cela va sans dire, sont rares avant le XVI^e^ siècle ; mais quelques anciennes peintures viennent les compléter. *L'Adoration des Mages* envoyée à l'exposition des primitifs français, le portrait du Roi René de la Bibliothèque Nationale, puis *la Glorification de la Vierge* d'Enguerrand Charonton, *le Buisson ardent* de Nicolas Froment, le *Miracle de St Mitre* nous renseignent suffisamment sur les modes du XIV^e^ et du XV^e^ siècle. Dès le XVII^e^ siècle, pourtant, c'est à Paris déjà qu'on va chercher des modèles, mais l'influence parisienne n'a pu jusqu'ici faire disparaître les costumes locaux. Raspal, Sigalon et Joseph Richaud, dans leurs portraits de femmes, nous les ont représentés. Le Père Dumont, au XVIII^e^ siècle, nous les a décrits :

L'habillement de dessus est le *droulet*, ou un casaquin d'étoffe commune noire ou d'indienne pour les plus brillantes ; il va se rétrécissant depuis le devant des épaules jusqu'aux reins, où il n'a guère que six ou sept doigts de largeur, et de là descend en trois bandes flottantes jusqu'à mi-jambe. Le droulet diffère du casaquin par sa simplicité : la pente de celui-ci est découpée en trois bandes, l'autre ne l'est pas. Les manches du casaquin vont jusqu'au coude et ont un falbala, celles du droulet finissent trois doigts plus haut et n'ont qu'un simple retroussis. Le droulet exige le chapeau, le mouchoir bariolé sur la tête et les souliers plats, mais ce large chapeau écrase

la personne et la forme du droulet n'est pas belle. Le casaquin, plus distingué, a des manches ornées et fait mieux ; il ne va qu'avec des souliers à talon plus haut, et, dans les parures, n'admet ni chapeau ni mouchoir de tête bariolé, ni cercle au bras droit ; il est d'indienne, tandis que le droulet est d'étoffe noire.

Le corset, laissé tout à découvert par le droulet ou casaquin, accuse au plus juste toutes les formes du corps, depuis les épaules jusqu'à la moitié des hanches, et cet espace se dessine parfaitement sous le mince corset ; il est communément de drap rouge en hiver et de basin en été. Le jupon ne descend qu'à mi-jambes, fait plaisir aux uns et murmurer les autres. Cette coupe raccourcie exige des précautions dans les divers mouvements...

Memento. — M. Emile Gebhart, dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, complète ses recherches sur Botticelli par un article sur la *Madone Guidi*, et M. Maurice Tourneux étudie un pastelliste anglais du XVIII^e^ siècle, *John Russel*.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Friedrich Nietzsche : *Werke. Taschen-Ausgabe*. vol. 8, 9 et 10 ; Leipzig. C. G. Naumann, à M. 4. — Carl Spittler : *Meine Beziehungen zu Nietzsche ;* Munich, Süddeutsche Monatshefte, M. 1. — Wladimir Solowieff : *Die religiœsen Grundlagen des Lebens ;* Leipzig, Oswald Mutze, M. 3. — Thomas Carlyle : *Gœthe*, publié par Samuel Sæger ; Berlin, Oesterheld u. C^e^, M. 3. — Gustave Robert : *Philosophie et drame, essai d'une explication du drame wagnérien*, Paris, Librairie Plon, 3 fr. 50. — Sacher-Masoch : *La Pantoufle de Sapho*, Paris, Carrington, 3 fr. 50. — Memento.

Les trois derniers volumes de l'édition courante des *Œuvres complètes* de Frédéric Nietzsche qui viennent de paraître sont les plus intéressants de la série. Ils ne représentent pas, cette fois-ci, au moins pour les deux derniers, de simples réimpressions, munies de préfaces nouvelles, mais des mises au point qui comportent des remaniements considérables. Ces remaniements sont-ils heureux et contribueront-ils à faire pénétrer dans le grand public l'intelligence de la philosophie nietzschéenne ? Nous n'osons répondre par l'affirmative, et nos lecteurs vont comprendre pourquoi.

Quand le quinzième volume de la grande édition in-8, entièrement consacré à *la Volonté de Puissance*, fut publié il y a bientôt sept ans, on pouvait croire que l'on possédait enfin, dans son intégrité, l'œuvre entière du philosophe. Fragmentaire, il est vrai, cette « transmutation de toutes les valeurs » n'en représentait pas moins la clef de voûte d'une doctrine, l'aboutissant de toute une existence consacrée à la méditation. On sait, par l'édition française que nous en avons donnée, combien d'aperçus neufs, d'interprétations ingénieuses et de traits géniaux contenait cet ouvrage. Toute la théorie du romantisme, doctrine maladive et de décadence, théorie popularisée depuis

lors, y était esquissée. Et les idées anti-démocratiques de Nietzsche y semblaient fortifiées par de nouveaux arguments.

Or, *la Volonté de Puissance*, telle que nous la connaissons, n'est qu'un extrait concentré du manuscrit laissé par le philosophe, sorte d'anthologie consciencieusement « arrangée ». L'un des philologues occupés au *Nietzsche-Archiv* s'était permis ce travail d'expurgation. Depuis lors, les papiers laissés par Nietzsche ont de nouveau été étudiés avec soin, et c'est une version considérablement augmentée que nous présentent les deux volumes qui terminent la petite édition des *Œuvres*. Mme Foerster-Nietzsche nous explique dans sa préface qu'il y a cette fois-ci 570 aphorismes nouveaux. Les deux premières parties de l'ouvrage se trouvent particulièrement amplifiées, c'est ainsi que les nos 29 et 30, consacrés à Rousseau, portent les nos 99 et 100, de nouvelles matières ayant été intercalées. Le second livre, *la Critique des valeurs supérieures*, qui se termine, dans la première version, par le no 259, s'arrête maintenant au no 465.

A vrai dire, toutes ces adjonctions, qui ont pour thème le nihilisme européen et la critique de la décadence, ne sont que d'innombrables variantes des idées maîtresses du philosophe que l'on trouve du reste déjà formulées ailleurs, dans *la Généalogie de la Morale* et dans *le Crépuscule des Idoles* (cet opuscule, de l'aveu même de Nietzsche, n'étant qu'un « extrait » du manuscrit de *la Volonté*). Evidemment, pour le savant ou l'artiste qui recherche, dans le texte allemand, les moindres nuances de la pensée du philosophe, ces « répliques » et ces interprétations d'une pensée initiale ont leur intérêt. Mais il faut toujours se dire que, si Nietzsche avait pu mener son œuvre jusqu'à sa maturité, il eût lui-même fait des coupures, des suppressions de textes, des transformations qui eussent rendu méconnaissable l'œuvre que l'on nous présente aujourd'hui. Il avait une habitude toute française, celle de serrer son idée de plus en plus près, d'élaguer son style, de condenser ses phrases pour arriver à l'expression la plus parfaite. Certes, comme le dit fort justement Mme Foerster-Nietzsche, *la Volonté de puissance*, telle qu'elle vient d'être publiée, donne une image exacte de la méthode de travail de Nietzsche. Il nous est permis maintenant de jeter un regard « dans le laboratoire intellectuel » de l'auteur. Mais ce procédé de publication contribue-t-il également à rendre plus claires les doctrines que voulait exposer le philosophe ? C'est ce qui mériterait d'être examiné de plus près.

Au reste, nous n'en avons pas fini des controverses au sujet des papiers posthumes de Nietzsche et il semble bien qu'actuellement, en Allemagne, ce sont les querelles autour de son œuvre qui intéressent plus que son œuvre elle-même. M. Horneffer, qui fut archiviste au Nietzsche-Archiv de Weimar, affirme maintenant que, dans la pensée de Nietzsche, c'est le court opuscule publié sous le titre de *l'Anté-*

christ qui *est la Volonté de puissance*. Tous les brouillons publiés aujourd'hui ne seraient donc qu'un travail préparatoire pour aboutir à ce travail de 100 pages. A cela Mme Fœrster-Nietzsche répond qu'en effet *l'Antéchrist* représente la première partie d'une version définitive, mais que, des autres parties, les unes n'ont pas été écrites, les autres ont été perdues par la faute de Franz Overbeck.

Mais M. Bernouilli, le défenseur d'Overbeck, répond qu'il existe à Weimar un document émanant du philosophe lui-même où *l'Antéchrist* est présenté comme une œuvre définitive et formant un tout. Ce serait trop long d'exposer ici toutes les phases de cette querelle entre le *Nietzsche-Archiv* et certains amis de l'auteur de *Zarathoustra*. Justement le premier volume du gros ouvrage de M. Bernouilli : *Fr. Overbeck et Frédéric Nietzsche, Une amitié*, vient de paraître. Quand il nous sera parvenu, nous aurons l'occasion d'y revenir.

§

Meine Berziehungen zu Nietzsche. — Certaines gens écrivent des livres pour se vanter de leurs relations avec les grands hommes de leur temps. A peine quelqu'un est-il parvenu à la célébrité, qu'on lui découvre quantité d'amis qu'il n'a peut-être jamais vus. Ces braves gens colportent sur sa personnalité les anecdotes les plus invraisemblables et ne tarissent pas en détails sur son intimité. Il y a cependant des exceptions et M. Carl Spittler, poète helvétique, non content de renier Nietzsche, dit qu'il ne l'a jamais vu et qu'il s'est toujours soigneusement gardé de lire ses livres. Pour nous annoncer cette nouvelle, il publie toute une brochure où il nous explique le pourquoi et le comment de cette absence de relations. Le bon poète suisse a à peine échangé, avec le philosophe, une demi-douzaine de lettres insignifiantes. Quand parut *le Cas Wagner*, il en rendit compte dans les *Basler Nachrichten* et dans le *Bund*. Nietzsche fut touché. Mais est-ce une raison suffisante pour parler de M. Spittler à propos de Nietzsche? On l'a fait récemment et M. Spittler n'en a pas été content. Il ne veut rien savoir de Nietzsche. Qu'on le laisse donc tranquille !

Die religiœse Grundlage des Lebens. — L'écrivain religieux Wladimir Soloview était jadis connu en France par deux ouvrages publiés à Paris : *l'Idée russe* et *la Russie et l'Eglise* (1888 et 1889). Mais on oublie vite chez nous. Le grand mystique qui rêvait d'une réconciliation entre l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident et qui osait dire que « la question slave est la question de l'Eglise », est mort il y a quelques années sans que cet événement eût plus d'importance qu'un fait divers. Les journalistes qui rêvent d'un état social meilleur et qui glorifient les terroristes russes nous égarent

volontairement, quand ils nous parlent de l'état d'esprit du grand empire. Nos humanitaires admirent Tolstoï, comment pourraient-ils comprendre Soloview? Récemment, dans l'ouvrage *le Tsar et la Révolution*, M. Merejkowsky nous a fait des doctrines de Soloview un exposé que l'on aurait peut-être voulu un peu plus impartial. Il importe de le compléter et de le rectifier en lisant *les Bases religieuses de la vie*, dont Mme N. Hoffmann vient de publier une excellente traduction allemande.

Goethe. — M. Edmond Barthèlemy a recueilli, dans ses *Essais choisis* de Carlyle, la célèbre étude sur Gœthe qui reste ce que l'on a écrit de meilleur en Angleterre sur le sage de Weimar. Cet essai était peu connu en Allemagne. En le traduisant, M. Samuel Saeger a voulu le compléter; il y ajoute la correspondance échangée entre Carlyle et Gœthe (1824-1831), ainsi que tous les articles relatifs à Gœthe qui se trouvent épars dans l'œuvre de Carlyle. Une préface nous montre comment le grand essayiste anglais fut amené à s'occuper de Gœthe, et en appendice l'auteur rend compte des articles anglais consacrés à Gœthe depuis la mort de Carlyle. L'image du poète et celle du philosophe, ainsi présentées, sont toutes deux extrêmement vivantes.

Philosophie et Drame. — Depuis que M. Edouard Schuré faisait œuvre d'initiateur en publiant son *Drame musical*, on a beaucoup écrit sur l'œuvre wagnérienne : études purement techniques consacrées à « la musique de l'avenir » ou simples commentaires des légendes qui servent de thèmes aux opéras du Meister. On s'est plu à y voir des œuvres d'une compréhension difficile. Maintenant que Wagner appartient au « passé », il est peut-être temps de les dépouiller de leur nimbe mystérieux et de les juger dans leur ensemble sans parti pris. M. Gustave Robert a étudié à la fois les poèmes et la musique qui forment l'ensemble des drames wagnériens. Guidé par les écrits théoriques de Wagner, il a dégagé de chaque œuvre une idée primordiale à laquelle tous les détails de l'intrigue sont subordonnés. Cette démonstration, claire et attachante, séduira tous ceux qui s'effrayent d'avance des commentaires indigestes des musicographes allemands.

La Pantoufle de Sapho. — Sacher-Masoch a tant écrit que la traduction de ses œuvres pourra alimenter encore longtemps la librairie Carrington. A la longue, on s'apercevra peut-être que ces contes sont des lectures de pensionnaires et qu'ils paraissent plutôt fades à nos gosiers habitués à des nourritures plus épicées. A moins que l'on ne se contente de le juger au point de vue littéraire. Alors on les trouvera sans doute mal composés et d'une barbarie un peu puérile, médiocrement écrits aussi, malgré tous les efforts très louables d'une excellente traductrice. Déjà l'éditeur commence à s'apercevoir

qu'il vaudrait peut-être mieux ne pas ranger Sacher-Masoch parmi les « spécialistes ». *La Czarine noire et autres contes sur la flagellation*, dont nous avons parlé ici même, ne s'intitule plus, aux « ouvrages du même auteur », que : *la Czarine noire et autres contes.*

§

Memento. — La *Revue des synthèses historiques* a publié tout un numéro consacré à l'Allemagne. C'est un ensemble d'études des plus intéressantes. M. Charles Andler ouvre la série par une dissertation sur *Nietzsche et Jacob Burckhardt* dont il étudie la philosophie de l'histoire. Nous avons analysé un article de la *Deutsche Rundschau* sur le même sujet. A propos des *Germains en France*, l'ouvrage de feu L. Woltmann, dont nous avons également rendu compte il y a plus d'un an, M. L. Réau parle d'un « paradoxe anthropologique ». M. Léon Pineau fait l'analyse de l'évolution littéraire de l'Allemagne à la fin du siècle dernier (*Du Naturalisme au néo-romantisme*). Quelques comptes-rendus d'ouvrages récents : *la Fondation de l'Empire allemand*, d'Ernest Denis, *l'Allemagne moderne et son évolution*, de Henri Lichtenberger, etc., complètent ce fascicule.

Une constatation générale s'impose. Par le ton général de leurs appréciations, les professeurs qui écrivent à la *Revue des synthèses historiques* rappellent le point de vue qu'occupaient en 1865 les écrivains de la *Revue des Deux Mondes*. Les enseignements de 1870 sont demeurés lettre morte pour l'Université française.

Nord und Süd fait paraître, dans un format considérablement agrandi, son numéro de janvier. Une nouvelle série s'ouvre pour cette revue qui entre dans sa trente-deuxième année. Six magnifiques reproductions de gravures (entre autres le portrait de la mère de Whistler) et trois suppléments musicaux accompagnent un texte qui est de tout premier ordre. Il faudrait citer tout le sommaire : *Ceux qui ont le cœur pur*, nouveau roman de Félix Hollaender, étude de Richard M. Meyer sur *Gerhart Hauptmann*, enquête sur la valeur « culturelle » du théâtre, article de M. H. Mann sur *Flaubert et la critique*, etc. *Nord und Süd* va dorénavant occuper la première place parmi les revues littéraires allemandes, celle qui était réservée naguère à la *Neue deutsche Rundschau*, dont les principaux collaborateurs vont se rencontrer ici.

Oesterreichische Rundschau publie, en tête de son numéro du 1er février, une traduction allemande d'un nouvel article de Henrik Sienkiewicz sur *l'Europe et la Prusse*. L'auteur de *Quo Vadis ?* y précise le sentiment qui lui a inspiré son appel au monde civilisé contre l'expropriation polonaise en Prusse. Il se défend d'avoir obéi à un mouvement de haine contre l'Allemagne. Ce n'est qu'à la Prusse caporalisée et bureaucratisée qu'il en veut.

La publication de cet article dans une revue viennoise de langue allemande est extrêmement significative.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

The Poetical Works of William Blake, edited by John Sampson, 10 s. 6 d., Frowde. — *The Lyrical Poems of William Blake*, edited by John Sampson, with an introduction by Walter Raleigh, 2 s. 6. d., Frowde. — *The Works of William Blake, poetic, symbolic, and critical*, edited with lithographs of the Illustrated Prophetic books, and a memoir and interpretation by E J. Ellis and W. B. Yeats, l. 3, Quaritch. — *The Poetical Works of William Blake*, edited by Edwin J. Ellis, 12 s., Chatto and Windus. — *The Life of William Blake*, by Alexander Gilchrist, edited by W. Graham Robertson, 10 s. 6 d., John Lane. — *The Letters of William Blake together with a Life by Frederic Tatham*, edited by A. G. B. Russell, 7 s. 6 d , Methuen.— *William Blake*, vol. 1., Illustrations of the Book of Job with a General Introduction by Laurence Binyon, 21 s., Methuen. — *William Blake, a Critical Essay*, by Algernon Charles Swinburne 6 s. Chatto and Windus.— *William Blake, A Study of his Life and Art Work*, by Irene Langridge, 10 s. 6 d., Bell. — *William Blake*, by Arthur Symons, 10 s. 6 d., Constable. — *The Visionary Art of William Blake*, The Edinburgh Review, nº 415. Longmans, 6 s. — *William Blake Poet and Painter*, by T. Sturge Moore, Quarterly Review, nº 414, 6 s., Murray. — *Un maître de l'Art. Blake le Visionnaire, 1757-1827*, par François Benoît, 12 fr., Laurens. — *William Blake, Mysticisme et Poésie*, par P. Berger, 12 fr., Soc. Française d'Imprimerie et de Librairie. — Memento.

« Le nom de William Blake évoque immédiatement à l'esprit, pour ceux qui s'occupent d'art ou de littérature, l'idée d'un homme bizarre, à demi halluciné, à pensées extraordinaires et à visions apocalyptiques, qui a essayé d'exprimer à la fois par le dessin et par la poésie ses rêves ultra-terrestres, qui s'est montré artiste très remarquable et poète très inégal, et dans lequel on trouve des beautés de premier ordre à côté de pages à peine lisibles», dit M. P. Berger, au début de son magistral ouvrage sur William Blake. Et certes s'il est peu ou mal connu en Angleterre, William Blake est encore plus ignoré en France. Il naquit le 20 ou le 28 novembre 1757 ; il entra de bonne heure en apprentissage chez un graveur alors fameux ; vers 1780, il s'établit pour son propre compte et jusqu'à sa mort il continue cette profession. Graveur de talent, il fut surtout un dessinateur d'une imagination prodigieuse, avec d'inépuisables ressources d'invention ; il fut un poète lyrique, un poète de génie, un prophète et un mystique, encore qu'il ne fit lui-même aucune de ces distinctions. Pour lui, ses dons littéraires et ses dons artistiques se confondaient en une même faculté, car « toutes choses n'existent que dans l'Imagination humaine », écrit-il. Le langage et le dessin lui servaient uniquement à se transporter dans une sorte de monde ultra-terrestre, de ciel halluciné. Il croyait à cet autre monde et à des présences angéliques et diaboliques, comme d'autres croient aux maisons, aux omnibus, aux automobiles. A cause de cette foi de mystique et de fanatique, qu'il professait avec une ardente symplicité, il se dispensait des conventions et des lois, et s'était créé une Loi pour lui-même, en dehors de tout dogme, de toute doctrine, de toute croyance. Il affirmait orgueilleusement, avec une assurance et une candeur abso-

lues, que « l'homme qui n'a jamais, par l'esprit et la pensée, voyagé au Ciel n'est pas un Artiste ». Et de ce ciel, de son Ciel, il connaissait tous les détours, et tous les chemins qui y mènent. Jamais homme ne fut plus complètement un artiste que lui. Pendant soixante-dix ans, il vécut exclusivement pour exprimer son idée, son sentiment personnel de la beauté. L'ensemble de son œuvre est aussi considérable qu'il est remarquable, et Blake s'absorba à tel point dans ses visions que rien de ce qui se passa de son temps ne paraît l'avoir intéressé directement. Il fut le témoin impassible et indifférent des grands événements qui marquèrent son époque. Il vécut à l'époque du Dr Johnson; les Etats-Unis n'étaient encore, au temps de sa jeunesse, que des colonies rebelles; la Révolution Française ébranla l'Europe; puis ce fut l'Empire et Napoléon, Nelson, Wellington, Trafalgar et Waterloo; les jeunes générations professèrent des doctrines nouvelles; Burns et Walter Scott, Coleridge et Wordsworth, Byron, Shelley et Keats produisirent à côté de lui des œuvres immortelles, et Blake semble avoir ignoré tout cela. Tout le monde moderne s'édifia pendant ces années tourmentées, des rois furent décapités, ou détrônés, des empires s'élevèrent et croulèrent sous les yeux de Blake, et l'artiste poursuivit son rêve d'art, retiré dans le monde illimité de ses visions, sourd aux rumeurs guerrières, aux clameurs de défaite comme aux chants de triomphe, insensible à tout le fracas extérieur, ne faisant pas une fois allusion dans ses lettres aux événements politiques du temps. Et cependant, ces lettres révèlent un homme enthousiaste, un idéaliste, un visionnaire. Mais qu'importaient les événements du jour au poète pour qui rien n'existe en dehors de l'imagination, et qui, à cause de ce détachement, mena une existence de pauvreté, presque de misère, alors qu'il lui eût été facile de gagner beaucoup en renonçant parfois à ses « voyages au Ciel ». Tous ceux qui, de son vivant, l'approchèrent, paraissent l'avoir exploité, et ses amis, malgré le dévouement dont ils lui donnèrent des preuves, le comprirent mal ou pas du tout, le désapprouvèrent. Il illustrait et publiait lui-même ses ouvrages, qu'il vendait, à de rares acheteurs, de 40 à 50 frs.; quelques-uns lui furent payés jusqu'à 100 frs. Or, il y a quelques années, un exemplaire des *Chants d'Innocence et d'Expérience* se vendit 7.500 francs, et le même jour la collection des dessins pour *Job* atteignit 140.000 francs. Ses contemporains l'ignoraient et dans le monde littéraire et artistique on le considérait volontiers comme fou. Pendant les trente-cinq ans qui suivent sa mort, survenue en 1827, son nom et ses œuvres sont oubliés, et l'on ne trouve de mention le concernant que dans la huitième édition de l'*Encyclopædia Britannica* (1854), où quelques lignes inexactes, dénigrant son art et ses poèmes, lui étaient accordées. Mais, en 1863, paraît **The Life of William Blake**, par Alexander Gilchrist,

dont une seconde édition plus complète parut en 1880, et dont une nouvelle édition vient d'être publiée, par les soins de Mr W. Graham Robertson, chez l'éditeur John Lane. Avec cet ouvrage, l'impulsion est donnée. Swinburne s'enthousiasme pour le visionnaire et fait paraître, en 1868 **William Blake, a critical Essay**, avec des reproductions en couleur : dans cet important essai Swinburne commente et explique les idées et les œuvres de Blake et, en une langue splendidement lyrique, il démontre que l'auteur des *Chants d'Innocence* fut un poète de génie. Le volume, devenu introuvable, a été récemment réédité, mais sans les illustrations. Cependant, ce n'est qu'en 1874 qu'on réimprime un certain nombre de ses poèmes, et en 1876 seulement qu'on organise une exposition de ses dessins. Divers essais et quelques articles paraissent dans des revues ou en volumes par la suite, mais c'est en 1893 qu'arriva seulement « l'œuvre capitale qui laisse loin derrière elle toutes les autres et marque, pour l'étude de Blake, le commencement de la période actuelle et peut-être définitive » : cette œuvre capitale était **The Work of William Blake, poetic, symbolic, and critical**, etc., trois volumes dus aux efforts de E. J. Ellis et de W. B. Yeats, qui, attirés surtout par le visionnaire, ont essayé de prouver la cohérence de son système et d'interpréter ses symboles. Dès lors, à de fréquents intervalles, ce sont de nouvelles éditions des œuvres de Blake et de nouvelles études critiques offrant un intérêt secondaire et parmi lesquelles nous citerons seulement **William Blake, a Study of his Life and Art Work**, volume très inégal où l'auteur, Mrs. Irene Langridge, essaie de décrire et d'expliquer les dessins de Blake — dessins reproduits dans le livre dont ils font surtout le mérite. Enfin en 1905, la Clarendon Press publiait **The Poetical Works of William Blake**, *a new and verbatim text from the manuscript, engraved and letter press originals, with variorum readings and bibliographical notes and prefaces*, dus au patient et intelligent labeur de Mr John Sampson. Il est rare qu'un auteur moderne présente autant d'incertitudes et de difficultés matérielles qu'on en rencontre à étudier les manuscrits de Blake ; c'est par fragments, dans la plupart des cas, que nous parvient l'œuvre de Blake ; ses vers sont griffonnés sur des feuilles volantes ou en marge de livres, au crayon parfois, sans ordre, sans classement ; souvent tous ces fragments sont mélangés, égarés, déchirés, à demi illisibles, et souvent aussi leur confusion est augmentée par la classification des premiers commentateurs dont l'ambition anxieuse et timorée fut de vulgariser Blake. Mr Sampson s'est acquitté de son difficile travail avec une scrupuleuse conscience, avec un tact et une perspicacité admirables. En outre, sous ce titre : **The Lyrical Poems of William Blake**, il a donné les poèmes de Blake dans l'ordre, mais sans les notes et commentaires du précé-

dent volume. Cette petite édition, destinée à l'ordinaire lecteur, est précédée d'une introduction où le professeur Walter Raleigh, très sagement et très clairement, explique les origines du mysticisme de Blake, et expose le sens possible des sombres, fantasques et déconcertants livres prophétiques. A son tour, Mr Edwin J. Ellis a donné, en deux volumes, **The Poetical Works of William Blake**, avec une introduction et des notes où Mr Ellis donne des preuves de la connaissance profonde et intime qu'il a acquise de Blake et de son œuvre, en donnant des pages les plus obscures du poète des explications qui finissent par paraître évidentes.

Un très intéressant volume est celui dans lequel Mr Archibald G.-B. Russell a réuni les lettres de William Blake et une biographie du poète jusqu'ici inédite et due à l'un de ses amis, Frederick Tatham; le volume a pour titre **The Letters of William Blake together with his Life by F. Tatham.** L'esquisse biographique de Tatham n'a qu'une cinquantaine de pages et n'apporte rien de nouveau, encore qu'il soit suffisant qu'elle confirme les faits rassemblés par Gilchrist. Les lettres font voir la belle attitude, simple et sereine, qu'eut Blake pendant toute sa vie, alors que les circonstances étaient le moins favorables, et eussent découragé et vaincu un esprit moins ardent et moins détaché.

Des éditions nouvelles de ses dessins sont aussi entreprises, et nous avons déjà un premier volume, **William Blake, Illustrations of the Book of Job**, que Mr Laurence Binyon, sous la direction compétente de qui se fait la réimpression, commente, en une introduction générale qui est une des études les plus suggestives qu'on puisse lire sur l'art de Blake. Il faut aussi connaître l'article intitulé **The Visionary Art of William Blake**, qui parut dans le numéro de janvier 1906 de l'*Edinburgh Review*, et l'étude très complète publiée dans la *Quarterly Review*, il y a quelques semaines (n° de janvier 1908), par Mr T. Sturge Moore, et intitulée **William Blake, poet and painter**. Enfin, comme complément synthétique de ces travaux, nous avons depuis peu le magistral livre de Mr Arthur Symons : **William Blake**. La première partie de cet ouvrage, plus de 250 pages, est un admirable essai, excellemment ordonné, plein de grâce originale et d'érudition. On sait quel merveilleux essayiste est le poète de *London nights* et d'*Amoris Victima*, mais ici il s'est surpassé. Avec une pénétration, une compréhension que seul un poète pouvait avoir, avec une intelligence d'artiste, avec un sens critique impeccable, Mr Arthur Symons a dit sur Blake tout ce qu'on peut dire; il a écrit le livre indispensable à quiconque veut connaître Blake. Dans la seconde partie de son livre, il a groupé une quantité de précieux documents, pour la plupart inaccessibles, et il y a inséré aussi ses trouvailles personnelles. Quoi qu'on

fasse par la suite, l'ouvrage de Mr Symons sur Blake demeurera certainement au nombre des belles études qui ont été consacrées à l'étrange génie.

Il n'a été question jusqu'ici que des ouvrages anglais sur Blake, mais pour ceux qui ne lisent pas l'anglais nous avons le plaisir de pouvoir signaler deux ouvrages français grâce auxquels il leur sera loisible de se faire de Blake une idée fort exacte. En 1906, M. François Benoît, professeur d'Histoire de l'Art à l'Université de Lille, a publié un in-4° qu'il appelle **Un Maître de l'Art, Blake le Visionnaire, 1757-1827**, et dans lequel il étudie, avec une intelligente sympathie, l'homme, l'intellectuel et l'artiste; cette dernière partie surtout sera intéressante pour les lecteurs, car c'est elle que M. P. Berger se dispense d'aborder, redoutant l'incompétence, dans la thèse excellente qu'il a publiée l'automne dernier sur **William Blake, Mysticisme et Poésie**. Ce livre est à tel point complet que, quoi qu'on écrive maintenant, en France, sur Blake, M. Berger l'aura déjà dit. Sans doute il avait achevé son travail avant que n'aient paru les deux volumes d'E.-J. Ellis, ceux d'A-G. B. Russell, de L. Binyon et d'Arthur Symons, mais il n'en reste pas moins que son livre est l'ouvrage d'ensemble le plus cohérent qui ait été publié sur Blake, même en anglais. Sans doute aussi, M. P. Berger n'a pas le lyrisme, l'enthousiasme, on pourrait dire l'emballement de poètes tels que Swinburne, Rossetti, Yeats et Symons, quand il parle de son sujet, mais il a le sentiment très vif et très net de la valeur poétique qu'a l'œuvre de Blake. Il cite maints fragments des poèmes, dont il donne une traduction impeccable, ce qui contribue singulièrement à l'attrait, pour l'ordinaire lecteur, de ce livre de 500 pages in-8°, qui pour son auteur n'est qu'une courte tentative d'étude.

Memento. — Pour compléter ces renseignements bibliographiques, citons encore *The Real Blake, a portrait Biography*, par Edwin J. Ellis; deux essais de W.-B. Yeats, *William Blake and the Imagination* et *William Blake and his Illustrations to the Divine Comedy*, dans le volume intitulé *Ideas of Good and Evil* (pp. 168 à 225); une quinzaine de pages sur William Blake, dans *Great English Poets*, un volume de Mr Julian Hill; une étude de Joseph Milsand, en français, d'après la biographie de Gilchrist, dans le recueil intitulé *Littérature anglaise et Philosophie* (Fischbacher, Paris, 1893); un article de M. Stokoe dans l'ancienne *Plume*, du 1er octobre 1903; et enfin un petit volume de M. Charles Grolleau (Chamuel, Paris, 1900) qui contient, avec la reproduction d'un certain nombre d'illustrations tirées des *Livres prophétiques*, la traduction du *Mariage du Ciel et de l'Enfer*, et une remarquable introduction où M. Ch. Grolleau, poète et visionnaire lui aussi, commente éloquemment le mysticisme de Blake. Le public français s'intéressera-t-il à Blake, à cette poésie obscure et hallucinatoire, à ces dessins imparfaits, défectueux, mais extraordinairement beaux et qui révèlent un génie stupéfiant et prodigieux? En tous cas, au

moment où le symbolisme triomphe, où il est compris à peu près par les esprits de bonne volonté, un précurseur tel que Blake ne saurait manquer de soulever la curiosité de ceux au moins qu'on peut ranger parmi ses disciples.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

L'Education portugaise. — Wenceslau de Moraes : *A Vida Japoneza ;* Livraria Chardron, Porto. — Eça de Queiroz : *Cartas Familiares et Bilhetes de Pariz ;* Livraria Chardron, Porto.— Theophilo Braga : *Gomes Freire,* drame historique ; Livraria Chardron, Porto.— Olga Moraes Sarmento da Silveira : *Mulheres Illustres : A Marqueza de Alorna ;* Livraria Ferreira, Lisboa. — Memento.

Il est une caractéristique assez frappante de l'écrivain portugais : c'est qu'il ne perd presque jamais la conscience du grand rôle mondial autrefois rempli par sa vaillante nation. Dans une certaine mesure, le goût spontané qu'il a des choses françaises est fait d'un besoin d'élargissement. En même temps il est rare qu'il n'ait pas voyagé. Le Portugais des classes intellectuelles ne conçoit guère de culture supérieure de l'esprit sans la connaissance de l'étranger. Au patrimoine strictement lusitanien, il commence par annexer, non point, comme on pourrait croire, l'Espagne ou l'Angleterre, l'une ennemie et voisine, l'autre suzeraine économique, mais la France fraternelle, que ses injustices même, au temps de Napoléon, discréditèrent à peine. La France fait partie de toute bonne **Education portugaise**. Ce n'est pas à dire pour cela qu'on ne la discute point. Très passionnément, au contraire ; car on n'accepte jamais de maîtres, même admirés et aimés, sans un brin d'envie.

Et puis, il y a autre chose. De peuple à peuple, il ne saurait se produire de compénétration absolue, et il subsistera toujours dans le tréfonds de la mentalité française, positive mais nuancée à l'infini, quelque chose d'obscur à la mentalité portugaise : rêveuse, mystique et sentimentale. Les deux se complètent comme l'homme et la femme en se fécondant. De ce phénomène la biologie pourrait peut-être fournir une explication, et sans doute serait-il intéressant de confronter l'hyperdolichocéphalie lusitanienne à la brachycéphalie qui caractérise généralement les Français. Les idées générées par les crânes ronds ont-elles une vertu d'affinité particulière vis-à-vis de celles que fomentent les cerveaux allongés ? Nous livrons le problème aux ethnologues.

Il n'empêche que ce que l'on pourrait appeler le dynanisme esthétique des modes françaises n'altère en rien la curiosité aventureuse qui est le propre de l'esprit lusitanien, sentimental, mais réaliste. Au contraire, celui-ci s'en aiguise de fine observation, d'analyse humoristique et d'impressionnisme vivace, toutes qualités qui s'enchevê-

trent, comme une savante broderie, à la trame plus ou moins solide de généralisations singulières et de haute portée. Ce charme du détail suggestif, dans la belle harmonie d'un ensemble, qui est rarement le fruit prémédité d'une gageure idéologique, ce laisser-aller qui trouve le moyen d'effleurer en passant les plus graves problèmes, à propos d'une femme ou d'une fleur, ces mêmes réflexions avisées, pittoresques ou simplement exactes, par quoi le voyageur témoigne qu'il sait voir et penser, tout cela qui nous fit apprécier naguère dans *l'Ame Japonaise* le beau talent de Gomès Carrillo se retrouve dans la **Vie japonaise** de Wenceslau de Moraes. Nous avons sous les yeux le troisième recueil des lettres réunies par l'auteur sous ce titre, et qui furent publiées d'abord dans un journal de Porto. Ce sont documents précieux d'étude sincère du peuple nippon par quelqu'un qui ne se défend pas de ses sympathies, mais qui sait également se débarrasser de sots préjugés. En bon Portugais, M. Wenceslau de Moraes se préoccupe de futures relations commerciales, possibles entre le Portugal et le Japon ; il songe à Macao, qui pourrait servir d'entrepôt aux produits d'échange ; il rappelle à temps que l'on doit aux Portugais la découverte de l'Empire du Soleil Levant ; mais il ne craint pas de dire avec Lafcadio Hearn que la plus terrible menace qui ait jamais été dirigée contre l'intégrité nationale du peuple nippon fut l'introduction du christianisme par les jésuites portugais au pays des mousmés. La rigueur des mesures adoptées sauva la nation.

Çà et là, des observations sur la langue, sur la poésie, sur la femme, sur la diplomatie européenne, sur la formation héroïque du caractère nippon font diversion à l'examen de faits purement sociaux ou économiques.

D'avril 1904 à janvier 1907, le volume nous offre une suite de 37 lettres, dont la dernière écrite en apothéose ironique à la Poudre, suprême instrument de civilisation, n'est pas la moins originale.

L'esprit qui la distingue rappelle précisément Eça de Queiroz, dont les réflexions diplomatico-philosophiques ont un charme si pénétrant, et qui a peut-être versé dans sa correspondance le meilleur de son humour. Comme il reste actuel, et qu'il fait bon relire, à propos du Maroc, de l'Egypte, ou de l'Alliance franco-russe, et même à propos du Portugal après l'assassinat de son Roi, les *Lettres d'Angleterre* ou les *Echos de Paris*, si noblement sarcastiques, si pleins d'aperçus ingénieux et d'une si amère générosité ! Seul un petit-neveu de Cervantès pouvait écrire cela. Aussi, est-ce avec une joie profonde que nous avons feuilleté le troisième et tout récent recueil de la série, les **Lettres familières et missives de Paris**, où abondent les traits satiriques de haute portée humaine et où les événements, les hommes et les mœurs de France sont par-

ticulièrement en jeu. Oh! ce miroir, encore que souvent flatteur, nous révèle moins beaux, moins nobles que nous n'avons coutume de nous croire, sur la foi de nos propres journaux; mais nous sommes tellement pris là sur le vif que nous ne pouvons nous récrier et que nous sommes, par-dessus le marché, forcés de rire... ou de sourire, ce qui est pis.

Car l'art supérieurement délicat d'Eça ne descend jamais jusqu'à la caricature. Au reste, en dehors de toute fantaisie outrancière, l'auteur des *Maias* excelle dans le portrait, tout en menus traits aigus, savamment harmonisés selon les plans du visage et vigoureusement attentifs à signifier d'un seul coup le caractère. Après l'Empereur Guillaume, « cet allié de Dieu pour l'administration de l'Univers », dont le masque ironiquement dessiné fait pendant à la figure austère et plus humble de Sadi Carnot (*Echo de Paris*), voici les trois silhouettes complémentaires du Comte de Paris, du tsar Alexandre III, et du président Casimir Périer. On pourrait avec ces portraits d'Eça constituer, en les réunissant, une incomparable galerie historique moderne, allant de Lord Beaconsfield à Mme Sarah Bernhardt, et ce serait un volume capable de requérir la curiosité française.

Mais le morceau de choix que nous offrent les *Lettres familières* d'aujourd'hui est certainement celui de *Jeanne d'Arc*. En trente pages inspirées par la canonisation de la bonne Lorraine, il esquisse à la fois la véritable figure historique de la Pucelle et le tableau d'une France contemporaine assez incohérente pour aggraver ses divisions devant l'incarnation légendaire du patriotisme français.

Il est arrivé malheur à Jeanne d'Arc, dit le délicieux humoriste. La Pucelle d'Orléans, la bonne et forte fille de Lorraine, salvatrice du Royaume de France, fut beatifiée par l'Eglise de Rome. Et (sans malice voltairienne je le dis) son entrée au ciel est en train de lui faire perdre le prestige qu'elle avait sur la terre, et sa sainteté a déjà irrémédiablement ruiné sa popularité.

Les héros qu'on ne canonise point ont chance de durer le plus longtemps, dans leur simple gloire humaine que la vertu du sacrifice suffit à embellir.

Que cette vertu se dépense pour la rédemption d'une patrie, et la Légende accourra pour couronner de ses lys pieux le visage qui l'incarne; bardes et poètes offriront leurs chants.

Ainsi la mort de **Gomes Freire** *de Andrade*, ignominieusement condamné à la potence par le Maréchal Beresford, pour avoir été soupçonné de croire au réveil de la liberté portugaise, sert aujourd'hui de thème au vigoureux drame historique, où Théophilo Braga cherche à illustrer cette idée :

Le mot *martyr* signifie *témoin* : c'est par le sacrifice de la vie qu'une vérité incomprise devient évidente et suggestionne des prosélytes. Les idées, pour se généraliser, doivent recevoir la forme émotionnelle du sentiment; c'est pourquoi il est rare de voir sortir du domaine théorique un principe doctrinaire quelconque, s'il ne se trouve universalisé par le sang d'une victime

A l'époque triste entre toutes où le Portugal, livré par son propre roi à l'occupation napoléonienne, venait, dans un élan enivré d'héroïsme populaire, de repousser l'envahisseur, voilà que l'indigne Joao VI, dont la cour s'était transportée à Rio de Janeiro, abandonne son malheureux royaume au protectorat militaire anglais et ne prémédite rien d'autre, pour se débarrasser de soucis encombrants, que de remettre le Portugal à l'Espagne comme *dot d'une princesse*.Pleine de ressentiment contre les officiers anglais, qui avaient dévasté le pays et qui s'étaient attribué toutes les gloires, l'armée portugaise aurait pu trouver un chef en *Gomès Freire*,grand-maître de la franc-maçonnerie portugaise qui justement avait été l'un des trois commandants de la Légion portugaise internée en France, jusqu'en 1815, et qui avait antérieurement conquis, sous Catherine II de Russie, de brillants états de service. Ce chef possible et redouté ne pouvait qu'entraver les plans de la Régence et ceux de l'Angleterre. Sa mort fut résolue. Elle ne fit que hâter l'éclosion du grand mouvement libéral de 1820.

On devine avec quelle ardeur patriotique le grand penseur et poète de *l'Alma portugueza* s'est emparé d'une telle matière. Un souffle véritablement *camonéen* traverse tout le drame, et le personnage de Gomes Freire évoque à la fois le *Brutus* de Shakespeare et le *Guillaume Tell* de Schiller.

En toute sa grandeur portugaise de renoncement patriotique, le héros se dresse, au Ve acte, dans une auréole en quelque sorte socratique. Il pouvait se sauver, il ne le veut pas : il sent que son sacrifice est devenu nécessaire, que son sang répandu par l'iniquité sur le sol de la Patrie doit y faire germer la Liberté.

Pour Théophilo Braga, le drame historique a une mission d'actualité : la reconstruction d'un fait complexe ayant agité toute une époque, afin d'en incarner l'essentiel dans un visage de premier plan, et de mieux mettre en évidence la vérité morale de l'histoire révélée par l'intuition psychique.

En face de cette œuvre toute baignée de piété patriotique, il convient de placer le beau travail historique et documentaire, dû à Mme Olga Moraes Sarmento da Silveira et qui ouvre, par un savant portrait de la **Marquise d'Alorna**, une galerie future de femmes illustres. Sœur de marquis d'Alorna, auquel échut le commandement de la Légion Portugaise au temps de Napoléon, Dona Leonor de Almeida, d'abord internée dans un couvent sur l'ordre du marquis de Pombal, mariée ensuite au comte autrichien d'Œynhausen, vécut de 1750 à 1839 et connut une existence des plus agitées. Son

rôle dans la préparation du Romantisme portugais, sa connaissance approfondie des littératures allemande et anglaise la firent comparer à Mme de Staël. Ses vingt ans de claustration l'avaient tournée vers la poésie et, dans les *Arcadies littéraires* du temps, elle était connue sous le nom d'Alcippe. Le fondateur de l'*Arcadia lusitana*, Corrêa Garçâo, la célébra ; l'oncle de Garrett fut son maître et son directeur de conscience ; Filinto Elysio s'honora de son amitié, et Bocage, qu'elle avait secouru, lui dédia le troisième recueil de ses *Rimes ;* enfin, vers la fin de sa carrière, elle eut le mérite d'éveiller et de diriger la naissante vocation poétique d'Herculano. C'est pourquoi il serait injuste de la confondre avec les adeptes arriérés de l'Arcadisme classique; elle nous montre au contraire quelle action novatrice la femme sut exercer dans la société portugaise, vers la fin du XVIIIe siècle, et comment l'esprit des salons aristocratiques de France et d'Allemagne devait influer sur la propagation européenne des idées libérales. Au fait, tout l'idéal moderne est fait de revendications féminines: bonté, justice, droit de l'individu, pouvoir social de l'amour. Ce que fut Gomes Freire dans l'ordre politique, la marquise d'Alorna le fut dans l'ordre littéraire. Dans son refus de se laisser couper les cheveux pour entrer en religion, Alcippe apparaît comme une sœur aînée de la Sara d'*Axël* du grand Villiers, et les épreuves qu'elle eut à traverser jusqu'à sa mort, en l'ennoblissant chaque fois davantage, font presque de cette figure féminine le symbole vivant de tout un mouvement social propagé jusqu'à nos jours.

Mme Olga Moraes Sarmento da Silveira ne pouvait mieux exercer son érudition, sa perspicacité féminine et son beau talent libre qu'à réhabiliter cette femme de grand cœur et de haute intelligence. « Son livre est le paiement d'une dette nationale, » a dit Theophilo Braga. Nous ne pouvons qu'applaudir à ces justes paroles.

Memento. — La scène portugaise est en deuil. Le maître D. João da Camara, peintre minutieux des coutumes populaires, artiste émotif et pur, auteur des *Velhos*, de la *Rosa Engeitada*, de *Meia-Norte*, vient de mourir. Le théâtre portugais lui doit beaucoup pour son traditionalisme éclairé, et son exemple reste hautement apprécié parmi les jeunes.

Notre prochaine chronique sera consacrée aux poètes, et spécialement à Teixeira de Pascoaes, dont la spiritualité rêveuse fait songer à Lamartine.

Reçus le *Fabulorio* de Coelho Netto et *Excelsior* de Mayer Garçao, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES NÉO-GRECQUES

L'immortelle Hellas. — Jean Psichari : *Roda ké Mila* (tome IV); « La Hestia », Athènes. — Le satirique Souris. — Kambysis.— Spyros Melas : *O yos tou Iskiou*, drame en trois actes ; « Panathinæa ». — Paulos Nirvânas : *O Architecton Marthas*, drame en trois actes ; « Panathinæa ». — Paulos Nirvânas : *Alithia ké pséma*, his-

toires ; « Le Noumas». — Cimon Michaïlidis : *San Zoï ké san paramythi* ; « Panathinæá ». — Memento.

Il fut à la mode un instant de discuter autour de la survivance ethnique de l'ancien peuple grec, prétendûment aboli ou dégradé par trop d'invasions successives. Oiseuse, en vérité, cette question, que nulles investigations n'ont essentiellement résolue et qui ne peut pas l'être. Peut-être est-ce parce qu'il est demeuré une terre grecque, un ciel grec, une atmosphère grecque qu'il a subsisté une nation grecque. Et cela rapproche étrangement de la France l'**Immortelle Hellas**. Les éléments extérieurs les plus différents ont pu affluer dans son sein, tout s'y transmue et devient grec. De ce phénomène, la langue moderne ou vulgaire nous offre le reflet saisissant; tout ce qui est étranger n'y peut pénétrer qu'en acceptant exclusivement les formes et sonorités du terroir hellénique, et le cosmopolitisme des snobs ni les violences puristes ne peuvent rien contre la phonétique instinctive du peuple. Psichari (que le Gouvernement grec s'est souvenu fort à propos de décorer, soit dit en passant, vers novembre dernier), ne donne pas d'autres bases à son argumentation, et il faut s'étonner que les Grecs acceptent si malaisément une démonstration qui atteste précisément la pérennité du génie de la race.

Ils pourront, pour leur plus grand bien, goûter le nouveau panier de **Pommes et Roses**, que le savant humoriste et philologue leur offre cette année encore pour étrennes. Les arguments s'y entassent comme les épis dans la gerbe, épis qu'une main prodigue aurait d'abord éparpillés à travers le champ, et qu'on est tout heureux de trouver ensuite réunis, sans avoir à se donner la peine de les glaner. Ces documents — articles, lettres, polémiques — seront précieux à consulter plus tard pour l'histoire des luttes soutenues par le *Popularisme*, en vue d'occuper le rang auquel il a droit dans la vie nationale. Car, en vérité, le Vulgarisme revendiquant son droit intégral et souverain, avec preuves à l'appui, date bien effectivement de Psichari. Grammaticalement, le démotique est fixé d'ancienne date et Simon Portius, dès 1836, pouvait en établir une grammaire à laquelle il n'y a pour ainsi dire rien à changer aujourd'hui. Littérairement, il compte à peu près tout ce dont la Grèce a le droit de s'enorgueillir. Et pourtant, nul avant Psichari ne l'avait complètement révélé à lui-même. Désormais, il *est*, systématiquement.

Oh! nous ne prétendons pas démontrer que la norme psichariste soit indispensable à montrer quelque talent ou supériorité en langue vulgaire ; mais à chacun son métier, et celui de linguiste demande certainement quelque apprentissage. On peut avoir du génie, artistiquement parlant, et ne rien entendre à la philologie. Alors pourquoi ne pas accepter de suivre la méthode stricte, que les esprits compétents auront élaborée? Tout a ses règles, qu'il convient d'obser-

ver et que révèle, d'ailleurs, le minutieux examen des faits vivants. C'est dire qu'elles ne s'inventent pas. Par hasard, il en est que la perspicacité d'une oreille délicate et un sens aigu des nuances linguistiques suffit à renseigner et à conduire ; mais le phénomène est plutôt rare ; car le terrain est plein d'embûches. Ce fut le cas des poètes heptanésiens, dont Martzokis continue la tradition sans s'y asservir ; ce fut le cas de tous ceux qui s'en remirent presque exclusivement à l'inspiration ou qui abordèrent des genres inférieurs destinés au peuple. Ils gardent le mérite d'avoir empêché l'étouffement total de la langue vivante. D'aucuns, comme le satirique **Souris**, en dépit de certaines grossièretés d'exécution parfois ou à cause de cela même, ont fini par vaincre le préjugé puriste, mais pour eux seuls.

A notre avis, l'art de Souris manque souvent de hauteur, et nous devons, tout en l'aimant beaucoup, le regretter d'autant plus qu'il y a chez Souris l'étoffe d'un grand humoriste, apte à fixer d'un trait vif le caractère essentiel des personnages qu'il dessine. Sa fantaisie, trop de fois, reste simplement caricaturale ou gâtée de facilité, et l'on voudrait qu'il eût écrit davantage de pièces équivalentes à celle intitulée *Mon portrait* ou à ce *Joueur du premier de l'an*, traduit par Jean d'Argos pour le *Monde hellénique*.

Mais il est lui-même, et on l'aime pour cela, parce que le Grec, en dépit des merveilleuses facultés d'assimilation qui le distinguent, garde quelque chose d'irréductible, un arrière-fonds sur quoi réagissent, sans l'entamer, les modes et les influences. De celles-ci ne subsistera que ce qui est capable de s'harmoniser au rythme propre de l'Ame hellénique.

Ainsi, chaque mouvement d'idées descendu d'Europe vers Athènes marque une étape de la Renaissance grecque, en conformité des ressources imprévues dont le génie grec, par éveil spontané de ses propres réserves, réussit à s'enrichir.

Par là même l'avènement du Symbolisme permit à la révolution psichariste de porter tous ses fruits.

Déjà le naturalisme occidental avait suscité l'inattendue floraison des contes rustiques et des récits de mœurs.

Il n'y eut qu'un pas à faire pour ajouter à cette matière neuve et riche le leitmotiv de légende, que les chants populaires gardaient enfermé dans leur écrin. Un troisième élément surgit bientôt, qui semble d'abord n'être que l'écho de discussions occidentales, mais auquel le tempérament grec prétend accorder d'emblée la prééminence : l'élément idéologique puisé chez Ibsen, chez Mæterlinck, chez Hauptmann. Sous l'empire de telles influences, **Kambysis** extrait directement de la vie vécue ses premières et magistrales ébauches dramatiques ; mais c'est avec *la Bague de la Mère* qu'il

s'avise de mettre en œuvre le symbole touchant d'un thème de folk-lore. Il inaugurait ainsi, presque sans s'en douter, un mouvement d'art scénique, à l'élargissement duquel s'efforcent aujourd'hui les meilleurs talents d'Hellas. Concurremment Krystallis, à l'aide d'éléments analogues, mais avec l'idéologie en moins, renouvelait la poésie et, dans le domaine du régionalisme, prenait le pas sur toute l'Europe.

Peut-être n'existe-t-il pas aujourd'hui, eu égard à l'exiguité du territoire, une fièvre de création dramatique égale à celle qui porte actuellement vers la scène les écrivains athéniens. On peut leur reprocher, certes, pas mal d'inexpérience et beaucoup de non-valeurs ; mais faut-il s'y appesantir, quand éclosent par année, comme c'est le cas, deux ou trois œuvres réellement dignes de ce nom ?

Le Grec prise haut la fortune ; mais davantage encore l'Intelligence ; aussi, en Hellas, la passion d'écrire ne se limite pas aux classes aisées, et l'on peut voir surgir tout à coup au soleil de la renommée quelque passionnée figure d'autodidacte. Tel Spyron Melas, inconnu hier, acclamé aujourd'hui et qui, pauvre, s'acharna dans le rêve ardu d'être un artiste à tout prix. Son drame récent **Le Fils de l'ombre**, sans être le chef-d'œuvre absolu que certains proclament, met en évidence une rare personnalité, presque visionnaire à force d'audace. Vangos, le *fils de l'ombre*, n'est qu'un pauvre pêcheur, mais il a le génie et la volonté. Il aime Aurore, la fille du riche Lefteris, qui a un bateau à lui et une belle maison. Naturellement Aurore ne peut condescendre à donner sa main à ce bohême qui ne sait que chanter. Vangos s'engage sur le bateau de Lefteris et le mène à sa perte. Le capitaine seul est sauvé ; mais Aurore, dont Vangos a pourtant conservé le père, ne saurait encore consentir.

Le bateau est détruit. Reste la maison et avec elle l'orgueil de l'héritière. Vangos alors met le feu à la villa ; mais cette fois il ne sauve qu'Aurore. Il l'épouse enfin ; mais l'aime-t-elle ? Pour lui, que d'étranges remords assaillent parfois, quand le vent souffle sous la lune comme au jour de son crime, il ne peut s'empêcher, pour éprouver la jeune femme, de lui avouer ses forfaits. L'humble épouse n'est pas faite pour comprendre les fils de génies. Elle pousse des cris d'horreur et de malédiction qui ameutent les habitants de l'île.

On va livrer le criminel à la justice des hommes ; mais un être tel que lui ne saurait se laisser prendre, et Vangos se jette dans la mer. Ce surhomme, comme on voit, transporte en symbole un thème de folk-lore : comme le Merlin celtique, sa mère le conçut du baiser d'un démon ; mais au lieu de songer, selon l'exemple des héros chrétiens, à se hausser par de grandes actions jusqu'à celle qu'il aime ; c'est par le crime qu'il prétend triompher et s'affirmer fort. Quel

belle thèse humaine et moderne à la fois ! On a reproché au jeune dramaturge de n'avoir pas fait œuvre d'observation pure. Il a fait mieux ; il a rejoint d'un seul coup Eschyle et les grands tragiques de sa race. Dans sa conception du remords, il y a quelque chose de l'antique Destin et cela, qui est œuvre de poète, comme le lyrisme immanent à tout le dialogue, est très beau. C'est pourquoi, sans souci des écoles et oubliant ses querelles de langue, le public athénien ne s'est pas retenu d'applaudir.

Il ne s'est pas montré moins chaleureux pour l'**Architecte Marthas**, de l'éminent conteur et poète Paulos Nirvanas, dont c'était le début à la scène. C'est que, jamais, l'auteur *De la nature et de la Vie* ne s'était montré plus complètement lui-même. Conduit par Ibsen, à l'instar de Dante ayant pris pour guide Virgile, le dramaturge retrouve, au détour du chemin, le vieux Sophocle d'*Antigone* et de l'*Œdipe à Colone*.

M. Paulos Nirvanas, lui aussi, se soucie bien davantage de la vie *en dedans* que de toutes extériorités minutieusement copiées. Toute l'idée vit en nous par le sentiment dont nous l'animons et devient motrice de nos actes. Paul Marthas est un maniaque de la Beauté ; pour lui la douleur est quelque chose de laid ; aussi, veut-il à tout prix, fût-ce par le mensonge et la dissimulation, d'abord, par la mort ensuite, sauver la joie et la beauté de sa femme, la romanesque Mina, fille d'un vieil officier ruiné, qui la lui avait refusée et auquel il l'enleva. Au jour anniversaire de leurs noces, alors que des chœurs de paysans viennent avec des instruments de musique les congratuler, Marthas voit la gloire escomptée s'enfuir ; puis une perspective de fortune s'annonce, tôt déçue ; car voici le suprême désespoir : le père de Mina, auquel un délire de paralytique avait dicté la lettre annonçant l'opulence, vient de clore les yeux pour toujours. C'est le poète Markos Zolas, ami de l'Architecte, qui l'annonce. Que Mina aille apprendre cette nouvelle et elle va croire que le père est mort du chagrin causé par sa fuite. Il faut lui cacher tout ; il faut montrer un visage de joie, et la fête reprend. Marthas promet à sa femme tout ce qu'elle désire ; mais il est bien résolu, pour mieux lui garder un songe éternel de bonheur, à l'emmener avec lui tout à l'heure dans la mort.

Demeurés seuls, il l'enivre ; il s'enivre lui-même. Mina lui jouera au piano le morceau qu'il aime ; puis il lui propose de l'emmener en barque sur la mer, jusqu'au port où doit arriver d'Angleterre le cadeau qu'il lui destine. Et du rivage, bientôt, les familiers de la maison vide voient se renverser, sous le vent furieux, le frêle esquif.

Rien n'est plus poignant, ni plus grec à la fois, et tout le 3e acte est d'une perfection inimitable. Le style, celui de Nirvânas, est d'un charme musical particulièrement entraînant, et le dramaturge, encou-

ragé par son triomphe, a déjà terminé une nouvelle œuvre : *Maria i Pentayotissa*, qui sera le drame de la femme, de l'amour et du sang. Nul, au reste, n'excelle à se renouveler comme lui. Son récent recueil : **Fiction et Vérité**, *histoires pour les enfants et les philosophes*, en est une preuve éclatante.

Voilà de délicieux apologues, treize en tout, magiquement baignés de songe et de fraîcheur, avec du soleil et de la vie émue, qui ne doivent rien à personne et qui sont aussi capables d'amuser que de faire réfléchir. Ailleurs, à *Panathinaea*, à l'*Almanach Skokos*, qui est comme le livre d'or annuel de l'Hellénisme, Nirvanas a produit des récits de plus large envergure; mais il n'a rien fait qui unisse aussi gracieusement la profondeur à la simplicité. C'est le cas également des proses amoureusement travaillées que M. Cimon Michaïlidis nous offre sous le titre de : *Comme la Vie et comme le Conte*. Chacune de ces esquisses délicates justifie l'ingénieuse appellation. La pureté du style ne se compare qu'aux sources, où l'aurore se baigne parmi les jeunes fleurs, et chaque phrase évoque un geste, une attitude dans la lumière. Parfois, on songe à de fines aquarelles, où la sûreté de main d'un artiste accompli cache l'effort d'exécution. Ce livre fait grand honneur au vaillant directeur de *Panathinaea*.

Memento. — Ceux que nous sommes obligés de laisser momentanément en arrière voudront bien nous pardonner : M. Dimitracopoulos, auteur d'un admirable poème mystique *l'Incréée*, dans la langue du peuple, et qu'on ne peut comparer qu'à l'*Epipsychidion* de Shelley ; Mlle Hélène Lamari, dont nous connaissons plusieurs pièces qui sont des chefs-d'œuvre, tel le sonnet, *la Mort ;* M. Kalogeropoulos, dont *les Bas-reliefs*, agrémentés de quatre Noëls, sont de fine et très émouvante exécution — on songe aux proses de Moréas ; M. Costa Paroritis, conteur attentif et mélancolique des *Morts de la Vie*, dans une langue savoureuse ; Jean Ghikas, auteur de vigoureux récits publiés à Alexandrie, où se dessine tout un mouvement groupé autour de *Néa Zoï ;* M. Vassilacaky, dont les *Mémoires d'un joueur smyrniote* ne manquent pas d'un certain intérêt spécial, etc. A plus tard aussi les revues et journaux (*I Meleti*, *Igisô*, *Pinocothiki*, *Panathinaea*, *le Noumas*, *le Monde Hellénique*, *l'Hellénisme*, etc.).

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES RUSSES

Sur la littérature russe. — Le jubilé de Nékrassoff. — L. Andreïeff : *Les Ténèbres*. — L. Tolstoï : *L'Appel*.

Madame Hippius, dans ses **Notes sur la Littérature Russe de notre temps** (1), me fait l'honneur de parler de mes modestes efforts à faire connaître aux lecteurs du *Mercure* les différents courants de la littérature russe. Mais elle est trop sévère pour moi, et

(1) *Mercure de France*, n° 253.

elle a tort. Elle commet la même erreur qu'a commise M. Valère Brussoff, avec lequel nous échangeâmes des lettres fort courtoises, d'ailleurs, sur le même sujet.

Mme Z. Hippius occupe une place très marquée dans la littérature russe, et, dans toute controverse littéraire, elle devient forcément partie. Elle ne peut donc pas être juge. Qu'elle nous laisse, donc, à nous critiques, le soin de juger ses propres œuvres comme celles de ses égaux ou rivaux.

Comme ses lecteurs, d'ailleurs, nous aurons plus d'intérêt et de profit à lire ses œuvres que sa critique de ses adversaires en littérature et en philosophie. Mme Hippius taxe de « gaffe » ma tentative d'exposer les « théories » qui ont cours actuellement dans les milieux littéraires russes, et elle rapetisse trop son ex-compagnon d'armes, M. Tchoulkoff. Mais puis-je même protester contre cette sévérité, vu que, dans le même article, elle affirme que « la littérature, au sens qu'a ce mot en Europe, existe à peine en Russie ». Pouchkine, Dostoievsky, Tolstoï (qu'elle me permette d'ajouter, au moins, Gogol, Lermontoff et Tourgueneff) ne sont que des « maîtres » isolés. Je demande respectueusement à Mme Hippius elle-même, si une telle affirmation concernant la littérature, — même si l'on met son origine dans les écrits de Lomonossoff, — est scientifiquement sérieuse? Que fait-elle de l'époque de Catherine II? de celle de Pouchkine et de ses disciples (Gogol y compris)? des cercles littéraires et de la critique des années 30 et 40? et de tout ce *milieu* où purent naître et apparaître enfin Dostoievsky, Tourguéneff, Gontcharoff, Pissemsky et Tolstoy lui-même? Je ne parle pas de Nekrassoff, dont je m'occupe plus loin, ni de la littérature des années 60; je laisse de côté Chtchedrine, je passe sous silence le roman *à tendance*, puis la littérature démocratique des années 70 (Ouspensky, Zlatovratsky, etc.).

Je ne puis vraiment pas souscrire à une pareille thèse qui fait commencer la vraie littérature russe au groupe « symboliste » (Mme Hippius dit : « *notre groupe symboliste* »), né « *dans l'année 1895 environ* ». Qu'est, à côté de cette affirmation, ma soi-disant « gaffe »?

Justement la presse russe est tout entière à fêter aujourd'hui le trentenaire de la mort de Nekrassoff, qui est notre plus grand poète national après Pouchkine et Lermontoff, et que « sa génération » mettait même *au-dessus d'eux*. L'anecdote est célèbre qui représente Dostoievsky en dispute avec un étudiant aux funérailles de Nekrassoff, les premières grandes funérailles populaires d'un écrivain qu'on ait jamais vues en Russie. Dostoievsky qui, le 30 décembre 1877 (11 janvier 1878), au cimetière, parla le premier, commença son discours en ces termes : « Messieurs, bien que Nekrassoff vienne, par son talent, après Pouchkine et Lermontoff... ! »

— Avant », cria une jeune et forte voix d'étudiant.

Dostoievsky regarda le jeune homme, hissé sur une grille, et dit :

« Non, après...

— Avant...

— Après, vous dis-je », fit Dostoievsky calme et sûr de lui-même.

Cette scène caractérise bien la « querelle littéraire » des deux générations, mais elle symbolise aussi le culte que *toutes* les générations vouaient à la littérature. Je dirai même — et je ne serai certes pas le premier — que, souvent, toute la vie intellectuelle de la Russie s'est concentrée dans la littérature, dans les milieux littéraires, que la littérature russe a rempli souvent seule un rôle social, un rôle civilisateur. J'ai eu maintes occasions de le dire ici même. C'est un fait acquis à l'histoire. Mais prendre ce fait et baser sur lui l'affirmation de l'absence de littérature, de milieu et de traditions littéraires, c'est vraiment trop paradoxal.

Le Trentenaire de la mort de Nekrassoff a donné à nos écrivains et publicistes l'occasion d'éclairer davantage la biographie extraordinaire et la bibliographie excessivement riche et variée du célèbre poète « de vengeance et de tristesse ». Je ne puis, dans cette chronique rapide, parler de l'œuvre de Nekrassoff qui, si grand poète qu'il fût, acquit l'immortalité surtout par le *rôle civique* et précisément social de son œuvre. Ses « Gelée, nez rouge », « Pour qui il fait bon de vivre en Russie », « la Chanson de Ierémouchka », « Réflexions devant l'escalier de fête », « Femmes Russes », etc., etc., ont révolutionné les esprits et les consciences en Russie.

Mais son action ne se borna pas à ses œuvres littéraires. Il fut aussi un des plus grands *rédacteurs en chef de revue* en Russie, ayant forgé des célèbres *Annales de la Patrie* une arme de progrès et un foyer de civilisation pour la Russie. Il fut aussi un des plus grands journalistes, et ses chroniques rimées (feuilletons), relues à présent par des confrères en vue, lui valent le titre de « roi des feuilletonistes » (chroniqueurs). Quelques-unes de ces chroniques sur la vie, les mœurs et le monde de Saint-Pétersbourg seraient encore d'actualité de nos jours.

Je note avec beaucoup de plaisir l'unanimité de la presse dans cette célébration de Nekrassoff trente ans après sa mort. La *Société des gens de Lettres* (Fonds Littéraire) a organisé à ce sujet une soirée qui sera renouvelée dans le courant du mois de janvier. Plusieurs grands journaux ont consacré, le jour de la mort du poète, leurs nos tout entiers à la vie, à l'œuvre et aux souvenirs des contemporains amis et collaborateurs survivants de Nekrassoff.

§

Je voudrais revenir sur mon enquête et poursuivre l'étude des nou-

veaux courants dans la littérature russe. Mais l'actualité me retient cette fois encore.

Dans cette actualité la dernière nouvelle de Léonide Andreieff occupe sûrement la première place.

Les Ténèbres ont paru dans le dernier recueil des éditions de Chipovnik. Dans ce récit, le jeune écrivain qui concentre à l'heure présente l'attention générale et les espérances unanimes de la critique russe reste fidèle à sa réputation d'originalité, tout en restant fidèle à une des traditions de la littérature russe. Il y pose, en effet, un problème moral, il y trace un état d'âme des plus émouvants à la Dostoievsky et à la Tolstoy en même temps.

Le sujet des *Ténèbres* se réduit à ceci.

Un jeune révolutionnaire, Alexis, qui est sur le point de sacrifier sa vie dans un attentat terroriste, est traqué par la police. Le seul refuge qu'il peut trouver pour sa dernière nuit est une « maison close » où la police perd sa trace. Car telle est la réputation des révolutionnaires, et de leurs mœurs pures que la police ne pense jamais à les rechercher chez les prostituées.

Le jeune Alexis, honnête et chaste, se trouve donc en tête-à-tête avec la fille Liouba. Il est brisé par la fatigue de sa fuite, et il pense surtout au sommeil réparateur. Toute son adresse pour ne pas éveiller les soupçons de la prostituée se tournent finalement contre lui, surtout lorsqu'il se couche pour s'endormir, en la priant de rester assise sur une chaise et de boire du cognac. La fille devine en lui un révolutionnaire. Et voici que cette Liouba *à tout le monde*, cette *chair à police*, cette fille perdue à jamais se métamorphose. L'être humain, l'âme, la pensée se réveillent en elle. Et une révolte farouche, brusque et violente, la saisit, non pas contre le milieu qui l'a perdue, non pas contre les hommes qui se servent d'elle et qui la souillent, mais contre ce révolutionnaire, contre cette âme d'élite, contre cet homme de bien. Et saisi de pressentiments sinistres, de quelque chose d'irréparable, Alexis se réveille brusquement. Alors une scène émouvante se produit. Elle lui dit tout ce qu'elle a deviné, elle lui crache sa haine et son mépris pour sa *supériorité* à lui : il est pire que les autres, car il est bon, il est supérieur, mais *a-t-on le droit* d'être *bon* et *supérieur*, lorsque tout est si mauvais, si méchant ? La bonté, l'honnêteté, le sacrifice pour autrui ne consistent-ils pas précisément dans le *sacrifice complet*, dans l'abandon de soi-même, du meilleur qu'on porte en soi ?

Et une lutte entre ces deux êtres commence, épouvantable, dramatique. Elle lui crache à la figure, elle le frappe, elle menace d'abord de le dénoncer, puis se reprend, pleure, demande son pardon, et Alexis, malgré toute sa volonté de rester lui-même, tout à son œu-

vre de rénovation, finit par succomber. Il ne peut résister à la pensée qu'il *n'a pas le droit d'être meilleur que les autres* — pensée que nous verrons tout à l'heure dans le nouvel *Appel à la Jeunesse* de Tolstoy. Je passe sur la joie de Liouba victorieuse, de la scène d'orgie crapuleuse organisée par elle et pendant laquelle le garçon du bouge dérobe le révolver déposé au bureau, le porte à la police, et dénonce le jeune homme.

Alexis et Liouba sont au lit. Il n'y a plus de distance entre eux, aucune *distance* . Lui, un tout autre homme, raconte à sa compagne sa vie passée, vante ses compagnons révolutionnaires, hommes, femmes, jeunes filles. La surprise saisit Liouba, déjà régénérée à ce contact. Elle l'interroge, le presse de l'instruire. Sera-t-elle admise, si elle se présente, elle aussi, pour servir la cause du peuple, la cause de la patrie?... Si Alexis est tout changé et se croit déjà arraché à ce monde pur, chaste, idéal de la veille, Liouba, aussi, est toute changée. Elle espère, elle est déjà toute à cette autre vie qu'Alexis vient de lui révéler. Alors elle se lève et, chastement, recouvre sa nudité... Mais la police arrive, s'empare du révolutionnaire nu et stupidement résigné, maltraite la fille, laquelle, au premier moment, redevient telle, mais bientôt se ressaisit et crache sa haine et sa révolte au visage du policier. Tel est ce récit qui met aux prises, à l'heure où j'écris ces lignes, tous les critiques et publicistes russes. Nous y reviendrons encore lorsqu'il nous faudra jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre de Léonide Andreieff.

§

J'aurais voulu parler encore de Th. Sollogoub à propos de sa *Victoire de la Mort*, qui a suscité beaucoup de polémiques ici, et des quatre volumes que je viens de recevoir de l'écrivain et poète remarquable Minsky, qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Mais je suis obligé de terminer cette chronique en mentionnant le dernier et nouvel Appel de Tolstoï à la jeunesse, intitulé : *Fiez-vous à vous.*

Tolstoï, cette fois, s'adresse directement aux jeunes gens et jeunes filles. Dans une longue épître, il leur conseille de se fier *à eux-mêmes*, au moment où, pour la première fois, dans leur âme se posent ces questions : « Qui suis-je, pourquoi vis-je, et pourquoi tous les hommes qui m'entourent vivent-ils? » Tolstoï conseille de ne pas écouter les autres, quels qu'ils soient, mais sa propre conscience.

Oui, ne croyez que vous-mêmes, lorsque dans votre âme parlera, non pas le désir d'être supérieur aux autres hommes, de s'en distinguer, d'être puissant, célèbre, glorieux, d'être le sauveur des hommes, de les délivrer de la mauvaise organisation de la vie (l'Alexis de Léonide Andreieff, nous venons de le voir, a suivi, avant la lettre, le conseil de Tolstoï) : de tels désirs remplacent souvent celui du bien. Mais fiez-vous à vous, lorsque le principal désir de votre âme sera d'être meilleur, je ne dirai pas : de se

perfectionner, car, dans le perfectionnement, gît quelque chose de personnel qui satisfait l'amour-propre, mais je dirai de devenir ce que Dieu veut, Dieu qui nous a donné la vie ; de découvrir en vous ce qu'il a mis en nous de semblable à Lui, le principe de « vivre selon Dieu », comme disent nos moujiks...

Coïncidence ou symptôme ? Il y a 25 ans, à un moment de notre histoire analogue au moment que nous traversons à présent, le même Tolstoï commença la même propagande qu'il reprend dans ce dernier *Appel*. Alors, beaucoup de monde l'écouta.

Je doute qu'il en soit ainsi à présent. Un quart de siècle n'a pas passé pour rien en Russie. Autre temps, autre pays.

E. SÉMÉNOFF.

VARIÉTÉS

Une lettre inédite de Prosper Mérimée : *Sa première entrevue avec « l'Inconnue ». — L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* nous a révélé l'état-civil de « l'Inconnue » : Jeanne-Françoise Dacquin, fille d'un notaire de Boulogne-sur-Mer. Elle fut demoiselle de compagnie chez une grande dame, et mourut le 25 mars 1895, rue Jacob, n° 37, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. L'origine de sa correspondance avec Mérimée n'a pas été bien établie. M. Filon lui assigne l'année 1831. M. Chambon la croit postérieure de quelques années à 1836, et les lettres de Mérimée n'éclairent pas la question, puisqu'elles sont sans date jusqu'à la XIII[e] (février 1842).

Quoi qu'il en soit, après l'échange des premières lettres, il y eut une rencontre entre « l'Inconnue » et Mérimée, qui, écrit M. Augustin Filon, « après de longues instances, obtint la permission de rendre visite à sa mystérieuse amie. C'était à Londres, en 1840. Que se passa-t-il, que se dit-il à cette entrevue ? Il se souvint seulement de deux choses : qu'elle avait des bas rayés et de beaux yeux, « des yeux mauvais ». Ce dernier trait l'enchanta. »

La version de M. Filon n'est pas tout à fait exacte : la rencontre eut lieu à Boulogne, en 1833, et Mérimée, qui ne l'avait point sollicitée, en recueillit une impression différente de celle que lui attribue son biographe. C'est du moins ce qui ressort, avec bien d'autres choses encore, du document que nous publions aujourd'hui, grâce à l'obligeance de la famille de Sutton Sharpe, ami de Beyle et de Mérimée, à qui cette lettre fut adressée.

ADOLPHE PAUPE.

Paris, 29 janvier 1833.

Mon cher ami,

Vous avez eu déjà de mes nouvelles, j'espère, par la Schiassetti (1), que je vous ai adressée. Nous sommes partis de Londres fort peu lourds d'argent et nos estomacs détraqués par vos *mulligatorny*

(1) Adélaïde Schiassetti, cantatrice italienne, dont il est question dans la *Correspondance de Stendhal*. Voir lettre du 11 décembre 1818. (A. P.)

soups et votre diable de Port. Notre voyage a été assez heureux d'ailleurs, car nous n'avons eu qu'une fois à changer de voiture. Notre traversée n'a duré que deux heures un quart, et notre voyage en France s'est passé sans accident, si ce n'est un froid de chien, une pluie d'enfer qui nous a jetés dans une mélancolie fort noire, dont Lagl. ne sortait que pour éjaculer, de temps en temps: « Isabelle! » et moi: « quelle jambe! ah! quelle jambe! » Je vais vous dire quelle jambe est celle à qui je pensais ainsi.

A mon arrivée à Calais, je suis allé chez la dame qui m'avait remis le portrait de lady Seymour (1). D'abord, elle m'a remis une lettre évidemment écrite dans une grande agitation d'esprit et dans laquelle mon inconnue me disait qu'elle ne pouvait me voir. La lettre lue, Mme L... (la dame de Calais), ayant pris un air excessivement sérieux, me demanda la permission de me parler avec toute franchise. Je frémissais, craignant qu'elle ne s'avouât coupable de m'avoir écrit. N. B. que c'est une dame très respectable de 49 ans au moins. Cependant, je dis du ton le plus assuré que je pus: — « Je ne demande pas autre chose. » — « Sachez donc, Monsieur, que les lettres qui vous ont intrigué ne sont pas écrites par une dame anglaise, mais par une demoiselle française. Cette jeune personne a une tête fort vive, très inconsidérée, très exaltée, d'ailleurs remplie de vertus et de bon sentiments. Lorsqu'elle vous a écrit pour la première fois, elle n'avait qu'un but, celui de se procurer un autographe de vous. Peu à peu elle a pris goût à la correspondance, puis au correspondant, enfin cela est devenu une véritable passion. En un mot, elle est folle de vous. Sa mère et moi nous étions d'abord prêtées à toutes ces folies, les croyant sans conséquence, mais maintenant nous sommes désespérées. » A quoi je répondis: — Que voulez-vous que j'y fasse ? » — (Convenez, mon cher ami, que ma position était assez comique.) Je pensai que le moment était venu de s'expliquer tout à fait. Je dis que je ne me marierais jamais et que je me lavais les mains de toute cette affaire-là: qu'on était venu me chercher, etc. J'étais, il faut vous le dire, de fort mauvaise humeur du ton tragique de cette Mme L...

Elle me répondit qu'il ne s'agissait pas de mariage — qu'on n'y pensait pas — mais que j'avais dérangé la tête de cette pauvre enfant et qu'on me suppliait de la remettre. Jolie commission! Mme L... me montra alors trois ou quatre lettres de cette demoiselle, que j'appellerai J..., lettres qui vous auraient attendri, tout féroce que vous êtes. Figurez-vous toute la folie et toute l'exaltation d'une tête bien romanesque, qui vit en province, qui se figure que je suis un héros bien au moins comme le soleil, et le reste à l'avenant. Au milieu de toutes

(1) On se rappelle que les premières lettres de « l'Inconnue » étaient signées de ce nom. Voir Filon, *op. cit.*, p. 72. (A. P.)

ces extravagances, il y avait un fonds de sensibilité si réelle et si bien exprimée que je ricanais tantôt et tantôt je me sentais fondu comme une cire. Aux lettres de la fille succédèrent celles que la mère écrivit à Mme L... et ce n'étaient pas les moins curieuses. Il me parut que J... gouvernait absolument sa mère et qu'elle l'avait rendue presque aussi éprise de moi qu'elle l'était elle-même. La bonne femme voulait savoir si je viendrais à Boulogne, où elle demeure, et si je *consentirais* à voir sa fille quand j'aurais appris qu'elle m'avait trompé sur son véritable nom. Elle disait que J...ne faisait rien qu'à sa tête et qu'il n'y avait que moi au monde qui pût la faire obéir. Toutes ces lettres lues, je pris un air très grave et je dis que si cette jeune personne était si éprise de moi, je ne croyais pas devoir la voir, puisque ce serait encourager une passion qui ne pourrait avoir de résultats. Cependant, je sus si bien me faire prier que je consentis à la voir. J'étais bien aise de paraître forcé à faire une chose dont j'avais grande envie.

A Boulogne, j'envoie un commissionnaire avec une lettre à l'adresse qu'on m'avait indiquée, annonçant ma visite et demandant un tête-à-tête. La réponse était à peu près illisible, mais m'accordait tout. Je passai une heure à mettre ma plus belle cravate et je partis assez intrigué. J'oubliais de vous dire que Lagl. m'ayant suggéré l'idée d'un guet-apens, j'avais pris une canne à lui, laquelle est munie d'un stylet. J'entre dans une maison d'assez bonne apparence, et une femme de chambre me conduit dans une petite chambre où il n'y avait qu'une bougie fort loin de la cheminée et, devant, une femme assise dont je ne pouvais pas voir les traits. Quand j'entrai, elle se leva comme poussée par un ressort et retomba tout de suite en mettant son mouchoir devant sa figure. Je lui tendis la main, elle me donna la sienne et je m'assis. Notez que, par la disposition particulière de la bougie, elle m'éclairait entièrement et je ne pouvais voir que l'*outline* de J..., qui lui tournait le dos.

Nous causâmes ; elle avait une voix très agréable. Nous parlâmes de cent mille choses. Elle me parut un peu timide, mais spirituelle. Au bout d'un quart d'heure de conversation, je lui demandai de mettre la bougie entre nous deux. Elle refusa en me disant qu'elle n'oserait plus me parler, mais un autre quart d'heure passé, elle consentit enfin.

Je vis alors une fort belle personne de 20 ans à peu près, brune, avec de beaux yeux noirs à la *French* (?), des sourcils admirables, cheveux noirs, etc. Ajoutez à cela un pied comme le doigt dans un brodequin de satin noir d'une forme ravissante. Je devins tout de suite plus aimable de moitié. Nous étions penchés tous les deux vers le feu et elle avançait ce pied avec un bout de jambe parfaitement assorti. — « Il y a si longtemps, lui dis-je, que je n'ai vu de jolis

pieds, que je ne puis me lasser de regarder le vôtre.» — « Le trouvez-vous bien, en vérité? » me dit-elle, et elle avança ce pied vers moi avec une coquetterie enfantine. Je pris ce pied dans ma main, et, tout en causant haute morale, nous en étions là, je ne sais quel diable me tenta, je levai le pied à ma bouche et je le baisai très tendrement.

Jamais Hollandais recevant au milieu de la bedaine un *obus à la paixhans*(?) n'a paru plus subitement anéanti que la pauvre J... Elle retira son pied, sa tête tomba sur sa poitrine et elle devint cramoisie. Il aurait fallu être tigre pour continuer. Je ne suis point tigre. Nous parlâmes d'autre chose et je me retirai, après deux heures de conversation chaste, quoique assez tendre. Elle doit venir à Paris dans quelques mois, ma vertu aura bien des efforts à faire pour résister alors. Maintenant les lettres de J... se succèdent rapidement, et je commence à en devenir moi-même un peu épris. Je lui donne d'ailleurs des conseils, comme bien vous pensez.

Adieu. Ecrivez-moi quelquefois quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Si vous trouvez une occasion pour m'envoyer des *Lucifer matches* (1), envoyez et mettez sur mon mémoire.

Tout à vous,

P^r M.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Comte de Colleville : *Albert de Monaco intime;* Juven. 3 50

Victor du Bled : *La Société française du XVI^e siècle au XX^e siècle;* VI^e série; Perrin. 3 50

P. Fain : *Mémoires du Baron Fain;* Plon. » »

Anatole France : *Vie de Jeanne d'Arc,* I; Calmann-Lévy. 7 50

Baron de Frénilly : *Souvenirs, 1768-1828;* notes et introductions par Arthur Chuquet; Plon. 3 50

G. Guibal : *Le Mouvement Fédéraliste en Provence en 1793;* Plon. » »

Emile Magne : *Femmes Galantes du XVII^e siècle. Madame de la Suze (Henriette de Coligny) et la Société précieuse;* Documents inédits. Portrait inédit d'après Daniel du Monstier; « Mercure de France ». 3 50

Saint-Just : *Œuvres complètes;* introd. et notes par Charles Vellay; Fasquelle, 2 vol. 7 »

Littérature

Robert Dreyfus : *Alexandre Weill, ou le prophète du faubourg Saint-Honoré;* Cahiers de « la Quinz. » » »

Octave Galtier : *Etienne Dolet;* Flammarion. 3 50

Guy de Maupassant : *Boule-de-Suif. Correspondance;* Conard. 5 »

Daniel Mornet : *Le Sentiment de la Nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre;* Hachette. » »

D^r Camille Spiess : *Le Penseur chez Sully-Prudhomme;* Messein. » »

Musique

Louis Laloy : *Rameau;* Alcan. 3 50

(1) Allumettes chimiques, une nouveauté en 1833 (A. P.).

Philologie

H. Chatelain : *Recherches sur le vers français du XV^e siècle;* Champion. » »

E. Pilastre : *Petit Glossaire des lettres de M^me de Sévigné;* Fontainebleau, Bourges. » »

Philosophie

Albert Bayet : *L'Idée du Bien;* Alcan. 3 75

Ernest Seillière : *Le Mal Romantique;* Plon. 7 50

Poésie

Emile Dousset : *Sur les Vagues humaines;* Bonvalot-Jouve. » »

Victor Orban : *Sur l'Œuvre de Pierre Loti;* Michaud. 5 »

Julien Ochsé : *L'Invisible concert;* Sansot. 3 50

Emile Verhaeren : *Les Visages de la Vie;* « Mercure de France ». 3 50

Publications d'Art

Etienne Bellot : *Les Symboles;* Michalon. » »

Questions Coloniales

P.-A. de Salins : *Le Protectorat français sur la Côte des Esclaves;* Perrin. 5 »

Questions militaires

Comtesse de la Bouëre : *La Guerre de Vendée, 1793-1796, mémoires inédits;* Plon. 3 50

Louis Tuetey : *Les Officiers sous l'ancien Régime. Nobles et roturiers;* Plon. » »

Questions religieuses

R. P. Bernard Allo : *Foi et Systèmes;* Bloud. 3 50

D. Réginald Biron : *Saint Pierre Damien, 1007-1072;* Lecoffre. 2 »

Ferdinand Cavallera : *Saint Athanase, 295-373;* Bloud. 3 50

L. Cristiani : *Luther et Luthérianisme;* Bloud. 3 50

Georges Goyau : *Sainte Mélanie, 383-439;* Lecoffre. 2 »

Hubert Meuffels : *Les Martyrs de Gorcum;* Lecoffre. 2 »

Roman

Fernand Aubier : *Monseigneur le Bien-Aimé;* Méricant. 3 50

M. Böhme : *Journal d'une fille perdue;* trad. par H. Rousset; Bosc. 3 50

Paul-Henri Capdeville : *Fils de la terre;* Plon. 3 50

Félix de Chazournes : *Les Boucles;* Lemerre. 3 50

Maurice Demangeat : *La Fondrière;* Rosier. 3 50

Maurice des Ombiaux : *La Petite Reine Blanche;* « Belgique artistique et littéraire ». 3 50

Paul Flamant : *Isarina;* Sansot. 3 50

Gonna : *Riovigne;* Noblet. 3 50

Clovis Hugues : *Le Temps des cerises;* Delagrave. » »

Paul Junka : *Giselle de Noyans;* Librairie Universelle. 3 50

Paul Junka : *La Marquise de Brionne;* Librairie Universelle. 3 50

Jeanne Landre : *Plaisirs d'Amour;* Michaud. 3 50

Georges de Lys et André Ibels : *L'Arantelle;* Bosc. 3 50

Pierre Mille : *Barnavaux et quelques femmes;* Calmann-Lévy. » »

Jean Sigaux : *Du Berceau à la tombe;* « Monde illustré ». 3 50

P. Tany : *Quelques bandits;* Perrin. 3 50

Charles Teilhac : *La Part du Prêtre;* Messein. 3 50

Sciences

E.-A. Martel : *L'Evolution souterraine;* Flammarion. 3 50

Antheaume et Dromard : *Poésie et folie;* Doin. 6 »

Sociologie

Paul Adam : *Les Impérialistes et la Morale des peuples;* Boivin. 3 50

L. Garriguet : *Régime de la Propriété,* I; Bloud. 3 50

Théâtre

Henry Bataille : *Théâtre. Le Masque. La Marche Nuptiale;* Fasquelle. 3 50
Louis Gaillard : *Le Mari de ma femme;* un acte, Messein. 1 50
Paul et Victor Margueritte : *L'Autre;* pièce en 3 actes; Fasquelle. 3 50
Catulle Mendès : *Théâtre en prose;* Fasquelle. 3 50
A. de Vaulabelle et Ch. Hemardinquer : *La Science au Théâtre ;* Paulin. 5 »

Voyages

René Henry : *Des Monts de Bohême au Golfe Persique ;* Plon. 3 50

Divers

Paris Galant pour 1908; Daragon. 1 50

ÉCHOS

Hongrie et Grande-Roumanie. — Les livres français à l'étranger. — Une lettre de M. Jean Marnold. — Chinoiseries. — Lettres de Henri Heine. — Un moine précurseur de Darwin. — Une fête en l'honneur de Tolstoï. — Emile Verhaeren, Gounod et le noyau de cerise. — *Lecturæ Dantis.* — Madame Greuze ou la « Cruche cassée ». — Au Salon d'Automne. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Hongrie et Grande-Roumanie.

Mon cher Directeur,

Je rentre de province un peu malade, et ce n'est qu'aujourd'hui que je lis dans le *Mercure* du mois dernier la page entière de réponses que me valent mes dix lignes de rectification, page qu'à mon tour je ne puis laisser passer sous silence. M. Craiovan me donne, somme toute, raison, puisqu'il explique avec précision le sens par lui attribué à l'expression « pays de langue, etc., » que j'avais trouvée un peu inquiétante. Cependant, il néglige encore mon argument principal, à savoir : que si la Transylvanie peut être considérée comme un pays de langue roumaine, la Hongrie n'est pas dans ce cas, pas plus qu'elle n'est pays de langue slave, encore que la Croatie, qui fait partie de la Hongrie, le soit.

Quant à M. Montandon, son attaque courtoise, mais vive, demande une plus longue réponse.

Je n'ai jamais eu la prétention de faire accroire à notre ami M. Montandon qu'il n'y ait pas de statistiques enflées en faveur des *magyars*. Mais il n'y a rien de plus juste, je dirai même de plus nécessaire, à l'heure où le chancelier d'Empire, ministre des Affaires étrangères, le baron d'Aerenthal lui-même, constate en pleine séance des délégations, que les écoles officielles roumaines admettent comme manuels des livres où la Transylvanie tout entière est marquée comme faisant partie intégrante du Royaume de Roumanie. M. Montandon a certainement lu autrefois « les Enfants du Capitaine Grant » : qu'il y relise le manuel de géographie que les Anglais donnaient aux petits sauvages : « La France appartient aussi à l'Angleterre, sa capitale est Calais, et le résident anglais se nomme Napoléon. » Il y a une certaine ressemblance.

M. Montandon fait allusion à la « lex Tisza » sur les changements de nom. (Il exagère, d'ailleurs : l'instance en changement de nom est frappée d'un droit de timbre de 1 couronne seulement, soit 1 fr. 06.) J'ignore si mon excellent confrère des Lettres Roumaines est allé en Hongrie depuis l'époque déjà lointaine où j'eus le plaisir de l'y voir ; j'ignore de même s'il

lui arrive de jeter un coup d'œil sur le Journal officiel hongrois. Dans le cas où il l'aurait fait, il aurait pu voir que, loin de cacher les progrès de la « *hongarisation* » (!), le gouvernement publie chaque semaine la liste complète des changements de nom, et que jamais il ne se produit qu'un roumain figure sur ces listes. Le roumain ne se magyarise pas, le fait est universellement connu, et doit rassurer M. Montandon : il n'y a pas un seul Roumain dont la « lex Tisza » ait changé l'état-civil, et la statistique est bien exacte.

Je n'ai pas l'intention de discuter la théorie de la « Transylvanie berceau de la langue daco-roumaine ». Je ne mets pas en doute l'existence d'une langue roumaine en Istrie et en Macédoine. Bien au contraire, je suis allé interviewer sur cette question un diplomate roumain fort connu, et que mon cher confrère me permettra de ne pas soupçonner de « magyarophilie ». Ce diplomate m'a affirmé avoir vu de ses propres yeux *trois villages roumains en Istrie*. L'Istrie, à n'en pas douter, est donc un pays de langue roumaine.

Seulement, il y a une chose que mes honorables correspondants ignorent peut-être : c'est qu'il y a en Hongrie, dans le banat de Temesvar, trois villages français : Saint-Hubert, Seuletourne et Charleville. (Cf. Recouly, *Pays Magyar*, page 188.) D'où je conclus que la Hongrie est forcément un pays de langue française...

Avec toutes mes excuses d'avoir provoqué — bien innocemment — cette longue polémique, je vous prie, cher Monsieur et Directeur, d'agréer l'expression de mes sentiments très dévoués.

F. DE GERANDO.

§

Les livres français à l'étranger.

5 février 1908.

Monsieur,

M. Adrien Geoffroy déclare, dans le *Mercure de France*, que les romans français sont honorablement traités par les libraires anglais, et que la littérature pornographique n'a pas nui à leur diffusion. Il me reproche, sans bonne grâce, il faut l'avouer, d'avoir écrit le contraire. Mais c'est qu'on m'a bien affirmé le contraire en effet. Depuis le développement de la production obscène, l'étranger se méfie de tous nos romans : on l'a dit, redit, imprimé, réimprimé, et je l'ai cru. M. Adrien Geoffroy voudra bien me le « pardonner », comme il m'a déjà « pardonné » je ne sais quelle autre chose.

Je me trouve bien forcé de m'en rapporter à ceux qui ont flâné dans Londres, puisque je n'ai jamais, moi, mis les pieds en cette sombre ville, et ne les y mettrai de ma vie. Quant à mon ignorance de l'anglais, je confesse également qu'elle est complète, et je ne saurais même pas dire à quelqu'un, dans cette langue, qu'il est un sot. Je suis trop ignorant, décidément, pour causer très longtemps avec M. Adrien Geoffroy.

J'attends de votre courtoisie, Monsieur, la publication de ces quelques lignes, et vous prie, etc.

MARCEL BOULENGER.

§

Une lettre de M. Jean Marnold.

4 février 1908.

Cher monsieur Vallette,

Pour rassurer M. Roinard, en dépit d'une erreur d'impression dans mon article, l'œuvre de Maurice Ravel s'intitule; non pas *les Miroirs*, mais tout simplement *Miroirs*. En outre, une confusion avec un ouvrage de littérature, vraisemblablement dramatique, n'apparaît guère possible, car c'est un recueil de cinq pièces pour le piano, — *Noctuelles*, *Oiseaux tristes*, *Une barque sur l'océan*, *Alborada del Gracioso*, *la Vallée des cloches*, — et qui fut publié, il y a quelque trois ans, par l'éditeur Demets.

Souvent jouées depuis un peu partout, à Paris, en province et à l'étranger, ces compositions eurent assez de retentissement immédiat pour que la réclamation tardive de M. Roinard puisse induire à se demander s'il n'habite pas dans la lune. Il est vrai qu'il pourrait m'en dire autant, car sa lettre m'apprit à la fois l'existence de son « œuvre capitale, *les Miroirs* », et jusqu'au nom même de l'auteur. Encore que très sincèrement confus de cette ignorance, peut-être ne m'est-elle pas exclusivement particulière et d'autres se réjouiront-ils avec moi d'une coïncidence révélatrice idoine à leur ménager les plaisirs d'une admiration éventuelle, et dont M. Roinard aurait peut-être ainsi quelque raison de se féliciter plutôt que de se plaindre.

Bien cordialement votre

J. MARNOLD.

§

Chinoiseries. — En voici une assez macabre, qui mérite d'être connue d'autres que des seuls sinologues et ethnographes. Qui s'intéresserait aux détails les trouvera dans une monographie récente du Père Georges Stenz (*Beitræge zur Volkskunde Süd-Shautungs*, t. I des Publications du Musée Ethnographique de Leipzig, pp. 91-93). Pour comprendre l'histoire, il faut d'abord savoir que l'exécution des rites des fiançailles lie en Chine deux jeunes gens non seulement pour leur vie terrestre, mais aussi pour leur vie d'outre tombe.

Dans un village du Shantung méridional mourut, il y a quelque temps, un vieillard; et peu d'heures après mourut sa femme. Mais on ne put les enterrer ensemble de suite parce que 50 ans auparavant le vieillard s'était fiancé à une jeune fille; celle-ci était morte avant le mariage, et l'homme avait épousé une autre femme, dont il avait eu trois fils, maintenant âgés de 30 à 40 ans. Pour que toutes choses fussent en règle dans le monde d'outre tombe, il fallut d'abord célébrer le mariage qui n'avait pas eu lieu : on déterra donc les ornements de la fiancée et on les mit dans un cercueil neuf qu'on apporta triomphalement dans la maison du vieillard, tout comme s'il s'était agi d'une fiancée vivante. On exécuta dans toute leur minutie rituelle les cérémonies du mariage, avec accompagnement ordinaire de pétards, de musique et de festins, le vieillard et la fiancée étant représentés à table par leurs tablettes funéraires.

Puis la scène changea brusquement : les musiciens jouèrent des airs tristes, les gens à moitié ivres se mirent à pleurer et à pousser de grands

hurlements de douleur. Et les membres de la famille se revêtirent de blanc. On emporta en grand cortège les trois cercueils derrière lesquels marchaient les trois fils de l'autre femme, éplorés, criant : « Hélas ! notre mère, ce n'est qu'aujourd'hui que tu es venue à nous ! hélas ! si tôt te perdre ! » Quant au cercueil contenant le cadavre de leur vraie mère, ils n'y faisaient même pas attention comme si cette morte ne les eût concernés en rien. On porta les trois cercueils dans un champ, on creusa une grande fosse où l'on descendit d'abord le cercueil du vieillard ; on mit à sa gauche, la place d'honneur, le cercueil de l'ex-fiancée, maintenant sa première femme, et à la gauche de celle-ci le cercueil de la vieille, tombée au second rang. Ainsi le père eut ses deux femmes légales dans l'autre monde, et les trois fils deux mères, dont la nouvelle seule, qu'ils n'avaient pas connue de son vivant, comptait comme leur mère véritable, la vraie ne venant qu'ensuite, et ne valant même pas qu'on la pleurât.

C'est, je crois, le premier cas connu avec précision de mariage entre deux morts, bien que les documents chinois en aient parlé à maintes reprises comme d'une vieille coutume. (Cf. De Groot, *Rel. Syst. of China*, II, 802-6.)

§

Lettres de Henri Heine. — Une collection de manuscrits et de lettres de Henri Heine doit prochainement (si ce n'est chose déjà faite) être mise à l'encan à Berlin. La plus grande partie provient de la succession de Ludwig von Embden, neveu du poète. Cette collection contient d'inédites chroniques parisiennes envoyées par Heine à l'*Augsburger Allgemeine Zeitung ;* 118 longues lettres, allant de 1820 à sa mort, adressées à sa mère et à sa sœur ; puis une suite de lettres à Alexandre Weil, le prophète judéo-français dont M. Robert Dreyfus vient tout récemment, dans les *Cahiers de la Quinzaine*, de nous évoquer la curieuse physionomie. Ces dernières ont été la propriété de l'Impératrice Elisabeth d'Autriche, qui les avait reçues, en cadeau de Noel, de son fils l'archiduc Rodolphe. Le Kronprinz les avait, à cette fin, enfermées en un portefeuille d'une simplicité extrême, ne voulant point « que la grande valeur du contenu fût obscurcie par la magnificence de la couverture ». Dans l'une de ces lettres, datée d'une station balnéaire des Pyrénées, Cauterets vraisemblablement, Heine écrit à son ami : « Ma femme, accompagnée seulement d'un guide, est sortie ce matin pour une excursion dans la montagne, où il peut facilement arriver un accident. Il se fait très tard, et elle n'est pas encore de retour. Mais je ne suis nullement inquiet, alors que, vient-elle à s'attarder d'une heure à Paris, je me meurs presque d'angoisse. Je songe qu'il vaut mieux qu'elle tombe entre les mains de Dieu qu'entre celles des hommes, comme il peut lui échoir trop aisément à Paris. » Dans une autre lettre on trouve une correction apportée par Heine — et de sa propre main — à un article écrit par un de ses amis — Weil peut-être — sur sa vie et sur son œuvre. L'auteur d'*Atta Troll* y intercale un passage où il est parlé de la « patrie errante » qui si souventes fois lui tombe à charge en France. Il raconte que plus d'un lui vient emprunter de l'argent à Paris, qui, de retour au pays, répand sur lui les bruits les plus défavorables qui puissent être : « Heine a entre autres

à se plaindre de son compatriote W[ihl] (1), de qui il a coutume de dire: W[ihl] est un idiot qui, parfois, a des moments de lucidité, où il est tout simplement bête. »

Un appel vient d'être lancé par le poète Ludwig Fulda, Paul Lindau, le Dr C. Nörrenberg, Conservateur de la Bibliothèque de Dusseldorf. Ces écrivains expriment l'espoir qu'il se rencontrera en Allemagne quelque Mécène qui, ayant à cœur qu'elle ne soit éparpillée, acquerra cette collection dont la véritable place serait à la Bibliothèque de Dusseldorf, ville natale de Henri Heine.

§

Un moine précurseur de Darwin. — A Brünn (Autriche), un comité vient de se constituer en vue d'élever un monument à la mémoire du Révérendissime Père Johann Gregor Mendel, de l'Ordre des Augustins. Encore que ce moine se soit montré pour son monastère un abbé exemplaire, les mérites qui lui valent cet honneur ne sont nullement d'ordre ecclésiastique. C'est au savant naturaliste qu'il fut que cet hommage d'autres savants s'adresse. Mendel, en effet, bien avant la publication de *l'Origine des espèces*, est parvenu, vers 1850, à la théorie de la création de nouvelles espèces par des hybridations qu'il a été le premier à essayer, essais dont le nombre s'est élevé à plus de 15.000.

§

Une fête en l'honneur de Tolstoï. — Il vient de se former à Saint-Pétersbourg un comité d'initiative pour organiser une Fête Internationale en l'honneur de L. Tolstoï, à l'occasion de son 80e anniversaire, qui tombe le 10 septembre prochain. Ce comité d'initiative, qui comprend des hommes de toutes les écoles et tendances littéraires et artistiques, n'a rien de politique. Sa composition le prouve surabondamment. En voici la liste :

Le savant professeur M. Kovalewsky, président ; Léonide Andreiéff, écrivain ; E. Anitchkoff, professeur ; K. Arsenieff, académicien ; Bounine, poète ; E. Günzbourg, statuaire; Glazounoff, compositeur ; Davydoff, comédien ; V. Ivanoff, poète ; F. Koni, académicien ; Korolenko, écrivain ; N. Kotliarevsky, professeur ; Ovsianikokoulikovsky, académicien : le père Pétroff ; Répine, peintre ; Roditcheff, député de la Douma ; Salazkine, directeur de l'Ecole de Méd. des Femmes ; E. Séménoff, homme de lettres ; Michel Stakhovitch, membre du Conseil d'Empire ; Stassioulevitch, Dir. du *Messager de l'Europe;* Vassilieff, professeur; Vengeroff, homme de lettres ; A. Vesselofsky, académicien.

Ce comité, qui va se compléter de deux ou trois noms universellement connus, organisera des comités locaux en Russie et dans tous les pays à l'étranger. Il s'adressera, à cet effet, dans un appel à tous les écrivains, à toutes les sociétés littéraires et artistiques de tous les pays. Le but poursuivi par le Comité est d'organiser une fête en l'honneur d'un grand écrivain,

(1) Ludwig Wihl (1870-1882), philologue et littérateur allemand, est l'auteur de deux volumes de poèmes traduits en français (*Le Pays Bleu* et *Les Hirondelles*), auxquels Barbey d'Aurevilly consacra un article qui se trouve recueilli dans *Poésie et Poètes*. Voir dans les *Plus belles pages de Henri Heine*, une lettre à Alfred Meissner où, une fois de plus, Heine se montre féroce pour Wihl.

d'une grande conscience littéraire, d'un grand artiste dont toute la vie ne fut qu'une lutte pour la liberté de la pensée.

Notons que, parmi les membres du Comité d'initiative, se trouvent des amis personnels de la famille du comte Tolstoï, tels : M. Stakhovitch, le statuaire Günzbourg, etc., qui ont pris sur eux d'obtenir le consentement pour cette fête de L. Tosltoï qui, comme on sait, est réfractaire à toute sorte de solennités de ce genre.

§

Emile Verhaeren, Gounod et le Noyau de cerise. — *Le Ralliement* et *le Thyrse*, en Belgique, et *Mon Dimanche*, en France, ont fait d'Emile Verhaeren le héros de l'aventure rapportée ci-dessous et que nous trouvons dans *le Gaulois* du 26 janvier :

La scène se passe à Londres. Un jour, une admiratrice du maître, en même temps qu'acharnée collectionneuse, était en visite chez Gounod. Elle aperçut sur la cheminée un pauvre petit noyau de cerise. S'en emparer et le faire disparaître sans éveiller l'attention de l'hôte fut l'affaire d'un instant et d'un mouvement.

A quelque temps de là, cette dame, qui avait fait monter en broche le noyau avec un entourage de brillants et de perles fines, se trouvant chez le compositeur, lui montra le singulier hommage qu'elle rendait à son génie.

Aussi, sa stupéfaction fut indicible lorsque Gounod lui fit observer qu'il ne mangeait jamais de cerises et que le fameux noyau provenait sans doute d'un fruit mangé par un valet de chambre ou par une camériste.

§

Lecturæ Dantis. — En Italie, les « lectures de Dante » sont une institution traditionnelle très suivie, depuis qu'elles furent inaugurées à Florence par Boccace, en 1373, en l'église de Santo-Stefano al Ponte Vecchio. A Or-San-Michele, la vieille église florentine gothique, remplie de chefs-d'œuvre, une phalange de critiques et d'écrivains lit et commente tous les ans le vieux poème de l'Occident.

Paris aura ses « lectures de Dante », à l'école des Hautes Etudes sociales, où M. Ricciotto Canudo commencera ses leçons le 29 février, avec le concours de Mme Segond-Weber, qui dira l'épisode de Francesca da Rimini.

Le cours de M. Canudo pour cette année comprend : I. Introduction à la *Divine Comédie*. L'Évangile moral méditerranéen. L'ordonnance architecturale et esthétique et morale de la vision dantesque (*Audition du 1er chant du poème*). — II. La hiérarchie et la plastique des passions dans la *Divine Comédie*. La psychologie dantesque de la luxure. Francesca da Rimini (*Audition du chant Ve de l'Enfer*). — III. La hiérarchie et la plastique des châtiments dans la *Divine Comédie*. La vengeance éternelle (*Audition du chant XXXIIIe de l'Enfer*). — IV. La peine par la loi des contraires au Purgatoire. La morale dantesque de la luxure. L'imprécation de Forèse de Donati contre les femmes de Florence (*Audition du chant XXIIIe du Purgatoire*). — V. Psychologie de l'Hérésie médiévale. Les aboutissants des deux courants de l'Innovation au Moyen-Age, Dante et saint François d'Assise (*Audition du chant XIe du Paradis*).

§

Madame Greuze ou la « Cruche cassée ». — On peut lire dans le numéro du 11 janvier dernier des *Notes and Queries* (l'équivalent anglais

de *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*) la note suivante (nº 211 xe série, p. 27) :

Wille, le graveur français, sa nationalité. — Dans une vie de la femme et modèle de Greuze, dans le numéro courant du *Mercure de France* (1er janvier 1908, p. 83), Wille, le fameux graveur et le joyeux ami de Diderot, est qualifié d' « Anglais ». Wille était Hessois, comme son père et son ami Schmidt, et il est difficile d'expliquer comment un écrivain au courant de la vie de Paris à la veille de la Révolution peut croire que Wille était Anglais. Ses lettres à ses amis allemands sont bien connues. — D.

§

Au Salon d'Automne. — Le Comité du Salon d'Automne, qui s'efforce de fournir à tous les talents originaux l'occasion de se produire, annonce, pour son exposition de 1908, des séances de musique et de littérature dont les programmes seront en grande partie composés d'œuvres inédites.

Le Comité musical se compose de MM. A Bruneau, Bourgault-Ducoudray, Cl. Debussy, Paul Dukas, G. Fauré, Vincent d'Indy, H. Magnard, O. Maus, A. Parent et A. Roussel.

Le Comité littéraire comprend Mme de Noailles et MM. Léon Dierx, A. France, Ch. Gide, G. Kahn, A. Mithouard, Ch. Morice, Ch.-L. Philippe, J. Renard, Rouché, R. de Souza, Verhaeren, F. Vielé-Griffin.

Les jeunes auteurs ou compositeurs qui désirent leur soumettre des œuvres sont priés de faire parvenir leurs manuscrits *avant le 31 mai*, au secrétaire du Salon d'Automne, M. Paul Cornu, 4, rue Antoine-Roucher.

§

Publications du « Mercure de France » :

LES VISAGES DE LA VIE (*Les Visages de la Vie. Les Douze Mois*), poèmes, par Emile Verhaeren. Vol. in-18, 3 fr. 50. (Il a été tiré 5 japon à 15 fr., et 21 hollande à 10 fr.)

FEMMES GALANTES DU XVIIe SIÈCLE : MADAME DE LA SUZE (HENRIETTE DE COLIGNY) ET LA SOCIÉTÉ PRÉCIEUSE. Documents inédits, par Emile Magne. Portrait inédit, d'après Daniel du Monstier. Bibliographie des Recueils de la Suze-Pellisson. Vol. in-18, 3 fr. 50.

§

Le Sottisier universel.

On lui reprochait de n'avoir pas su porter le fer rouge sur la plaie qui ronge, appauvrit et épuise le Portugal : il prit le taureau par les cornes et confia le pouvoir à M. Franco. — Toulouse, *L'Express du Midi*, 2 février.

Le défunt laisse six fils, dont cinq sont actuellement sous les drapeaux, et trois sont officiers. — *Le Temps*, 26 décembre.

En Amérique, dix-neuf membres de la Main noire sont capturés après une lutte acharnée. Ces malfaiteurs, armés de longs poignards, n'eurent pas le temps d'en faire usage. — *Le Journal*, 26 décembre.

Elle avait près de quarante-deux ou trois ans.— PAUL BOURGET, *A Quarante ans*.

C'est ainsi, souvent, que s'enveniment et deviennent insolubles des conflits que la conciliation eût pu facilement éteindre. — *La Gazette*, 9 janvier.

LE SCANDALE DE BELLEVILLE. — De nombreux papiers ont été saisis et placés sous scellés. Détail typique : on a trouvé plus de 4.000 pavés en bois dans la cave de la proxénète. — *Gil Blas*, 21 décembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26 rue de Condé. — Paris-VI

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Publiées sous la direction de

HENRI ALBERT

Ouvrage couronné par l'Académie Française
Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

EN VENTE

GES CHOISIES, publiées par HENRI ALBERT, avec une préface. rtrait de Frédéric Nietzsche, gravé sur bois par JULIEN TINAYRE. 1 fort vol. in-18. **3.50**

RIGINE DE LA TRAGÉDIE ou *Hellénisme et Pessimisme*, traduit JEAN MARNOLD et JACQUES MORLAND. Un volume in-18..... **3.50**

NSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss, Les Etudes toriques*), traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18..... **3.50**

MAIN, TROP HUMAIN (1re partie), traduit par A.-M. DESROUSSEAUX. volume in-18..... **3.50**

VOYAGEUR ET SON OMBRE (**Humain, trop humain**, partie), traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-8..... **3.50**

RORE (*Réflexions sur les Préjugés moraux*), traduit par HENRI ALBERT. volume in-18..... **3.50**

GAI SAVOIR (*La Gaya scienza*), traduit par HENRI ALBERT. volume in-18..... **3.50**

NSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par HENRI BERT. Un volume in-18..... **3.50**

R DELA LE BIEN ET LE MAL, *Prélude d'une philosophie l'avenir*, traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18 ..... **3.50**

GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par HENRI BERT. Un vol. in-18..... **3.50**

CRÉPUSCULE DES IDOLES. Le Cas Wagner, Nietzsche con- e Wagner, L'Antéchrist, traduits par HENRI ALBERT. Un vol. in-18... **3.50**

VOLONTÉ DE PUISSANCE, Essai d'une transmutation de toutes valeurs, traduit par HENRI ALBERT. Deux volumes in-18..... **7 »**

SOUS PRESSE

NSIDÉRATIONS INACTUELLES (2e série)..... 1 vol.

EN PRÉPARATION (volumes gr. in-18):

RE ET LA PHILOLOGIE CLASSIQUE. — DE L'AVENIR DE NOS ÉTABLIS- SEMENTS PÉDAGOGIQUES, etc..... 1 vol.

HILOSOPHIE PENDANT LA PÉRIODE TRAGIQUE DE LA GRÈCE, etc..... 1 vol.

ÉS ET FRAGMENTS..... 1 vol.

Le Courrier Européen

REVUE BIMENSUELLE INTERNATIONALE

COMITÉ DE DIRECTION

GABRIEL SÉAILLES, Professeur à la Sorbonne — **CHARLES SEIGNOBOS**, Professeur à la Sorbonne — **G. SERGI**, Professeur à l'Univers de Rome

BJ. BJÖRNSON, **NICOLAS SALMENON**, Ancien Président de la Republique Espagnole, Professeur à l'Université de Madrid. — **J. NOVICOW**

Collaborateurs de premier rang de tous les pays, informations originale actualités, échos, documents inédits. — Indispensable à toute person désirant suivre le mouvement politique international.

Un numéro: France, 60 centimes; Union, 75 centimes.
Abonnement: France, un an, 12 fr.; six mois, 7 fr.; trois mois, 3 fr. 50.
Union, un an, 15 fr.; six mois, 8 fr.; trois mois, 4 fr.

Le Courrier Européen rembourse INTÉGRALEMENT le montant de s abonnement d'un an par des primes ENTIÈREMENT GRATUITE consistant en volumes à choisir parmi les œuvres les plus intéressant de la LITTERATURE INTERNATIONALE et en ouvrages d'HISTOIR et de SOCIOLOGIE.

ADMINISTRATION
23, rue Molière (Avenue de l'Opéra), **PARIS**

RÉDACTION
280, Boulev. Raspail, PAR

Demandez un numéro spécimen gratuit

LA BALANCE

(Viessy)

Revue Russe de Littérature et d'Art

1908. — SIXIÈME ANNÉE

Poèmes. Nouvelles. Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les scienc Comptes-rendus sur les livres nouveaux paraissant soit en langue russe, soit en tou autre langue. « **La Balance** » annotera tous les livres nouveaux qui lui seront tra mis en quelque langue qu'ils soient. « **La Balance** » paraît chaque mois en livraisons d' grand format, avec dessins (noirs et en couleurs) et culs-de-lampes des meilleurs art tes russes et étrangers. Prix d'abonnement pour l'Union Postale — **18 fr.** par a

Directeur: SERGE POLIAKO

Bureaux : Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23

IL MARZOCCO

ANNO XIII

FIRENZE — Via S. Egidio, 16 — FIRENZE

Fondatore : ANGIOLO ORVIETO — Direttore : ADOLFO ORVIET

Col 1° di Gennaio 1907 è entrato nel suo 12° anno di vita.
Conta fra i suoi collaboratori i più reputati poeti e prosatori d'Italia.
E il più autorevole periodico settimanale di letteratura e d'arte.

PREZZI D'ABBONAMENTO

	Anno	Semestre	Trimestre
Per l'Italia	**L. 5 —**	**L. 3 —**	**L. 2 —**
Per l'Estero	**» 10 —**	**» 6 —**	**» 4 —**

Abbonamenti dal 1° di ogni mese

Un numéro separato Centesimi DIECI

LA REVUE DE PHILOSOPHIE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

sciculé in-8° raisin de 128 pages formant chaque année deux forts volumes de 800 pages chacun

VIII° ANNÉE — 1908

Dirigée par E. PEILLAUBE

Professeur de Psychologie à l'Institut Catholique de Paris

CHEVALIER et RIVIÈRE, Éditeurs, 30, rue Jacob, PARIS

Revue de Philosophie embrasse la philosophie proprement dite, l'histoire de la philo- e et certaines questions d'ordre philosophique tirées des mathématiques, des sciences physi- de la biologie et des sciences morales.

que livraison contient :

Des articles originaux ;

Des revues générales ;

Des analyses et comptes-rendus ;

Une revue des périodiques français et étrangers ; les sommaires des principales revues de pe et de l'Amérique ; des comptes-rendus des sociétés philosophiques et scientifiques ;

Une revue de l'enseignement philosophique qui a pour but de mettre les professeurs en rela- les uns avec les autres et de les tenir au courant de tout ce qui intéresse l'enseignement sophique secondaire ou supérieur, en particulier des orientations les plus récentes ;

Des fiches bibliographiques sur les sujets donnés.

PRIX DE L'ABONNEMENT..... { France..... 2 fr. » ; Union postale.... 25 fr. »

IX DU NUMÉRO : des années 1900-1903... 3 fr. ; à partir de 1904.. 2 fr. 50

DE LA COLLECTION { 1re année 1900-01, 1 vol. in 8° raisin de 800 pages... 16 fr. » ; 2e — 1902 1 — — — ..... 16 fr. » ; 3e — 1903 1 — — — ..... 16 fr. » ; 4e — 1904) — — — ..... 25 fr. »

dant les trois premières années la **REVUE DE PHILOSOPHIE** ne paraissait que tous les mois.

Secrétaire de la Rédaction : **T. de Visan**

POESIA

Revue Internationale

lie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poètes de tous pays.

esia ne publie que de l'inédit.

premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, — Gabriele d'Aa- o, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, — de, — Hélène Vacaresco, — Comtesse de Noailles, — Alma Tadema, — Vielé- , etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2. — MILAN

LA CRITIQUE

PARAIT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

GEORGES BANS, DIRECTEUR, 50, boulevard Latour-Maubourg, Paris

néro : 50 c. — Un an : 5 fr. — Etranger : 6 fr. — Spécimen sur demande.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord *Paris-Nord) excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o : de 3 personnes, 25 o/o : de 4 personnes, 30 o/o : de 5 personnes, 35 o/o : de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc. ., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS A LONDRE

Via Rouen, Dieppe et Newhave

par la Gare Saint-Lazare

Services Rapides tous les jours et toute l'A

[Dimanches et Fêtes compris]

DÉPARTS DE PARIS-SAINT-LAZARE

à 10 h. 20 matin [1re et 2e classes seulement]

et à 9 h. 20 soir [1re, 2e et 3e clas

DÉPARTS DE LONDRES

Victoria à 10 h. matin [1re et 2e classes seulemen

London-Bridge et Victoria à 9 h. 10 soir [1re, 2e et 3e

Trajet de jour en 8 h. 40

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant 7 jou

1re classe	48 fr. 25
2e classe	35 fr.
3e classe	23 fr. 25

Billets d'Aller et Retour, valables pendant Un

1re classe	82 fr. 75
2e classe	58 fr. 75
3e classe	41 fr. 50

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans plément de prix, à toutes les gares situées sur le cours, ainsi qu'à Brighton.

Les trains du service de jour entre Paris et D et vice-versa comportent des voitures de 1re classe 2e classe à couloir avec W C et toilette ainsi wagon-restaurant ; ceux du service de nuit compo des voitures à couloir des trois classes avec W. toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trai nuit comporte des compartiments à couchettes [su ment de 5 fr. par place]. Les couchettes peuvent retenues à l'avance aux gares de Paris et de D moyennant une surtaxe de 1 fr. par couchette.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces

sont exclusivement reçues

Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

MAISON A PARIS, R. St-SAUVEUR, 51-53. Contce 339 m. 77, R. br. 17. 215 fr. *M. à pr. 150.000 fr.* Adj. ch. n. *25 févr.* Me **GASTALDI**, not. 5, r. Drouot.

Demandez

le Catalogue complet

des Éditions

du

Mercvre de France

CHEMINS DE FER DE PARIS A LY ET A LA MÉDITERRANÉE

Hiver 1907-1908

RELATIONS RAPIDES

ENTRE

PARIS, LA SUISSE & L'ITAL

1° Express de jour (1re et 2e class Paris-Genève et vice-versa avec co nuation de et pour la Suisse et la Sav

ALLER. — Départ de Paris, 8 h. 25 Arrivée à Genève, 6 h. 32 s.

RETOUR. — Départ de Genève, midi Arrivée à Paris, 10 h. 10 s.

2° Express de jour (1re et 2e class Paris-Lausanne-Brigue à l'aller; Mil Lausanne-Paris au retour.

ALLER. — Départ de Paris, 8 h. 2 Arrivée à Lausanne, 6 h. 55 s. (H. E. à Brigue, 11 h. s. (H. E. C.).

RETOUR. — Départ de Milan, 7 h. 1 (H. E. C.) ; de Lausanne, 2 h. 25 s. (H. E. Arrivée à Paris, 10 h. 10 s.

3° Express de jour (1re et 2e class Turin-Paris.

Départ de Turin, 7 h. 25 m. ; Arri à Paris, 10 h. 10 s.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

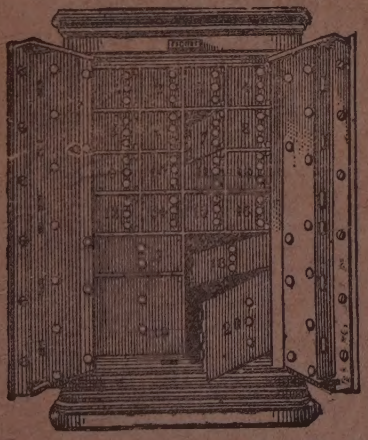
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public: *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc.; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georg. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Phileas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
UN AN.....	**25 fr.**	UN AN.....	**30 fr.**
SIX MOIS.....	**14 »**	SIX MOIS.....	**17 »**
TROIS MOIS.....	**8 »**	TROIS MOIS.....	**10 »**

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement ; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Etranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.